LA PERPETVITE' DE LA FOY DE L'EGLISE CATHOLIQUE TOVCHANT L'EUCHARISTIE.

Avec la REFUTATION *de l'Ecrit d'un Miniſtre contre ce Traité.*

Diviſée en trois parties.

QUATRIE'ME EDITION.

A PARIS,
Chez Charles Savreux, Libraire juré, au pied de la Tour de N. Dame, à l'Enſeigne des trois Vertus.

M. DC. LXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVIS AU LECTEUR.

C'Est une choſe étrange combien les Ouvrages s'éloignent ſouvent dans la ſuite du premier deſſein qui les a fait entreprendre. Le traité de *La Perpetuité de la Foy de l'Egliſe, touchant l'Euchariſtie*, n'eſt dans ſon origine que la preface d'un livre, ayant eſté fait pour eſtre mis à la teſte de l'Office du S. Sacrement. On ne le fit pas neanmoins, parce que l'on jugea plus à propos de ne meſler rien qui ſentiſt la conteſtation dans un livre qui eſtoit uniquement deſtiné à nourrir la pieté des fidelles. Ainſi ce traité demeura ſupprimé durant plus de deux ans, & ce ne fut que par rencontre qu'on en donna depuis deux ou trois copies. Un Miniſtre Calviniſte en ayant recouvré une, y fit une Réponſe fort ingenieuſe, & où il ne manquoit rien que la verité & la ſolidité, qui ne ſe

peut pas suppléer par l'adresse de l'esprit. Aussy ceux de son party la releverent d'une maniere extraordinaire, & ils la multiplierent tellement par les copies qu'ils en repandirent partout & dans Paris, & dans les provinces, qu'elle n'est guere moins publique que si elle avoit esté imprimée. C'est ce qui donna la pensée de la refuter; mais on ne put l'executer que long temps aprés; & encore n'avoit-on dessein que de faire voir cette Refutation manuscrite à quelques personnes qui avoient veu l'écrit du Ministre. Mais on fut obligé bien tost de prendre la resolution de rendre tout cet ouvrage public; parcequ'on apprit qu'un libraire avoit déja à demy imprimé le premier traité avec une infinité de fautes, & que l'on ne trouva point d'autre voye pour l'empescher, que de le faire imprimer soymesme. Or en le publiant, il estoit necessaire de publier aussy la refutation de la réponse du Ministre, afin que l'on vist que c'estoit en vain qu'on avoit taché d'affoiblir & d'obscurcir les preuves de ce traité. Voila l'hif-

toire de ce petit livre, que quelques perſonnes judicieuſes ont cru pouvoir eſtre utile à ceux qui chercheront ſincerement la verité. C'eſt tout ce que l'on peut eſperer des livres. Le reſte depend de la grace, à qui il appartient de guerir le cœur, qui eſt la plus grande ſource des illuſions & des erreurs de l'eſprit.

APPROBATIONS des Docteurs.

IE sous-signé Docteur de la Faculté de Theologie de Paris, apres avoir leû & examiné un Livre, qui a pour titre, LA PERPETUITE' DE LA FOY DE L'EGLISE *touchant l'Eucharistie*, composé par le Sieur Barthelemy, ay jugé qu'il ne contient rien qui soit contraire à la Foy Catholique ny aux bonnes mœurs, & que c'est un Ouvrage plein de pieté, où les lumieres de la raison humaine, fondées sur la science ecclesiastique, triomphent avec tant de force de toutes les subtilités & les fuites des Heretiques, qu'on peut esperer que les fideles seront fortifiez dans la Foy par sa lecture, & que ceux qui ont esté jusques à present dans l'erreur se voyant desarmez par cette nouvelle methode de combattre les nouveautez, aimeront mieux adorer les veritez de ce Mystere, que de resister à des raisons si puissantes, par une opiniastreté criminelle. DONNE' à Paris ce deuxiéme Iuillet 1664.

A. FAVRE.

AVTRE APPROBATION.

LEs Saints Peres de l'Eglise qui ont defendu la verité de la Foy contre les heretiques, luy ont rendu un service qui merite d'estre comparé avec celuy des Martyrs, qui

ont répandu leur sang pour elle, puisque s'il est vray de dire en quelque façon que les uns luy ont donné la naissance dans le monde, en resistant genereusement aux efforts des tyrans & des bourreaux, *Sanguis Martyrum semen est Christianorum*, les autres l'ont conservée en refutant dans tous les siecles les erreurs des heretiques qui la corrompent. C'est à quoy l'Auteur de LA PERPETUITE' DE LA FOY DE L'EGLISE a tres bien reüssi en joignant l'autorité de la tradition à des raisonnemens solides. Et je puis assurer le lecteur que la science est meslée dans cet Ouvrage avec tant de pieté, que je n'ay pas de peine à me persuader que Dieu s'en servira pour toucher le cœur de ceux, entre les mains de qui sa providence le fera tomber. FAIT en Sorbonne le jour du Vendredy Saint, onziéme d'Avril 1664.

BOILEAU.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, il est permis au Sieur BARTHELEMY de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, un livre intitulé, LA PERPETUITE' DE LA FOY DE L'EGLISE *touchant l'Eucharistie, &c* durant le temps & espace de dix ans. Et deffences sont faites à tous Libraires, Imprimeurs & autres

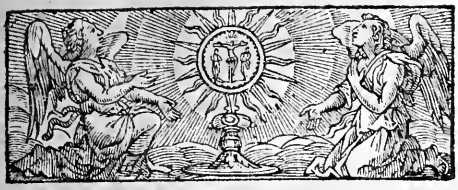
perſonnes, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter ledit livre, en quelque ſorte & maniere, & ſous quelque pretexte que ce ſoit, ſans le conſentement dudit Sieur, à peine de trois mille livres d'amande, de confiſcation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & intereſts, comme il eſt plus amplement porté par ledit Privilege. Donné à Paris le dixiéme jour de May 1664. Signé, par le Roy en ſon Conſeil, GUITTONNEAU, & ſcellé du grand Sceau de cire jaune.

LEdit Sieur BARTHELEMY a cedé & tranſporté ſon droit dudit Privilege pour le temps, & aux clauſes qu'il contient, à CHARLES SAVREUX, Marchand Libraire à Paris, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le livre de la Communauté des Marchands Libraires le 8. jour de Juillet 1664. Signé, E. MARTIN Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. de Iuillet 1664.

Les Exemplaires ont eſté fournis.



TRAITTE'
SUR
L'EUCHARISTIE

Où l'on fait voir
LA PERPETUITE' DE LA FOY
de l'Egliſe Catholique touchant ce myſtere, en montrant qu'il ne s'y eſt fait aucune innovation depuis les Apoſtres.

SECTION PREMIERE.
Que cette innovation eſt abſolument impoſſible.

LE plus ordinaire & le plus puiſſant moyen pour ramener les Calviniſtes à la foy de l'Egliſe Catholique, eſt de leur repreſenter le conſen-

tement de tous les siecles, & la deposition fidelle de tous les Peres pour les dogmes qu'ils conteſtent aux Catholiques.

Cette preuve eſt ſi convaincante, que quelque effort que les Miniſtres faſſent pour l'affoiblir, en répondant en general qu'il ne faut s'attacher qu'à la parole de Dieu, elle ne laiſſeroit pas d'emporter l'eſprit de tous ceux de leur party, s'ils n'avoient travaillé à l'obſcurcir, en conteſtant à l'Egliſe ce conſentement de tous les ſiecles, dont elle autoriſe ſa creance.

Ce ſeroit en vain, par exemple, que Blondel dans la preface du livre qu'il a intitulé, *Eclairciſſement ſur l'Euchariſtie*, proteſteroit que la creance de l'Egliſe ancienne touchant ce myſtere, n'eſt qu'une queſtion de fait, à laquelle des eſprits raiſonnables ne doivent pas permettre qu'on les arreſte; parcequ'elle ne leur importe pas, n'y ayant que celle du droit qui oblige leur conſcience; & que l'on a tort de s'informer de ce qui a eſté crû devant ſa naiſſance, parcequ'une opinion veritable doit toujours eſtre

crue, encore que perſonne ne l'ait deffendue depuis les Apoſtres ; & qu'une opinion fauſſe, quand elle auroit eſté ſuivie dez le commencement, ſans interruption, & par la pluſpart, n'en ſeroit pas plus recevable.

Il y a peu de perſonnes aſſez déraiſonnables pour pouvoir ſoutenir les conſequences horribles de la prétention de ce Miniſtre. Car ſi le conſentement de toute l'Egliſe depuis les Apoſtres, n'eſtoit pas une preuve certaine de la verité ; & s'il ſe pouvoit faire qu'elle eût toujours cru la preſence reelle de JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie, & que neanmoins cette creance fût fauſſe, il s'enſuit qu'il eſt poſſible que l'Egliſe ait toujours eſté engagée dans une erreur criminelle, & dans un culte idolâtre ; puiſque ſi JESUS-CHRIST n'y eſtoit pas vraiment preſent, nous ſerions de vrais idolâtres, comme les Miniſtres nous le reprochent ſi ſouvent.

Ainſy tous les Martyrs n'auroient rendu témoignage qu'à l'idolâtrie ; les Peres n'auroient eſté que des Docteurs d'idolâtrie ; toute l'Egliſe n'au-

roit eſté qu'une aſſemblée d'idolâtres, qui n'auroient ruiné l'idolâtrie Payenne, que pour en ſubſtituer une autre; l'adoration du pain au lieu de l'adoration de l'or, de l'argent, du bois, & des pierres. Ce qui ne détruit pas ſeulement un article de la foy, mais toute la Foy: & non ſeulement la Foy; mais l'Auteur meſme & le conſommateur de la foy, comme parle S. Paul, c'eſt à dire JESUS-CHRIST; puiſque ſi l'Egliſe avoit eſté toujours dans l'erreur & dans la prattique d'un culte idolâtre, elle auroit eſté toujours par conſequent dans la haine & l'averſion de Dieu. Et ainſy JESUS-CHRIST qui n'a pas formé d'autre Egliſe que celle-là, ne ſeroit point le Mediateur promis, qui devoit former un peuple ſaint & une cité ſainte, à laquelle toutes les nations devoient accourir.

Certes il faudroit avoir une indifference & une inſenſibilité plus qu'humaine, pour oſer mettre ſon ſalut en un ſi étrange danger, que l'on ne pourroit avoir aucune eſperance d'y parvenir, qu'au cas que tant de Martyrs, tant de Saints, tant de Peres, & ge-

neralement tous ceux qui ont vescu dans l'ancienne Eglise, en fussent privez, pour avoir esté engagez dans une superstition criminelle. L'excés de cet aveuglement est trop grand pour y pouvoir subsister; & ainsy malgré tous les efforts des Ministres, ceux qui leur sont le plus attachez demeureront facilement d'accord, que si l'on a toujours cru dans l'ancienne Eglise la presence reelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, c'est une folie de refuser de la croire maintenant.

C'est ce qui a obligé les Ministres d'entrer dans cette question de fait, qu'ils font semblant de juger de nulle importance, & d'employer toute l'adresse de leur esprit, pour se mettre à couvert de cette antiquité qui leur est suspecte, demeurant ainsy d'accord en quelque maniere, que la creance universelle de l'ancienne Eglise touchant l'Eucharistie est inseparable de la verité.

En supposant donc ce principe pour constant, on peut dire avec assurance que quelques chicaneries dont les

Miniſtres ſe ſervent pour eluder certains paſſages des Peres, il y en a neanmoins plus qu'il ne faut de clairs & d'indubitables, pour perſuader un eſprit raiſonnable, & qui cherche ſincerement la verité, que la doctrine de la preſence reelle a toujours eſté l'unique doctrine de toute l'Egliſe.

Mais parcequ'il arrive ſouvent que l'on ne comprend pas aſſez la force des preuves, acauſe que l'on ne les regarde pas dans l'ordre naturel qui fait qu'elles s'entr'aident & ſe fortifient mutuellement, il me ſemble qu'il ne ſera pas inutile de marquer dans ce diſcours, par où l'on peut conduire un eſprit qui ne ſeroit pas entierement opiniâtre, juſques à luy faire avoüer par l'evidence de la verité, que la creance de l'Egliſe Romaine touchant ce myſtere, eſt la meſme que celle de toute l'antiquité.

La queſtion eſtant touchant la creance de l'Egliſe ancienne, il n'y a rien de plus raiſonnable que de choiſir un point fixe dont on ne diſpute point, afin de paſſer enſuite à ce qui eſt en conteſtation.

Or quoy que les Calviniſtes ayent étendu le plus loin qu'ils ont pû leurs pretentions, & que quelques-uns ayent voulu ſoutenir que juſques au II. Concile de Nicée, toute l'Egliſe eſtoit dans leur ſentiment; les autres juſques au temps de Paſchaſe, c'eſt-à-dire juſqu'au IX. ſiecle; les autres meſme plus avant; neanmoins perſonne ne peut nier que du temps de Berenger toute l'Egliſe ne ſe ſoit declarée contre la creance des Calviniſtes, en condamnant Berenger par un grand nombre de Conciles de France, & d'Italie. Berenger meſme abjura pluſieurs fois ſon hereſie, & mourut dans la foy Catholique, comme le témoigne Guillaume de Malmeſbury Benedictin; quoyque Blondel par une ſurpriſe peu excuſable, ait écrit qu'il mourut dans la reſolution de maintenir ſon ſentiment. Ainſy nous voyons en 1053. qui eſt le temps du premier Concile tenu à Rome par le Pape Leon IX. contre Berenger, l'Egliſe unie dans la foy que nous tenons: & c'eſt par ce conſentement general de toute l'Egliſe, que ceux qui l'ont def-

Eclairciſſ. ſur l'Euch. pag. 444.

fendue contre Berenger, le preſſent & le convainquent.

ADELMAN, qui avoit eſté élevé avec Berenger ſous la diſcipline de S. Eulbert Eveſque de Chartres, ayant appris en Allemagne les nouvelles de ſon erreur, dez l'année 1035. ſelon le Cardinal Baronius, témoigne dans la lettre pleine de tendreſſe & de charité qu'il en écrivit à Berenger meſme, que ſon ſentiment eſtoit regardé comme ſi manifeſtement heretique, qu'avant meſme qu'il eût eſté condamné par les Conciles, Berenger eſtoit eſtimé ſeparé de l'unité de l'Egliſe Catholique. *Il s'eſt repandu un bruit*, luy dit-il, *que vous vous eſtes ſeparé de l'unité de l'Egliſe, & que vous avez une doctrine contraire à la foy Catholique, ſur le corps & le ſang du Seigneur, qui eſt immolé tous les jours dans toute la terre ſur le ſaint autel.*

HUGUES, Eveſque de Langres, l'un des premiers qui a écrit contre Berenger luy reproche que ſa doctrine ſcandaliſoit toute l'Egliſe, *univerſalem Eccleſiam ſcandaliſas.*

Un Eveſque de Liege conſulté par

Henry I. Roy de France, sur la conduite qu'il devoit tenir pour étouffer l'heresie de Berenger, luy répondit que cette heresie estoit si claire, qu'il n'estoit pas besoin de tenir de Concile pour la condamner.

DURAND, Abbé de Troarn, traitte les sectateurs de Berenger d'hommes *vils & infames*, qui n'estant recommendables ny par leur pieté, ny par leur science, s'opposoient aux Peres & aux Docteurs de l'Eglise, & combattoient *ce que l'Eglise Catholique enseignoit par tout le monde*: QUOD *Catholica per orbem universum prædicat Ecclesia.*

LANFRANC, dez le commencement de son Livre reproche à Berenger, qu'estant plein d'arrogance il avançoit une doctrine contraire au sentiment de toute la terre: *Superbiæ fastu plenus contra orbem sentire cœpisti*; & qu'il avoit fait un écrit contre la verité Catholique, & contre l'opinion de toutes les Eglises: *Contra Catholicam veritatem, & contra omnium Ecclesiarum opinionem scriptum postea condidisti.* Il prouve dans le chap. 4. que la doc-

trine de Berenger estoit condamnée generalement par tous les fidelles tant ecclesiastiques que seculiers, & qu'elle n'estoit soutenue que par un petit nombre de schismatiques, *paucissimos schismaticos.* Et aprés avoir expliqué au ch. 18. la doctrine Catholique en ces termes : *Nous croyons que les substances terrestres du pain & du vin estant divinement sanctifiées sur la table du Seigneur par le ministere des Prestres, sont changées par l'operation ineffable, incomprehensible, & miraculeuse de la toute-puissance de Dieu, en l'essence du corps du Seigneur; n'y ayant que les especes du pain & du vin qui demeurent avec les qualitez naturelles, depeur que la veüe d'une chair crue & toute sanglante, ne nous causast de l'horreur. Le Corps du Seigneur ne laisse pas de demeurer dans le ciel à la droite de Dieu son Pere, d'y estre tout entier, tout incorruptible, tout inviolable, tout inalterable, & tout immortel.* Il ajoûte : *Voilà la foy que l'Eglise, qui estant repandue par tout le monde est appellée Catholique, a tenue dans tous les siecles, & tient encore à present.* Il repete la

meſme choſe, comme eſtant evidente & non conteſtée, au chapitre 8. au 17. au 19. au 21. & il le fait avec tant de confiance au chapitre 22. qu'il preſſe Berenger de s'informer du ſentiment de tous les Chreſtiens du monde dans l'orient, & dans l'occident. *Interrogez*, dit-il, *tous ceux qui ont quelque connoiſſance de la langue latine, & des livres latins. Interrogez les Grecs, les Armeniens, & generalement tous les Chreſtiens, de quelque nation qu'ils ſoient, & ils vous répondront tous, qu'ils tiennent cette foy dont nous faiſons profeſſion.*

Et c'eſt pourquoy il conclud, que ſi la doctrine de Berenger eſtoit veritable, il faudroit que l'Egliſe fuſt perie : *Si ce que vous croyez, & que vous ſoutenez*, dit-il, *touchant le corps de* JESUS-CHRIST *eſt vray, ce que l'Egliſe enſeigne par toutes les nations du monde eſt faux. Car tous ceux qui ſe diſent Chreſtiens, & qui portent avec joye ce glorieux nom, ſe glorifient de recevoir dans ce ſacrement la vraye chair & le vray ſang que* JESUS-CHRIST *a pris de la Vierge. Or ſi la foy de l'Egliſe uni-*

verſelle eſt fauſſe, il faut que l'Egliſe ſoit perie, ou qu'elle n'ait jamais eſté.

Il eſtoit ſi clair que toute l'Egliſe eſtoit dans un ſentiment oppoſé à Berenger, que ne le pouvant des-avoüer, il eſtoit contraint de pretendre nettement que l'Egliſe eſtoit perie du reſte du monde, & n'eſtoit demeurée que dans le petit nombre de ceux qui le ſuivoient. *Contre tant de témoignages*
Chap. 23. *clairs du Seigneur & du S. Eſprit touchant l'Egliſe; vous objectez*, dit Lanfranc, *& ceux qui eſtant trompez par vous s'efforcent de tromper les autres, l'objectent avec vous; qu'aprés que l'Evangile a eſté preſché dans toutes les nations, que le monde a cru, que l'Egliſe s'eſt formée, qu'elle s'eſt accrue, qu'elle a fructifié, elle eſtoit tombée enſuite dans l'erreur par l'ignorance de ceux qui n'entendent pas les myſteres; qu'elle eſtoit perie, & n'eſtoit demeurée que dans ceux qui vous ſuivent.* Voila ce que l'evidence de la verité obligeoit Berenger de reconnoiſtre.

GUITMOND, Eveſque d'Averſe, & diſciple de Lanfranc, mais qui a écrit

presqu'au mesme temps que luy contre Berenger & ses sectateurs, fait voir comme luy, que tout le corps de l'Eglise estoit contraire aux Berengariens. Il leur reproche dans son troisiéme livre, qu'ils n'avoient pas pour eux une seule ville, ny mesme une seule bourgade: *Neque enim eis vel una civitatula, vel etiam una villulæ concessit.* Il dit qu'aucun homme de bien, ny aucun homme sage n'avoit embrassé ce party; qu'il n'estoit suivi que par des gens de vie scandaleuse. Et il ne leur oppose pas seulement les Conciles qui les ont condamnez; mais le consentement general de toute la terre. *Si quis qualitatem, vel flagitiosam vitam eorum, per quos utcumque pullulavit; si quis nullum sinceræ vitæ hominem, nullum penitus sapientem fautorem ejus attendat; si autoris ejus perjuria; si demum non solùm Concilia supradicta, sed etiam totum orbem terrarum contradicentem penset, tacente nostrâ disputatione quid magis tenendum sit, satis ut arbitror judicabit.* Enfin il témoigne que l'opinion de Berenger estoit regardée comme nouvelle, & Lib. 1.

comme n'ayant jamais esté dans l'Eglise avant luy. *Il est tres clair*, dit-il, *qu'avant que Berenger eust avancé ces folies, personne ne s'en estoit aviſé.*
Lib. 3. NOTISSIMUM *est, hoc tempore priusquam Berengarius insaniisset, hujusmodi vesanias nunquam fuisse.* Ce qu'il n'applique pas seulement à l'opinion contraire à la presence reelle; mais aussy à la doctrine de l'impanation, qui est celle des Lutheriens, & qui estoit soutenue en ce temps par quelques-uns du party de Berenger, & par Berenger mesme en un certain temps.
Ibid. *Que* JESUS-CHRIST, dit-il, *soit enfermé dans le pain & dans le vin, c'est une chose que la raison ne demande point, que les Prophetes n'ont point predite, que* JESUS-CHRIST *ne nous a point appriſe, que les Apostres n'ont point preschée, & que le monde n'a point crue, excepté un tres petit nombre d'heretiques:* IMPANARI *vel* INVINARI *Christum, nulla sicut ostendimus expetit ratio, nec Prophetæ prædixerunt, nec Christus ostendit, nec Apostoli prædicaverunt, nec mundus, exceptis his paucissimis hæreticis, credidit.*

Auſſy tous les livres des Grecs ſchiſmatiques que nous avons depuis ce temps là, témoignent clairement qu'ils eſtoient dans la meſme foy que l'Egliſe Romaine touchant l'Euchariſtie. Et c'eſt pourquoy on ne trouvera pas qu'ils luy ayent jamais reproché qu'elle euſt condamné injuſtement Berenger, ny qu'elle fût dans aucune erreur ſur cette matiere, comme les Ecrivains de l'Egliſe n'ont auſſy jamais reproché aux Grecs, qu'ils fuſſent dans l'erreur de Berenger; & dans les diverſes reünions qui ſe ſont faites de ces deux Egliſes, il n'y a jamais eu la moindre conteſtation touchant la foy de l'Euchariſtie, parce-qu'elles eſtoient parfaitement unies dans la creance de ce myſtere.

Mais il faut encore remarquer que le myſtere de l'Euchariſtie n'eſt pas du nombre de ceux qui ne ſont connus diſtinctement que de peu de perſonnes, plus inſtruites dans la ſcience de l'Egliſe. Car pour ne parler que de la preſence reelle, comme tous les fidelles participoient à l'Euchariſtie, ils devoient par conſequent ſçavoir

ſi ce qu'ils prenoient, eſtoit le corps de JESUS-CHRIST, ou ne l'eſtoit pas, n'y ayant point de milieu : & partant hormis le petit nombre de ceux qui ſuivoient l'erreur de Berenger, tout le reſte des Chreſtiens répandus en toute la terre, eſtoit dans la foy que l'Egliſe Romaine tient à preſent, Eveſques, Eccleſiaſtiques, Religieux, Laïques : & devant Berenger cette creance eſtoit univerſellement receüe dans l'Egliſe ſans aucune contradiction.

De plus les Calviniſtes ne ſçauroient encore nier, que les Catholiques qui eſtoient alors ſi unis dans la creance de la preſence reelle, ne regardaſſent cette doctrine comme l'unique & perpetuelle doctrine de l'Egliſe Catholique ; & qu'ils ne cruſſent l'avoir receüe de leurs peres, comme leurs peres l'avoient receüe de ceux qui les avoient precedez. C'eſtpourquoy Lanfranc, dans les paroles que nous en avons rapportées, dit que la foy dont il faiſoit profeſſion, eſtoit celle que l'Egliſe avoit tenue dans tous les temps.

Juſques icy il n'y a point encore de

de conteſtation, mais elle commence à naiſtre lorsque l'on remonte un peu plus haut; & les Calviniſtes commencent je ne ſçay comment à dire, qu'un ſiecle avant Berenger toute l'Egliſe eſtoit dans leur ſentiment, & qu'elle croyoit que JESUS-CHRIST n'eſtoit veritablement preſent que dans le ciel, & ne pouvoit eſtre dans l'Euchariſtie qu'en figure, ou par quelque impreſſion de ſa vertu.

Les Catholiques pretendent au contraire, que la foy qu'ils tenoient alors, & qui eſtoit univerſellement repandue dans toute l'Egliſe, & meſme dans les communions ſchiſmatiques, qui en eſtoient ſeparées depuis cinq ou ſix cens ans, avoit toujours eſté l'unique creance de l'Egliſe univerſelle depuis les Apoſtres. Mais le ſeul établiſſement de la queſtion ſuffit preſque pour la decider, ce que les Calviniſtes pretendent eſtant ſi contraire au ſens commun, que je ne puis croire que ces perſonnes qui ne parlent que de la raiſon, & qui l'oppoſent continuellement pour s'exempter de ſe ſoumettre à l'Egliſe, ayent aſſez enviſagé

toutes les abſurditez où ils s'engagent par cette pretention.

Si l'Egliſe ancienne avoit eſté Calviniſte, & ſi elle avoit cru que JESUS-CHRIST fuſt reellement abſent des ſymboles, elle ne pourroit eſtre venue dans l'eſtat où nous l'avons veüe au temps de Berenger, qu'en changeant univerſellement de creance; & ce changement ne ſe peut concevoir qu'en deux manieres, qui ſont toutes deux également impoſſibles. L'une ſeroit de s'imaginer qu'il ſe fuſt fait tout d'un coup, en ſorte que tous les Chreſtiens aprés avoir cru juſques alors que JESUS-CHRIST n'eſtoit pas preſent dans l'Euchariſtie, euſſent commencé tous enſemble de croire qu'il y eſtoit, & que s'eſtant endormis Calviniſtes, ils ſe fuſſent reveillez Catholiques, ſans ſçavoir comment, & avec un entier oubly de ce qu'ils avoient eſté. Ce qui eſt ſi ridicule, que je ne m'arreſte pas à le refuter. L'autre que ce changement ſe ſoit fait inſenſiblement; que quelques-uns ayent introduit l'opinion de la preſence reelle; que d'abord ils ayent eu

peu de sectateurs : mais qu'ensuite cette opinion se soit glissée insensiblement partout.

Dans cette supposition il faut necessairement qu'il y ait eu d'abord un temps, sçavoir dans la naissance de cette opinion, où elle n'estoit suivie que d'un tres petit nombre de personnes : qu'il y en ait eu un autre, où ce nombre estoit déja beaucoup augmenté, & où il egaloit celuy de ceux qui ne croyoient pas la presence reelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie ; un autre où ce sentiment s'estoit rendu maistre de la multitude, quoy qu'avec opposition d'un grand nombre d'autres qui demeuroient encore dans la doctrine ancienne ; & enfin un autre où il regnoit paisiblement & sans opposition, qui est l'estat où les Calvinistes sont obligez d'avoüer qu'il estoit lorsque Berenger commença d'exciter des disputes sur cette matiere.

Il est impossible que si la doctrine des Catholiques estoit une innovation de l'ancienne foy, qui se fust faite insensiblement, elle n'eust passé par ces degrez ; & cependant chacun de ces

degrez comprend des absurditez insupportables.

Car pour commencer par le premier, si la doctrine de la presence réelle avoit esté introduite par un seul homme, ou par un petit nombre de personnes, comment seroit-il possible que le nom en fut inconnu, & qu'on eust pu publier une nouveauté aussy surprenante que celle-là sans que personne s'en fust étonné, ou se fust mis en devoir de s'y opposer ? Est-il possible que les Prestres, les Curez, & les Evesques ne se fussent point apperceus de cette Idolâtrie naissante; ou que l'ayant apperceüe, ils n'eussent fait aucun effort pour la reprimer, & pour detourner les peuples de cette erreur ? Car comme nous avons remarqué auparavant, n'y ayant aucun milieu entre la presence reelle & corporelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, & l'absence reelle & corporelle du mesme JESUS-CHRIST de l'Eucharistie, tous les Chrestiens qui y participoient, avoient une creance distincte de l'un ou de l'autre. Comment se peut-on

donc imaginer qu'eſtant perſuadez que JESUS-CHRIST eſtoit reellement abſent de l'Euchariſtie, ils ayent ſoumis toutes les lumieres de leur raiſon, ſans aucune contradiction, aux paroles d'un homme, qui ſeroit venu publier contre le ſentiment de toute la terre, que JESUS-CHRIST que l'on croyoit reellement abſent des ſymboles, y eſtoit veritablement & ſubſtantiellement preſent?

Parceque la foy des autres myſteres, & la nouvelle d'un Dieu fait homme pour ſauver les hommes, avoit à vaincre l'oppoſition des ſens & de la raiſon, & toutes les preoccupations dont les eſprits eſtoient prevenus, elle a d'abord fait un eclat prodigieux elle a ſoulevé tout le monde contre ceux qui la preſchoiẽt, & elle n'a pû s'établir que par une infinité de predications, de diſputes, de livres, de miracles, & par l'effuſion du ſang d'un nombre innombrable de Martyrs. Et on nous voudra faire croire, que cette nouvelle ſi étonnante de JESUS-CHRIST corporellement preſent en une infinité de

lieux, manié par les mains des Preſtres, entrant dans la bouche de tous les fidelles qui le reçoivent, trouvant toute l'Egliſe dans une opinion contraire, & n'eſtant accompagnée ny de miracles, ny de Martyrs, ny de livres, ny de diſputes, ait neanmoins eſté receüe dans toute la terre ſans contradiction, ſans oppoſition, ſans étonnement, & tellement ſans bruit, que l'auteur & le temps de cette innovation ſoient demeurez entierement inconnus?

Mais comment eſt-ce que ceux qui quittoient l'ancienne creance de l'Egliſe pour embraſſer cette nouveauté, ne ſe ſont point apperceus de ce changement? Comment n'ont-ils point écrit, & témoigné que juſques alors ils avoient eſté dans l'erreur & l'impieté, en croyant que JESUS-CHRIST n'eſtoit pas dans les ſymboles euchariſtiques aprés la conſecration? Comment n'ont-ils point accuſé ceux qui les avoient inſtruits, de les avoir malheureuſement trompez? Comment ne ſe ſont-ils point ecriez avec le Prophete Roy, que les diſcours des im-

pies les avoient surmontez : *Verba iniquorum prævaluerunt super nos ?* Et avec le prophete Jeremie, que leurs peres avoient honnoré le mensonge, & la vanité qui ne leur avoit servi de rien : *Verè mendacium coluerunt patres nostri ? vanitatem quæ eis non profuit ?*

Cependant on ne trouve rien de tout cela. Car je mets en fait, que depuis les Apostres jusques à Berenger, où la creance de la presence reelle estoit universellement receüe dans l'Eglise, on ne trouvera aucune preuve, que quelqu'un en publiant que JESUS-CHRIST estoit reellement present dans l'Euchariſtie, ait cru proposer une opinion differente de la creance commune de l'Eglise de son temps, ou de l'Eglise ancienne.

On ne trouvera point que jamais personne ait esté deferé publiquement aux Evesques & aux Conciles, pour avoir publié de vive voix, ou par écrit, que JESUS-CHRIST estoit reellement dans la bouche de ceux qui recevoient l'Euchariſtie.

On ne trouvera point qu'aucun

Pere, qu'aucun Eveſque, qu'aucun Concile ſe ſoit mis en peine de s'oppoſer à cette creance, en témoignant qu'il y en avoit parmy le peuple, qui ſe trompoient groſſierement & dangereuſement, en croyant que JESUS-CHRIST eſtoit preſent ſur la terre, au lieu qu'il n'eſtoit veritablement que dans le ciel.

On ne trouvera point qu'aucun auteur eccleſiaſtique, ny aucun predicateur, ſe ſoit jamais plaint qu'il s'introduiſoit en ſon temps une idolâtrie pernicieuſe & damnable, en ce que pluſieurs adoroient JESUS-CHRIST comme reellement preſent ſous les eſpeces du pain & du vin.

Et pour ne parler point des autres circonſtances, qui ſont neceſſairement liées avec la creance de l'Egliſe Romaine, quoyque la prattique de porter le Viatique aux mourans, & de reſerver pour cela quelque partie des eſpeces, ait eſté ordonnée par pluſieurs Conciles, & qu'elle détruiſe entierement l'opinion des religionnaires; on ne trouvera point que ja-

mais personne se soit scandalisé de ces ordonnances, ny que personne les ait accusées d'enfermer & de fomenter quelque erreur.

On dira peutestre que ces raisons font bien voir que la creance de la presence reelle ne s'est point introduite par la contestation & les disputes, ny par des personnes qui ayant changé eux-mesmes de sentiment, ayent pretendu innover, & changer la creance de l'Eglise; mais que cela ne prouve pas qu'elle n'ait pu s'introduire d'une maniere encore plus insensible, qui est que les Pasteurs de l'Eglise estant eux-mesmes dans la creance que le corps de JESUS-CHRIST n'estoit qu'en figure dans l'Eucharistie, ayent neanmoins annoncé cette verité en des termes si ambigus, que les simples ayent pris leurs paroles en un sens contraire à la verité & à leur intention, & soient entrez dans l'opinion de la presence reelle, comme si c'eust esté celle de leurs Pasteurs.

Mais encore qu'une équivoque de cette sorte eust pu engager dans l'er-

reur un petit nombre de perſonnes ſimples, c'eſt le comble de l'abſurdité, de vouloir faire croire qu'elle ait pu tromper tous les Chreſtiens de la terre.

Car peut-on s'imaginer ſans extravagance, que les paroles des Paſteurs eſtant mal entendues par un grand nombre de perſonnes en toutes les parties du monde, aucun de ces Paſteurs ne ſe ſoit apperceu de cette illuſion ſi groſſiere, & ne les ait detrompez de la fauſſe impreſſion qu'ils avoient priſe de ces paroles?

Peut-on s'imaginer que tous les Paſteurs fuſſent ſi aveugles & ſi imprudens, que de ſe ſervir de mots qui fuſſent d'eux-meſmes capables d'engager les peuples dans l'erreur, ſans expliquer jamais ces equivoques ſi dangereuſes?

Que ſi ces paroles n'eſtoient pas d'elles-meſmes ſujettes à un mauvais ſens, & n'eſtoient mal expliquées que par un petit nombre de perſonnes groſſieres, comment les fidelles plus eclairez, & qui converſoient tous les jours avec les ſimples, ne décou-

vroient-ils point par quelques-unes de leurs actions, & de leurs paroles, l'erreur criminelle où ils estoient engagez? Ce qui devoit necessairement produire un eclaircissement, & ne pouvoit manquer, estant venu à la connoissance des Pasteurs, de les obliger de declarer publiquement que l'on avoit abusé de leurs paroles, & qu'on les avoit prises dans un sens tres-faux, & tres éloigné de la verité, & de leur intention.

Mais pourquoy ces equivoques n'auroient-elles commencé a tromper le monde que vers le IX. & X. siecle, comme pretendent les Ministres, puisqu'on ne s'est point servi d'autres paroles dans la celebration des mysteres, & dans la predication de la parole de Dieu, pour exprimer ce mystere, que de celles dont on se servoit auparavant? Et que peut-on s'imaginer de plus ridicule, que de dire que les mesmes paroles ayent esté entendues universellement d'une maniere dans un certain temps, & universellement d'une autre maniere dans un autre temps, sans que per-

ſonne ſe ſoit apperceu de cette meſintelligence ?

Les Miniſtres ne ſont pas obligez ſeulement de faire voir comment cette opinion a pû ſe gliſſer inſenſiblement dans les peuples de toute la terre, ce que nous avons neanmoins montré eſtre entierement impoſſible : mais il faut qu'ils ſuppoſent auſſy qu'elle s'eſt repandue dans tous les Paſteurs du monde, & dans tous les monaſteres ; & qu'ils ont tous eſté trompez par ces équivoques, les prenant en un ſens contraire au ſentiment de ceux qui les inſtruiſoient, ſans qu'aucun ſe ſoit jamais apperceu de cette illuſion generale, puiſqu'il ſuffiſoit qu'un ſeul s'en apperceuſt pour detromper generalement tous les autres.

Mais ſi l'on conſidere la creance de la preſence reelle dans l'accroiſſement chimerique, par où il faut qu'elle ait neceſſairement paſſé, ſelon la penſée des Calviniſtes, pour venir à ce point d'autorité où nous la trouvons dans l'onziéme ſiecle, l'extravagance de cette ſuppoſition nous

paroiſtra encore plus inſupportable. Car il faudroit par neceſſité, comme nous l'avons déja dit, qu'il y éuſt eu un temps, où la foy de la preſence reelle, qu'ils ſuppoſent n'eſtre pas celle de l'ancienne Egliſe, eſtoit tellement meſlée dans l'Egliſe avec celle de l'abſence reelle, qu'ils ſoutiennent eſtre l'ancienne & la veritable, qu'il y avoit la moitié des Eveſques, des Preſtres, & du peuple, qui tenoient l'une, & une autre moitié qui tenoient l'autre.

Et l'on ne peut pas ſuppoſer que cette diviſion d'eſprit & de creance, fuſt ſeulement en diverſes provinces, en ſorte qu'une province tint une choſe, & l'autre une autre: mais il faut neceſſairement admettre dans la ſuppoſition des Calviniſtes, que dans les meſmes provinces, les meſmes villes, les meſmes egliſes, les meſmes monaſteres, les meſmes familles, tous les fidelles eſtoient diviſez ſur l'Euchariſtie; & que les uns croyoient que JESUS-CHRIST eſtoit reellement preſent, & les autres qu'il en eſtoit reellement abſent

De plus il faut supposer que cette division n'estoit pas seulement dans l'Eglise Romaine, mais aussy dans l'Eglise Grecque, dans l'Eglise Armenienne, dans l'Eglise Egyptienne, & dans toutes les autres societez schismatiques. Car puisqu'elles se sont trouvées unies de sentiment avec l'Eglise Romaine dans la creance de la presence reelle, si l'on suppose qu'elles ayent esté autrefois dans un autre sentiment, il faut necessairement qu'elles en ayent changé, ce qui ne se peut faire sans avoir passé par cette division.

Si l'on joint ces suppositions avec la verité de fait, que les Calvinistes ne peuvent contester, que jusques à Berenger il n'y a eu aucune rupture de communion, ny aucune division apparente sur le point de la presence reelle, il en resulte la plus effroyable absurdité qui soit capable de tomber dans l'esprit des hommes. Car il faut necessairement, ou que cette division horrible & generale de sentiment sur le point capital du culte de la religion chrestienne, soit demeurée in-

connue à tous ceux qui estoient ainsy divisez ; ou qu'estant connue, elle ait esté negligée par les Pasteurs, & ne les ait pas portez à en faire le moindre bruit, & à y apporter le moindre remede. Et cependant l'un & l'autre est tellement contraire à toutes les lumieres du sens commun, qu'il me semble qu'il est impossible que personne le puisse croire, en prenant la peine de le considerer avec soin.

Car pour examiner le premier point, qui est que cette division soit demeurée inconnue, est-il possible qu'un homme raisonnable se puisse persuader qu'il y ait eu un certain temps dans l'Eglise, où les freres estoient opposez aux freres, les femmes aux maris, les Religieux aux Religieux, les Prestres aux Prestres, les Evesques aux Evesques, non dans un seul pays, mais dans toutes les provinces du monde : non sur quelque point de pure speculation, dont peu de personnes sont instruites ; mais sur un point dont ils avoient tous une creance distincte, sur le principal & le plus ordinaire objet de leur pieté ; sans que

jamais perſonne ſe ſoit apperceu de cette diviſion ſi ſenſible ; ſans que jamais perſonne ait reconnu que ſon pere, ſa mere, ſon mary, ſa femme, ſon frere, ſa ſœur, ſon amy, ſon Eveſque eſtoit d'un autre ſentiment que luy ?

Eſt-il poſſible que l'on s'imagine que ce mélange d'opinions ſi oppoſées, ait pu demeurer inconnu, non ſeulement un jour, mais pluſieurs années, & pendant l'eſpace de tout un ſiecle ? Et quoy, cette diverſité de ſentimens ne ſe devoit-elle pas découvrir par mille actions exterieures qui en naiſſent neceſſairement ; puiſque ceux qui croient JESUS-CHRIST reellement preſent, ne pouvoient manquer d'agir autrement que ceux qui le croient reellement abſent, comme il paroit par la diverſité des reſpects, que les Catholiques rendent à l'Euchariſtie, & les Calviniſtes à la Cene ?

Ne ſe devoit-elle pas découvrir par ceux qui changeoient de ſentiment, & qui par leur changement meſme devoient reconnoiſtre que ceux qui

n'avoient pas changé comme eux, n'eſtoient pas dans le meſme ſentiment qu'eux ?

Ne ſe devoit-elle pas reconnoiſtre par les differentes inſtructions des Paſteurs ? Et peut-on s'imaginer ſans folie, que la moitié des Preſtres & des Eveſques eſtant dans la creance de la preſence reelle, & la moitié dans celle de l'abſence reelle, les uns & les autres parlaſſent tous un meſme langage, & ne découvriſſent jamais ſi clairement leurs ſentimens, que ceux qui eſtoient d'une opinion contraire en puſſent eſtre choquez, & reconnoiſtre que celuy qui parloit eſtoit dans un autre ſentiment qu'eux ?

Mais ſi l'on ſuppoſe que cette diverſité de ſentimens ne fût pas inconnue aux Paſteurs, ny aux laïques, il eſt encore bien plus contraire à la raiſon & à toutes les connoiſſances que l'on peut tirer de l'experience, que cette diviſion ſi étrange n'ait excité aucun bruit, aucunes diſputes, qu'elle n'ait fait aucun eclat, & que des Eveſques, des Preſtres, des Religieux diviſez de ſentimens dans un point ſi

important, & qui devoient se regarder les uns les autres comme des idolâtres ou des impies, ayent pû demeurer unis de communion & dans une parfaite intelligence.

On voit dans l'histoire de tous les siecles de l'Eglise, que la moindre question qui ait divisé les fidelles, a toujours excité de tres grands troubles. Et l'on voit en particulier dans les Conciles du IX. & X. siecle, où les Ministres nous veulent faire croire que ce changement s'est fait, les Evesques occupez à pacifier de petits differens, à decider des questions peu considerables, à regler des points peu importans de la discipline ecclesiastique & monastique. Comment pourroit-on donc croire, que sçachant qu'ils estoient tous divisez entr'eux sur un point si essentiel & si necessaire à la religion; ils n'ayent pas cru que ce fût une matiere digne de leurs soins, de remedier à cette division?

Certes pour s'imaginer que toute l'Eglise ait pu vivre dans une profonde paix, pendant que tous les fi-

delles estoient partagez entr'eux par une si grande diversité de creance, il faut aussy s'imaginer que les hommes de ce temps-là estoient d'une autre espece que ceux de ce siecle, & qu'ils n'estoient pas sujets aux mesmes mouvemens, & aux mesmes passions. Car tout ce qu'on peut tirer de lumiere de la connoissance des hommes que nous voyons, nous porte à juger qu'il est absolument impossible, que des Evesques, des Prestres, des Religieux, & mesme, des laïques, qui passoient dans l'esprit les uns des autres pour des impies ou des idolâtres, pussent s'empescher de soutenir chacun leur opinion par des livres & par des disputes, de tâcher de retirer de l'erreur ceux qu'ils y croyoient engagez, de les accuser devant les tribunaux ecclesiastiques, ou de les condamner s'ils en avoient l'autorité, ce qui ne se pouvoit faire sans bruit, sans eclat & sans rupture de communion.

Il faudroit pour estre demeurez dãs cette lethargie & cét assoupissement parmy une telle desunion, que les hommes de ces siecles n'eussent

eu ny charité pour le prochain, ny zele pour Dieu, ny attache pour leurs propres opinions : c'eſt à dire qu'ils n'euſſent pas eſté hommes, tous ces mouvemens portant naturellement à tâcher d'imprimer dans les autres les ſentimens dont on eſt perſuadé, & que l'on regarde comme veritables, & à combattre avec force les opinions qui y ſont contraires.

Je ne ſçay ce qui ſeroit capable de toucher ceux qui ne ſeront pas frappez par de ſi groſſieres abſurditez. Mais pour les aider neanmoins à les concevoir plus clairement, je les ſupplie d'enviſager ce qui s'eſt paſſé dans le dernier ſiecle, lorſque Luther, Zuingle, & Calvin, entreprirent de changer la creance qu'ils avoiẽt trouvée dans l'Egliſe ſur l'Euchariſtie.

Il eſt ſans doute que ſi l'on compare la doctrine que ces heretiques vouloient introduire, avec celle qu'ils vouloient oſter, on jugera qu'il eſt infiniment plus aiſé de tomber inſenſiblement dans la creance de Luther & de Calvin, en quittant celle de l'Egliſe, que non pas de paſſer de l'opi-

nion de ces heretiques à la foy de l'Egliſe Catholique; parce que les ſens favoriſent leur doctrine, & ſont contraires à la noſtre. Et neanmoins quels tumultes ne produiſit point d'abord le Lutheraniſme en Allemagne, & le Calviniſme en France & aux Pays-bas ? Toute l'Europe ne fut-elle pas incontinent pleine de diviſions, de diſputes, & de querelles ? Tous les theologiens de divers partis, n'employerent-ils pas auſſy-toſt tout ce qu'ils avoient d'eſprit & de ſcience, pour ſoutenir leur ſentiment, & combatre celuy de leurs adverſaires ? Que vit-on par tout que pratiques, qu'aſſemblées ſecrettes, qu'animoſitez furieuſes, qui furent incontinent ſuivies de ruptures ouvertes de communion, d'excommunications, de conciles, de guerres, & de deſolations ?

Voila les effets funeſtes, mais naturels, que devoit produire cette diviſion de ſentimens ſur ce point ſi important. Comment ſe pourra-t-on donc perſuader, que la meſme diviſion ſoit arrivée en un autre temps, & qu'elle ait produit un changement

plus grand, plus universel, & plus difficile, non seulement sans aucun trouble, mais sans que personne mesme s'en soit apperceu?

SECTION SECONDE.

Refutation de l'histoire fabuleuse de cette pretendue innovation.

MAIS l'impossibilité de ce changement paroistra encore plus manifeste, si l'on considere l'absurdité où sont tombez les nouveaux Ministres, qui ayant senti la force de cette raison, ont tâché de l'eluder, en faisant une histoire toute fabuleuse de cette innovation pretendue. Blondel en a dressé le premier plan dans son Eclaircissement sur l'Eucharistie, mais d'une maniere si extravagante, qu'il fait naistre l'opinion de la transsubstanciation long temps aprés Berenger, en sorte que selon luy il faudroit dire que mesme Lanfranc, Guitmond, & Alger ne l'auroient pas enseignée. Aussy Aubertin ayant bien veu qu'il n'y avoit pas de moyen de

ſoutenir une folie ſi viſible, a cru devoir reformer ce plan. Et voicy à quoy ſe reduit ce que ce Miniſtre, qui a conſumé malheureuſement ſa vie à chercher dans les écrits des anciens dequoy obſcurcir la verité, a trouvé de plus plauſible pour rendre vrayſemblable le prodigieux renverſement de l'ancienne foy, qu'il eſt obligé d'admettre, afin de ne paſſer pas luy meſme pour novateur.

Il repreſente donc premierement toute la terre unie dans ce ſentiment, que l'Euchariſtie n'eſtoit le corps de JESUS-CHRIST qu'en ſigne & en figure, ou bien en vertu & en efficace, juſques à l'an 600. de Noſtre Seigneur. Il avouë enſuite que la creance de la preſence reelle n'a pu s'établir tout d'un coup. *Il ne faut pas penſer*, dit-il, *que ces abus de la tranſſubſtanciation, & de la preſence reelle*, c'eſt ainſy qu'il appelle la foy Catholique touchant l'Euchariſtie, *ayent pu naiſtre tout d'un coup comme des potirons : Non putandum eſt eos de tranſſubſtanciatione, & reali præſentia abuſus, in inſtanti fungorum inſtar prodiiſſe.* Ce changement

Aub. l. 3. p. 903.

(ajoûte-t-il) s'eſt fait peu à peu, & il n'eſt arrivé à l'eſtat où il eſt maintenant que par divers détours : *Mutatio paulatim facta eſt, & tandem per anfractus eò provecta.*

Aprés cette confeſſion ſincere, il baſtit des degrez imaginaires par leſquels il fait paſſer cette creance, & place le premier vers l'an 635. en s'efforçant de perſuader qu'Anaſtaſe Sinaïte, celebre Religieux du Mont-Sinaï, en a jetté les premiers fondemens dans un traitté qu'il a fait contre certains heretiques nommez Gayans, où il dit, que ce que nous recevons dans l'Euchariſtie n'eſt pas l'antitype, mais le corps de JESUS-CHRIST.

Sur cela il charge d'injures ce ſçavant Religieux, & l'accuſe d'avoir innové la doctrine & le langage de l'Egliſe : la doctrine pour avoir enſeigné, non la preſence reelle, car il ne veut pas en demeurer d'accord; mais l'union hypoſtatique de la divinité avec le pain, par le moyen de laquelle le pain eſtoit fait le corps de JESUS-CHRIST, & le vin ſon ſang, parce

l'Aubert. l. 3. p. 909.

parce qu'eſtant unis à ſa perſonne, ils eſtoient par conſequent unis à ſon corps & à ſon ſang : le langage, parce, dit-il, qu'on avoit toujours accordé juſques alors dans l'Egliſe que le pain & le vin eſtoient antitypes du corps & du ſang de JESUS-CHRIST.

Mais comme cette opinion qu'Aubertin attribuë à cet auteur, n'a point d'autre fondement que ſa fantaiſie, Blondel par un autre tour d'imagination, pretend au contraire, qu'il n'a innové que le langage de l'Egliſe, & qu'il n'a point alteré ſa doctrine dans le fond ; tant il eſt aiſé de ſe contredire dans ces conjectures arbitraires, dans leſquelles on a ſeulement pour but de s'éloigner de la creance des Catholiques, & non pas de trouver la verité.

Aubertin pretend enſuite que ces deux innovations furent embraſſées par Germain, Patriarche de Conſtantinople en l'an 720 : par Jean de Damas en l'an 740. & enſuite par les Eveſques du II. Concile de Nicée en l'an 787. par Nicephore, Patriarche de Conſtantinople l'an 806. que le

meſme langage paſſa d'orient en occident, & y fut receu comme il paroiſt par les livres que Charlemagne fit faire au Concile de Francfort l'an 794. où ce Roy & ces Eveſques decident que l'Euchariſtie *n'eſt pas l'image du corps de Ieſus-Chriſt, mais ſon propre corps :* en ſorte que ſelon cette hiſtoire d'Aubertin, il faudroit conclure, que la creance de l'impanation du Verbe, c'eſt à dire de l'aſſomption du pain en unité de perſonne, ſe répandit univerſellement en moins d'un ſiecle dans l'orient & dans l'occident.

Qui n'admirera en cette rencontre combien la preoccupation obſcurcit le jugement des hommes, en voyant ce critique perſuadé d'une fable ſi pleine de contradiction & d'abſurditez? Il eſt difficile de les remarquer toutes, & je me contenteray de quelques-unes.

Premierement, quelle apparence y a-t-il qu'Anaſtaſe qui ne pouvoit ignorer la foy de l'Egliſe de ſon temps, produiſe en paſſant & ſans deſſein une opinion qui y auroit eſté

formellement oppoſée, & la produiſe ſans témoigner qu'il avance quelque choſe de contraire à l'opinion commune, mais plutoſt comme une choſe conſtante & indubitable, qu'il n'eſt pas beſoin de prouver? Ainſy ce que dit cet auteur, *que l'Euchariſtie n'eſt pas antitype*, c'eſt à dire ſigne du corps de JESUS-CHRIST, ne montre pas qu'il ait changé la creance de l'Egliſe; mais montre ſeulement que c'eſtoit une choſe conſtante au VIII. ſiecle, que l'Euchariſtie n'eſtoit pas une ſimple image du corps de JESUS-CHRIST, mais le corps meſme de JESUS-CHRIST.

Secondement, n'eſt-il pas abſolument ridicule de ſuppoſer, comme ce Miniſtre fait, que l'orient, qui eſtoit plein des livres de S. Baſile, des deux SS. Gregoires, de S. Chryſoſtome, qui faiſoient la principale & preſque l'unique étude des Grecs, ait abandonné la creance & le langage de tous ces Peres, & la foy dans laquelle il avoit eſté inſtruit, pour regler ſon langage & ſa creance ſur un paſſage ecarté d'un livre d'un Reli-

gieux du Mont-Sinaï ?

Mais cõbien eſt-il encore plus hors d'apparence, de faire paſſer ce changement dans l'occident, & de le faire recevoir tout d'un coup par les Eveſques aſſemblez à Francfort ; puiſqu'il n'y en avoit aucun dans cette aſſemblée qui entendiſt le grec, & que l'ignorance de cette langue leur fit commettre pluſieurs erreurs de fait, en interpretant mal le ſentiment des Peres du II. Concile de Nicée, & en confondant le Concile des Iconoclaſtes avec ce Concile catholique ; parce-qu'ils n'avoient point d'autre lumiere de ce qui s'eſtoit paſſé en orient, qu'une verſion latine pleine de fautes? Et par conſequent quand Charlemagne definit dans ce livre ſouſcrit par tous les Eveſques, *que* JESUS-CHRIST *ne nous a point conferé une image, mais le ſacrement de ſon corps : que l'Euchariſtie ne doit pas eſtre appellée imag^e, mais verité ; non ombre, mais corps ; non figure des choſes futures, mais ce qui eſtoit repreſenté par les figures* : quand il remarque, *que* JESUS-CHRIST *n'a pas dit* de ce qu'il don-

Lib. 4. c. 14.

na à ſes Apoſtres : *C'eſt l'image de mon corps, mais c'eſt mon corps qui ſera livré pour vous, c'eſt mon ſang qui ſera repandu pour pluſieurs :* quand il dit, *que ce qui ſe paſſa dans l'inſtitution de l'Euchariſtie, ſe paſſa non en figure, mais en verité*, ce n'eſt pas une preuve qu'il ait tiré ce langage des Grecs, qu'il eût eſté bien-aiſe de contredire, & dont il n'avoit jamais leû les livres ; mais c'eſt une preuve indubitable que l'Egliſe Latine & l'Egliſe Grecque eſtoient parfaitement d'accord ſur le point de l'Euchariſtie.

Troiſiémement, ou ce livre & ce paſſage d'Anaſtaſe ſont demeurez peu connus, & par conſequent n'ont pas eſté capables de produire un ſi grand changement ; ou ſi l'on ſuppoſe qu'ils eſtoient celebres, & entre les mains de tout le monde, comment s'eſt-il pu faire, qu'en propoſant comme les Miniſtres le pretendent, une opinion contraire au ſentiment de toute l'Egliſe, perſonne ne s'en ſoit plaint, perſonne n'ait accuſé d'erreur cet auteur, perſonne n'ait écrit contre luy, ny contre aucun de ceux qui

ont embrassé son sentiment ?

Car il faut remarquer icy que l'opinion de l'impanation du verbe qu'Aubertin attribue à Anastase Sinaïte, & à S. Jean de Damas, quoy que fort differente de l'opinion des Catholiques, est neanmoins tres-opposée à celles des Calvinistes ; puisque par le moyen de cette union personnelle de la divinité avec le pain & le vin, le pain devient vraiment adorable comme l'humanité de JESUS-CHRIST, ce corps de JESUS-CHRIST est pris par la bouche, entre dans les méchans, demeure hors l'usage, qui sont tous points directement contraires à la doctrine des Calvinistes. Deplus cette union hypostatique du pain avec la divinité seroit toute miraculeuse & toute incomprehensible, & elle n'enfermeroit pas moins de difficultez, que la creance de la presence reelle. Quelle apparence donc qu'une opinion si differente du sentiment où ils pretendent que l'Eglise estoit alors, ait esté neanmoins embrassée par tout l'orient instruit dans une autre foy, sans qu'il paroisse aucune tra-

ce de ce changement, & sans que ceux mesmes qui avoient changé de creance s'en soient apperceus ?

Mais comment les Nestoriens, dont l'orient estoit plein, & qui nioient l'union personnelle du Verbe avec la nature humaine de JESUS-CHRIST, pouvoient-ils admettre cette union de la divinité avec le pain ? Et s'ils ne l'admettoient pas, comment n'ont-ils point reproché cette doctrine aux Catholiques, & ne les ont-ils point obligez par leur reproche de la justifier & de la deffendre ?

Comment les Iconoclastes que les Ministres pretendent tirer à leur party touchant l'Eucharistie, parce qu'ils ont appellé l'Eucharistie image du corps de JESUS-CHRIST, quoyqu'ils reconnoissent au mesme lieu qu'elle est le corps mesme de JESUS-CHRIST, ne reprochoient-ils point aux deffenseurs des images qui estoient selon Aubertin de l'opinion d'Anastase Sinaïte, qu'ils introduisoient non seulement un culte superstitieux envers les images, mais une veritable idolâtrie, en enseignant que le pain estoit

uni au Verbe, & devoit estre ainsy veritablement adoré ? Et comment ces personnes, qui excitoient tant de bruit sur un point beaucoup moins important, qui est le culte des images, n'en faisoient-ils aucun sur le sujet de l'Eucharistie, s'ils eussent esté sur ce point capital dans une creance toute-fait opposée à celle de ceux qui deffendoient la veneration des images?

Toutes ces absurditez font voir clairement, qu'il est absolument faux qu'il se soit fait en ce temps-là aucune innovation de doctrine sur le sujet de l'Eucharistie. Mais il n'est pas moins faux encore, que la creance de ce siecle témoignée par Anastase, par S. Jean de Damas, par Germain Patriarche de Constantinople, par le II. Concile de Nicée, par Charlemagne & par le Concile de Francfort, fust que le pain estoit uni personnellement au Verbe, & non pas changé au corps naturel de JESUS-CHRIST, cette supposition n'ayant aucun fondement dans les écrits de ce temps-là, & n'estant qu'une chicanerie que ce Ministre a trouvée, pour n'estre pas obligé

d'avoüer que la creance de la presence reelle estoit universellement receüe dans l'Eglise au VII. & VIII. siecle.

Premierement, non seulement leurs paroles ne donnent point lieu à cette explication, mais elles y sont formellement contraires. Anastase Sinaïte dit *que nous n'appellons point la communion antitype du corps de* JESUS-CHRIST, *ou simple pain; mais que nous y recevons le vray corps & le vray sang de* JESUS-CHRIST *incarné dans Marie Mere de Dieu.* Germain Patriarche de Constantinople, dit *que le S. Esprit change les dons proposez au precieux corps de Nostre Seigneur* JESUS-CHRIST, *& ce qui est dans le calice au precieux sang du grand Dieu, qui a esté repandu pour donner le salut & la vie au monde:* paroles, qui exprimant parfaitement la foy de la presence reelle excluënt formellement cette pretendue union de la divinité avec le pain & le vin. Car par le moyen de cette union, le pain & le vin pourroient bien devenir le pain & le vin de JESUS-CHRIST, mais non pas la chair

Theor. vera. Eccl. tom. 8. Bib. PP.

& le ſang de JESUS-CHRIST ; parceque le pain ſubſiſtant dans l'eſtre de pain, ne ſeroit pas chair quand il ſeroit uni au Verbe qui eſt reveſtu de noſtre chair.

Secondement, ces auteurs declarent que ce qui eſt dans le calice, eſt le ſang de JESUS-CHRIST verſé pour le ſalut du monde, & ils declarent de plus que ce n'eſt pas en figure, mais en verité ; ce qui ne ſe peut entendre que du ſang naturel de JESUS-CHRIST, du vin uni au ſang ne pouvant eſtre ce ſang repandu pour le ſalut du monde, que metaphoriquement.

Damaſc. de fide Orth. l. 4. c. 14.

Troiſiémement, S. Jean de Damas exclut encore plus formellement cette union chimerique. Car il declare que le corps de JESUS-CHRIST vraiment uni à la divinité qui eſt en l'Euchariſtie, *eſt le meſme que celuy qui eſt né de la Vierge, non que ce corps qu'il a pris du ſein de la Vierge deſcende maintenant du ciel ; mais parceque le pain & le vin y ſont changez au corps & au ſang de Dieu.* Et il ajoute plus bas, *que ce corps, auquel ce pain eſt changé d'une maniere admirable par*

l'invocation, & l'avenement du S. Esprit, n'eſt pas un corps different de celuy de JESUS-CHRIST, *mais un ſeul & un meſme corps.*

Quatriémement, il eſt ſans aucune apparence que toute l'Egliſe Grecque ſoit entrée ſans s'en appercevoir dans une erreur, qui eſt clairement condamnée par les livres des Peres des ſiecles precedens.

Car S. Ignace dit, que *l'Euchariſtie eſt la chair du Sauveur, laquelle a ſouffert pour nos pechez.* *Epiſt. ad Smyrneos.*

S. Chryſoſtome écrit en une infinité de lieux, que [a] *ce qui eſt dans le calice eſt le ſang qui a coulé du coſté du Sauveur percé ſur la croix:* [b] *Qu'il n'y a en tous les lieux de l'Egliſe qu'un ſeul* JESUS-CHRIST, *qui eſt tout entier en un lieu auſſy-bien que dans un autre, n'ayant partout qu'un ſeul corps:* [c] *Que celuy qui eſt à la droite de Dieu, eſt entre les mains des Preſtres;* [d] *Et que nous voyons le meſme corps que les Mages ont adoré.* Comment ſe pourroit-il donc faire que tout l'orient par un aveuglement general, en liſant les ouvrages des Peres, fuſt entré dans un ſentiment ſi

[a] *Hom. 24. in Epiſ. ad Corin.*
[b] *Hom. 17. in Epiſ. ad Hebr.*
[c] *De Sacerdot. l. 3. c. 4.*
[d] *Hom. 24. in Ep. ad Corr.*

oppoſé à celuy qu'ils y enſeignent ?

Car on ne peut pas répondre, que ces expreſſions eſtoient priſes par ceux du VII. & VIII. ſiecle dans un ſens metaphorique, & que lorsqu'ils y liſoient, que le pain eſtoit changé au corps de JESUS-CHRIST, ils entendoient qu'il eſtoit changé en la figure du corps de JESUS-CHRIST ; puiſque cette explication eſt formellement condamnée par les auteurs à qui Aubertin attribue l'opinion de l'impanation du Verbe.

Anaſtaſe Sinaïte. S. Iean de Damas, Nicephore.

Cinquiémement, il n'y a point d'auteur à qui l'on puiſſe attribuer ce ſentiment avec moins de vrai-ſemblance qu'à Anaſtaſe Sinaïte. Car la principale raiſon qui pourroit y porter ceux qui reglent leur creance plutoſt ſelon la raiſon que ſelon la foy, eſt la difficulté de concevoir qu'un corps ſoit en pluſieurs lieux. Or cette difficulté eſt nulle à l'égard d'Anaſtaſe, puiſqu'il enſeigne formellement comme Aubertin le reconnoiſt, qu'un corps peut eſtre par miracle en pluſieurs lieux.

Aubert. l. 3. p. 566.

Ainſy toute cette innovation de doc-

trine, eſt une pure chimere ; & il n'eſt pas ſeulement clair que l'Egliſe du VII. & VIII. ſiecle eſtoit dans une creance differente de celle des Calviniſtes ; mais il eſt clair auſſy qu'elle eſtoit dans celle de la preſence reelle, & qu'elle y eſtoit non par aucun changement qui fût arrivé, mais parce qu'elle avoit receu cette foy, auſſy-bien que celle des autres myſteres, de ceux qui vivoient dans le VI. ſiecle, dans lequel les Calviniſtes demeurent d'accord que la doctrine de l'Egliſe eſtoit exempte de corruption.

Que ſi Anaſtaſe Sinaïte, S. Jean de Damas, les Eveſques du Concile de Nicée, & ceux de Francfort, ont fait difficulté d'appeller les eſpeces ou ſymboles du nom d'antitypes aprés la conſecration, quoy que quelques Peres les ayent ainſy appellées, il n'eſt pas difficile de comprendre que cela s'eſt fait non ſeulement ſans changement de creance, mais en quelque façon ſans changement de langage.

Car il faut diſtinguer dans les mots d'image, de figure, & d'antitypes, comme dans pluſieurs autres ſembla-

bles, deux sortes de significations; l'une naturelle & originelle, l'autre populaire & ordinaire. La signification naturelle de ces mots, ne marque autre chose qu'une simple representation; & comme une chose invisible, quoy que presente, peut estre representée par quelque chose de visible, de corporel, & d'exterieur, il ne s'ensuit nullement qu'une chose n'est pas presente, parce qu'elle est representée par quelque image visible. Ainsy nous disons ordinairement que le visage, ou les yeux, sont les images de l'ame; & cependant ceux qui le disent, croient en mesme temps que l'ame est presente dans les yeux & dans le visage. Les langues de feu estoient la figure du S. Esprit, qui y estoit present. L'ablution exterieure est la figure de l'interieure dãs le baptesme, & cependant elles sont jointes & unies ensemble. Il faut renoncer au sens commun pour s'amuser à contester sur ce point, & pour soutenir opiniastrement, comme font quelques Calvinistes, que ces mots enferment toujours, & par leur natu-

re l'abſence de la choſe repreſentée.

Mais il eſt vray neanmoins, que comme ordinairement les choſes figurées ne ſont pas jointes aux figures, & que l'on ne repreſente guere par des images, que des choſes abſentes, il s'eſt fait un autre uſage populaire de ces mots, dans lequel eſtre figure, & contenir la verité figurée, ſont deux choſes oppoſées en quelque maniere. Et c'eſt dans ce ſecond ſens que les Peres ont dit ſouvent que la figure ne contenoit, & n'eſtoit pas la verité.

Ces deux ſortes de ſignifications ſubſiſtent toutes deux dans le langage des hommes, & formant une contrarieté apparente dans les mots, s'allient ſans peine dans le ſens. Car ſelon ces deux diverſes ſignifications, il eſt vray de dire que l'Euchariſtie eſt figure, image, antitype du corps de JESUS-CHRIST, & qu'elle n'eſt pas figure, image, antitype du corps de JESUS-CHRIST. Elle n'eſt pas figure, image antitype, ſelon la ſignification populaire de ce mot, qui exclut la verité; mais elle eſt figure, & antitype, ſelon la ſignification natu-

relle de ce mot, qui compatit avec la verité, & qui ne marque autre chose, sinon qu'elle represente le corps de JESUS-CHRIST, quoy qu'elle l'enferme & le contienne en mesme temps. Et de là il est arrivé que les Peres prenant quelquefois ces mots dans leur signification naturelle, n'ont pas fait difficulté d'admettre que l'Eucharistie est image & figure. Mais parcequ'elle contient reellement JESUS-CHRIST, ils l'appellent aussy verité, & l'opposent aux figures & aux images de l'ancienne loy, en prenant alors le mot d'image dans sa signification populaire. *Ce sang*, dit S. Chrysost. Hom. 45. sur S. Jean, *estant en figure expioit les pechez; que si estant en figure, il a eu tant de force & tant de vertu, si la mort a tant redouté l'ombre de ce sang divin, combien en redoutera-t-elle davantage la verité mesme?*

Et parce que cette signification populaire du mot de figure, qui exclut la verité, est la plus commune dans le langage des hommes; & que d'ailleurs la principale partie de l'Eucharistie n'est pas celle qui est exterieure

& visible, selon laquelle elle est figure, mais l'interieure & l'invisible, qui est le corps de JESUS-CHRIST, il est arrivé que lorsque l'Eglise n'a plus esté obligée de cacher ce mystere aux Payens, ce qui avoit quelques fois porté les Peres à se servir plus souvent des mots de figure & d'image lorsqu'ils en parloient devant les Payens & les Juifs, on ne s'est plus guere servi des mots d'antitypes & de figures, & l'on a plutost exprimé ce mystere par la partie principale, qui est la verité du corps de JESUS-CHRIST. Ainsy du temps du II. Concile de Nicée il estoit rare que l'on appellast les especes consacrées du mot d'antitypes, quoy que ce nom leur eust esté donné quelquefois par des Peres plus anciens.

L'Eglise estant dans cet estat, les Iconoclastes assemblez en leur conciliabule de Constantinople pour condamner les images, crurent qu'ils pourroient tirer de ce qu'il y a de figuratif dans l'Eucharistie, une preuve pour détruire les images de Nostre Seigneur, en pretendant que JESUS-

CHRIST n'avoit voulu que ſon corps fuſt repreſenté que par les eſpeces euchariſtiques. Et ils exprimerent ce mauvais raiſonnement en des termes tres-durs, appellant trois ou quatre fois l'Euchariſtie, image & repreſentation dans un meſme lieu.

Or quoy qu'on ne puiſſe pas dire que les Iconoclaſtes ayent erré dans la foy de l'Euchariſtie; puiſque celuy meſme qui les refute, & qui rejette leur expreſſion dans le II. Concile de Nicée, les décharge de ce ſoupçon, témoignant qu'aprés avoir ainſy mal parlé, ils reconnoiſſoient enſuite la verité; il eſt vray neanmoins que leurs termes eſtoient d'eux meſmes choc-quans, & qu'ils ont eſté juſtement repris dans le II. Concile de Nicée; parceque les mots d'image, & de figure, appliquez trois ou quatre fois à l'Euchariſtie dans une meſme periode, ſe devoient prendre plus raiſonnablement dans leur ſignification populaire qui exclut la verité, que dans celle qui ne l'exclut pas.

Et en effet quoyque les Catholiques reconnoiſſent tous, que l'Eucha-

riſtie eſt verité & figure, ils ne laiſſeroient pas de condamner d'imprudence un theologien qui appelleroit ſouvent l'Euchariſtie image, ſans exclure tres-formellement le mauvais ſens que ce mot pourroit avoir.

Voila à quoy ſe reduit ce premier degré d'innovation, qui ne peut que ſervir de preuve, que la doctrine de l'Egliſe Romaine eſtoit dans le VII. & VIII. ſiecle, celle de toute l'Egliſe.

Le ſecond degré n'eſt pas moins fabuleux, & voicy de quelle maniere Aubertin tâche de s'en démeſler. Il luy eſtoit facile avec les meſmes chicaneries par leſquelles il elude les paſſages des anciens Peres, d'eluder auſſy ceux des auteurs du IX. ſiecle, & de les rendre tous Calviniſtes. Car pourveu qu'un écrivain ait appellé l'Euchariſtie le ſacrement du corps de JESUS-CHRIST, ou qu'il ait parlé du pain & du vin qui ſervent de matiere à l'Euchariſtie, il ne luy en faut pas davantage pour cõclure qu'il s'eſt declaré contre la preſence reelle, & contre la tranſubſtanciation. Mais comme il ne pouvoit deſavoüer que la doc-

trine de la presence reelle estoit universellement receüe dans l'Eglise, avant la publication des erreurs de Berenger, voyant bien qu'il estoit ridicule qu'une opinion se trouvast établie par tout, tout d'un coup, & sans qu'on en pust marquer le commencement, il a jugé plus à propos de la faire naistre au IX. siecle, afin que comme il y a eu peu d'écrivains dans le X. il pût supposer que c'estoit durant ce siecle qu'elle s'estoit accrue & repandue par toute la terre.

Dans ce dessein il a choisi Paschase Ratbert pour l'en faire auteur, & de peur que les Catholiques n'en tirent avantage, il le charge d'injures. Il dit que c'est *un esprit embarassé, qui se contredit, en sorte qu'on ne peut sçavoir ce qu'il a voulu dire, ny de quel sentiment il a esté.* Et neanmoins il pretend ensuite, je ne sçay comment, qu'il est l'auteur de la doctrine de la presence reelle.

Aubert. p. 922.

Mais de peur qu'on ne luy objectast, que si cette doctrine eust esté nouvelle, elle n'eust pas manqué d'estre combattue; il tâche de trouver des

auteurs qui s'y ſoient oppoſez, & il pretend que pluſieurs grands hommes comme Raban, Amalarius, Heribald, Valfridus, Flore, Loup Abbé de Ferriere, Frudegarde, Ratramne, Jean Erigene, Prudence Eveſque de Troye, Chriſtian Drutmar, ont eſté adverſaires de Paſchaſe, ou du moins dans un ſentiment different du ſien.

Ainſy il conduit ſon hiſtoire juſques au x. ſiecle, & quand il y eſt arrivé, croyant que dans les tenebres de ce ſiecle on ne pourra trouver de lumiere pour le convaincre, il declare en l'air, que c'eſt depuis la fin du IX. ſiecle juſques au commencement de l'onziéme, que l'opinion de la preſence reelle a occupé tous les eſprits de toute la terre, *en ſorte que ceux de l'onziéme ſiecle l'ayant ſucée avec le lait, la firent paſſer pour veritable.* HINC *contigit*, dit-il, *ut in ſequenti quamvis litteratiores facti, hac tamen opinione unà cum lacte imbuti, illam tanquam veram confidenter obtruſerint.* p. 495.

Voila la fable que ce Miniſtre debite, qui ſe trouve déja détruite par avance, par ce que nous avons dit

touchant la premiere innovation pretendue, puiſque ſi la foy de la preſence reelle eſtoit receue ſans contradiction par toute l'Egliſe au VII. & au VIII. ſiecle, il eſt ridicule de la vouloir faire naiſtre dans le IX. Mais il ne ſera pas neanmoins inutile de remarquer en particulier les abſurditez de ce degré.

On ne peut nier, comme nous avons déja remarqué, que le myſtere de l'Euchariſtie eſtant la principale partie du culte de la religion chreſtienne, tous les Chreſtiens, & meſme les plus ſimples, y participant ſouvent, ne cruſſent par une foy diſtincte ou que JESUS-CHRIST y eſtoit reellement preſent, ou qu'il en eſtoit reellement abſent.

Or quoyque, comme nous dirons plus bas, il y ait eu en ce ſiecle quelque conteſtation entre un petit nombre de ſçavans touchant quelques points qui regardent l'Euchariſtie; on ne peut dire neanmoins que ces conteſtations ayent paſſé juſques dans le peuple, ny que le corps de l'Egliſe ait eſté partagé en ce temps-là en

deux creances, en sorte qu'il y en ait eu une partie qui crust le corps naturel de JESUS-CHRIST reellement present dans l'Eucharistie, & une autre qui le crust reellement absent.

Je n'examine pas à present laquelle de ces deux creances estoit la maitresse de l'esprit des peuples; mais je dis seulement qu'il n'y en avoit qu'une des deux, ou celle de la presence reelle, ou celle de l'absence reelle; & qu'on ne peut pas s'imaginer qu'elles ayent toutes deux subsisté en mesme temps, & formé deux partis considerables dans ce siecle. Car n'y ayant point de siecle où il y ait eu plus de Conciles, & sur tout en France, ny une plus grande quantité de sçavans hommes, comment pourroit-on croire que si le corps de l'Eglise de France ou de l'Eglise universelle avoit esté divisé par ces deux opinions diametralement opposées, sur le plus important, & le plus commun de nos mysteres, on n'en eust point parlé en aucun de ces Conciles, & l'on n'eust pas fait le moindre effort pour remedier à une si étrange division?

Il eſt bien poſſible qu'une erreur avancée dans un livre peu connu, n'eſtant ſuivie que de peu de perſonnes, & ne faiſant pas d'eclat, ſoit negligée par l'Egliſe; mais qu'une erreur capitale, comme ſeroit la creance de la preſence reelle ſi elle eſtoit fauſſe, ſoit ſoufferte dans l'Egliſe, & que des Eveſques qui n'euſſent pu ignorer la diviſion de leurs peuples, n'en euſſent pas ſeulement parlé en plus de 80. Conciles, c'eſt une choſe qui chocque entierement le ſens commun. Car on ne peut pas dire que ces Eveſques ayent cru cette diviſion peu importante, & qu'ils l'ayent jugée compatible avec l'unité de la communion; puiſque de la diverſité de ces deux creances il s'enſuit, ou que les uns euſſent eſté des idolatres, des ſuperſtitieux, & des novateurs; ou que les autres euſſent eſté des impies & des heretiques; & qu'il n'y a point de diviſion moins compatible avec la communion de l'Egliſe, que celle qui deſunit les fidelles dans le lien meſme de la communion, qui eſt l'Euchariſtie, & qui change tout le culte

culte exterieur de la religion.

Je ne m'arreſte pas à refuter davantage l'abſurdité de ce mélange, parce qu'il ſemble que les Miniſtres avoüent qu'il eſtoit impoſſible dans ce ſiecle ſi eclairé ; & c'eſt par cette raiſon qu'Aubertin laiſſant à Paſchaſe un petit nombre de ſectateurs, tâche de tirer à ſoy les principaux ecrivains de ce temps-là.

Eſtant donc conſtant que le general de l'Egliſe eſtoit dans une de ces deux creances, il eſt queſtion ſeulement de ſçavoir ſi c'eſtoit dans celle de la preſence reelle, ou dans celle de l'abſence reelle ; & c'eſt ce qu'il eſt bien aiſé de decider par pluſieurs raiſons convaincantes.

Quelque animoſité que les Calviniſtes témoignent contre Paſchaſe, ils ne peuvent neanmoins nier que ce n'ait eſté un homme tres celebre dans ſon temps pour ſa ſainteté & pour ſa doctrine, & durant ſa vie & aprés ſa mort. Cependant cet auteur enſeignant la verité de la preſence reelle en 818. dans le livre qu'il a fait du Corps & du Sang du Seigneur, & de-

puis dans l'Epiſtre à Frudegarde, & dans ſes Commentaires ſur S. Matthieu, la propoſe partout comme la creance unique & univerſelle de l'Egliſe de ſon temps.

Il témoigne deplus qu'encore que quelques perſonnes euſſent erré en ſecret ſur ce point par ignorance, nul n'avoit jamais neanmoins oſé s'elever publiquement contre une verité ſi reconnue de tout le monde. QUAMVIS, dit-il, *ex hoc quidam de ignorantia errent, nemo tamen eſt adhuc in apperto, qui hoc ita eſſe contradicit, quod totus orbis credit & confitetur.* Il dit au meſme lieu que quiconque voudroit chocquer cette verité, s'oppoſeroit à toute l'Egliſe, & commettroit un tres grand crime, en ne croyant pas ce que la verité meſme nous apprend, & ce que croient les Chreſtiens par tout le monde. *Videat qui contra hoc venire voluerit, quid agat contra ipſum Dominum, & contra omnem Chriſti Eccleſiam. Nefarium ergo ſcelus eſt, orare cum omnibus, & non credere quod veritas ipſa teſtatur, & ubique omnes univerſaliter verum eſſe fatentur.*

Or si la doctrine de la presence reelle, que Paschase soutient dans cette epistre à Frudegarde, & dans tous ses autres livres, n'eust pas esté la creance commune de l'Eglise, & si c'eust esté la premiere fois qu'elle eust esté produite au monde, ne faudroit-il pas qu'il eust eu entierement perdu l'esprit, pour oser dire, comme il fait d'une opinion dont on n'auroit jamais oüi parler, & dont il seroit le premier inventeur, qu'il n'y en avoit point d'autre dans l'Eglise que celle-là? Cette extravagance n'est pas humaine, & si l'on en peut soupçonner des auteurs celebres, il n'y a point de verité de fait qu'on ne puisse détruire par ce moyen; puisque l'on ne peut plus rien établir contre des personnes qui se donnent la liberté de supposer que ceux qu'on allegue contr'eux ont entierement perdu l'esprit.

Il ne faut pas seulement supposer que Paschase ait esté dans cette folie pendant quelque temps, mais durant toute sa vie, qui a esté assez longue, puisqu'il a écrit la mesme chose en divers temps, au commencement de

ſa jeuneſſe, & dans ſa vieilleſſe. Or comment eſt-il poſſible qu'un homme puiſſe demeurer pendant 40. ans ſi groſſierement abuſé, que de ſe perſuader que tout le monde cruſt avec luy, ce qu'il auroit cru tout ſeul contre l'opinion de tout le monde? Et comment tant de ſçavans hommes ſes amis, tant de Religieux de ſon Ordre, tant d'Eveſques avec leſquels il ſe trouvoit dans les Concile's, ne l'ont-ils point deſabuſé d'une imagination, qui auroit eſté ſi ridicule en ſoy, & ſi prejudiciable pour ſon ſalut?

Il faut ſuppoſer, pour ſoutenir la pretention de ce Miniſtre, que cette folie de croire que la foy de la preſence reelle eſtoit la commune doctrine de l'Egliſe, s'eſtoit communiquée à bien d'autres perſonnes de ce temps-là. Elle s'eſtoit par exemple communiquée à Frudegarde, à qui Paſchaſe a écrit ſur le ſujet de l'Euchariſtie: Car ce jeune homme luy témoignoit dans ſa lettre que la doctrine de la preſence reelle avoit eſté ſa premiere creance; mais que depuis il avoit

esté émeu à en douter par quelque passage de S. Augustin, dont il demandoit l'éclaircissement à Paschase : *Dicis te sic antèà credidisse ; sed profiteris quod in libro de Doctrinæ Christianæ beate Augustini legisti, quod typica sit locutio. Quod si figurata locutio est, & schema potiùs quàm veritas nescio, inquis, qualiter illud sumere debeam.*

Il ne dit pas que ce soit le consentement de l'Eglise de son temps qui le fasse douter de l'opinion de Paschase, mais un passage de S. Augustin qu'il n'entendoit pas, & qu'il ne pouvoit accorder avec la foy qu'il avoit apprise dans le sein de l'Eglise Catholique.

Cette mesme folie s'estoit aussy communiquée à Hincmar, qui parlant, non de Prudence Evesque de Troye, comme Aubertin le suppose, mais de quelques autres qu'il ne nomme point, dit, *Qu'il se trouve des personnes qui estant amoureux de la nouveauté des paroles, & pour s'acquerir une vaine reputation, avancent des propositions contre la foy Catholique ;* *De prædest. c. 32.*

ſçavoir que le Sacrement de l'Autel n'eſt pas le vray corps, & le vray ſang du Seigneur, mais ſeulement la memoire de ſon vray corps & de ſon ſang.

Enfin pour obmettre un grand nombre d'auteurs dont Aubertin rapporte luy-meſme les paſſages, & qu'il eſſaye vainement d'eluder, il faut qu'il pretende generalement que la foy de la preſence reelle eſtoit toujours jointe à la folie, & à l'oubly de toutes choſes; puiſque dans le grand nombre de ceux qui l'ont enſeignée en ce ſiecle, & en tous les autres, on n'en ſçauroit produire aucun qui n'ait crû que cette doctrine eſtoit celle de toute l'Egliſe de ſon temps, & de toute l'antiquité.

Les Miniſtres ne ſont pas mieux fondez dans les adverſaires qu'ils oppoſent à Paſchaſe, & que Blondel & Aubertin font monter juſques à douze, ſçavoir, *Amalarius, Raban, Heribald, Bertram, Iean l'Ecoſſois, Frudegarde, Flore Diacre, le Concile de Creſſy aſſemblé en* 838. *Loup Abbé de Ferrieres, Prudence, Vualfridus, Criſtien Drutmar.*

Mais de ce nombre il en faut premierement retrancher tout d'un coup Vualfridus, Flore, Loup Abbé de Ferrieres, Chriſtien Drutmar, dans les écrits deſquels on ne trouve pas la moindre ombre de contrarieté avec Paſchaſe; mais on trouve au contraire pluſieurs preuves pour la verité de la creance de l'Egliſe Catholique, comme quand Vualfridus écrit, *Que puiſque le Fils de Dieu nous aſſure que ſa chair eſt vraiment viande, & ſon ſang vraiment breuvage, il faut tellement entendre que les myſteres de noſtre Redemption, c'eſtadire l'Euchariſtie, ſont veritablement le corps & le ſang du Seigneur, que nous croiyons en meſme temps qu'ils ſont les gages de l'union parfaite que nous avons déja en eſperance avec noſtre chef, & que nous aurons quelque jour actuellement.* Et quand Flore enſeigne dans ſon explication de la Meſſe, *que l'oblation, quoyque priſe des ſimples fruits de la terre, eſt faite pour les fidelles, ou aux fidelles, le corps & le ſang du Fils unique de Dieu, par la vertu ineffable de la benediction divine*: QUAMVIS *de ſimplicibus* *De rebus Eccleſ. c. 17.*

terræ frugibus sumpta, divinæ benedictionis ineffabili potentiâ, efficitur fidelibus corpus & sanguis Christi.

Il en faut aussy retrancher Prudence, parcequ'il n'en est accusé que sur un mot d'Hincmar que les Ministres luy appliquent sans apparence & sans raison.

Pour les autres il ne paroist pas qu'aucun d'eux ait combattu Paschase en le nommant, ce qui fait bien voir qu'ils ne l'ont pas considéré comme auteur d'une opinion nouvelle & inoüie dans l'Eglise; puisqu'ils n'auroient pas craint de nommer une personne de cette sorte, & qu'ils l'auroient mesme deferé aux juges ecclesiastiques.

Mais pour les examiner plus en detail, je commenceray par Amalarius, sans m'arrester à discuter de quel pays il estoit, ny quelle charge il a exercée dans l'Eglise. Je diray seulement, que s'il n'avoit rien ecrit de l'Eucharistie que ce qui s'en trouve dans les livres des Offices ecclesiastiques, il n'y auroit pas eu lieu de luy reprocher une erreur, ny de le faire

adverſaire de Paſchaſe. Mais parceque l'Egliſe de Lyon dans le livre des Trois Epiſtres, l'accuſe d'avoir voulu empoiſonner la France par des livres pleins d'erreurs & d'opinions fantaſtiques, & declare que ces livres meriteroient d'eſtre brûlez; & qu'un manuſcrit de Flore écrit expreſſément contre cet Amalarius, luy reproche d'avoir avancé des erreurs contre l'Euchariſtie, qui avoient eſté condamnées en 838. par un ſynode d'Eveſques tenu à Creſſy; & enfin parceque l'Epitome manuſcrit de Guillaume de Malmeſbury le joint à Heribalde & à Raban, & les accuſe tous trois de l'Hereſie des Stercoraniſtes, il ſemble qu'il n'y ait pas lieu de nier qu'il n'ait ſoutenu quelque erreur touchant l'Euchariſtie; mais cette erreur eſtant demeurée aſſez inconnue, a donné lieu aux Calviniſtes, & meſme à pluſieurs theologiens catholiques d'en parler fort diverſement.

Uſſerius Proteſtant Anglois, afin d'en tirer quelque avantage pour ſon party, ſuppoſe qu'Amalarius eſtoit

dans la doctrine des Catholiques; & ainsy il veut que ce soit la doctrine de la presence reelle qui ait esté condamnée dans cet auteur par le synode de Cressy, & par Flore Diacre de Lyon. Aubertin a jugé au contraire qu'il luy estoit plus avantageux d'attribuer à Amalarius l'opinion des Calvinistes, afin d'en trouver quelque sectateur dans le IX. siecle. Mais pour n'estre pas obligé d'avoüer par une suite de cette supposition que la doctrine de Calvin ait esté condamnée dans le IX. siecle par un synode d'Evesques, & par l'Eglise de Lyon, il ne parle point du tout du synode de Cressy, & attribue ce que l'Eglise de Lyon dit d'Amalarius à une jalousie, comme s'il estoit croyable qu'une des plus saintes & des plus sçavantes Eglises de France, se fut laissée tellement emporter à la passion, que d'accuser un écrivain d'erreur & d'heresie, parcequ'il auroit proposé une doctrine receüe de toute l'Eglise de son temps.

Plusieurs écrivains catholiques, & entr'autres M. le Président Mau-

guin, soutiennent au contraire par des raisons tres fortes, qu'Amalarius a veritablement erré sur l'Euchariſtie, mais d'une erreur toute contraire à celle des Calviniſtes, qui eſt celle des Stercoraniſtes, qui enſeignoient tellement que le corps de JESUS-CHRIST eſtoit mangé des fidelles, qu'ils le reduiſoient à la condition des viandes communes qui ſont digerées par l'eſtomac.

Mais Blondel ſe laiſſant ſurprendre par le deſir qu'il avoit de faire des adverſaires à Paſchaſe, eſt tombé ſur ce ſujet dans une des plus viſibles contradictions où un auteur puiſſe tomber. Car trouvant d'un coſté de l'avantage dans l'opinion d'Uſſerius, qui rend Calviniſte tout le ſynode de Creſſy, qui a condamné Amalarius, il en prend cette partie, & ſuppoſe avec luy, que le concile de Creſſy eſtoit dans la doctrine des Calviniſtes, & contraire à Paſchaſe. Mais trouvant d'ailleurs dans l'Epitome manuſcrit du livre des Divins Offices de Guillaume de Malmeſbury, qu'Amalarius, Raban, & He-

ribald avoient écrit contre Paſchaſe, ſans conſiderer que cette ſuppoſition eſtoit contraire à celle d'Uſſerius, il fait encore d'Amalarius un adverſaire de Paſchaſe; de ſorte que par une contradiction manifeſte il feint que le concile qui a condamné Amalarius, & Amalarius condamné par le concile, eſtoient dans le meſme ſentiment, & qu'ils eſtoient également contraires à la doctrine de Paſchaſe ſur le ſujet de l'Euchariſtie.

Mais laiſſant à part cette penſée qui ſe détruit d'elle meſme, on peut dire touchant les autres, que celle d'Uſſerius qui feint que l'erreur d'Amalarius conſiſtoit en ce qu'il eſtoit dans la doctrine des Catholiques, eſt entierement fauſſe & inſoutenable, non ſeulement parceque cette ſuppoſition eſt ſans aucun fondement; mais auſſy parceque l'Epitome de Guillaume de Malmeſbury joint Amalarius à Heribald & à Raban, qui ont eſté adverſaires de Paſchaſe.

Il me ſeroit aiſé de montrer que la penſée d'Aubertin, qui pretend qu'Amalarius, Heribald, & Raban

eſtoient dans l'opinion des Sacramentaires, eſt infiniment moins probable que celle de M. le Preſident Mauguin, qui ſoutient aprés l'auteur Anonyme que le Pere Celot a fait imprimer depuis peu, & aprés Guillaume de Malmeſbury, & Thomas Valdenſis, que ces trois auteurs ont eſté dans l'erreur des Stercoraniſtes, toute oppoſée à celle des Sacramentaires. Il me ſuffit de dire que de ces deux opinions il s'enſuit egalement que la doctrine de Paſchaſe eſtoit celle de l'Egliſe de ſon temps. Car ſi on peut dire avec verité qu'Amalarius eſtoit dans une erreur egalement oppoſée à celle des Sacramentaires, & à la doctrine des Catholiques, les Miniſtres ne pourront tirer aucun avantage ny de ſon erreur ny de ſa condamnation ; & ils ne pourront affoiblir par le témoignage d'Amalarius, celuy que Paſchaſe rend à la doctrine de la preſence reelle, comme à celle qui eſtoit receüe univerſellement de toute l'Egliſe de ſon temps. Que ſi l'on ſuppoſe au contraire qu'il ait eſté dans l'opinion des Calviniſtes, il faudra auſſy qu'ils

confeſſent que cette opinion a eſté condamnée dans le IX. ſiecle par un concile d'Eveſques, & celle des Catholiques confirmée.

Ce que j'ay dit d'Amalarius ſe peut auſſy dire d'Heribald, & de Raban, qui ont eſté de meſme ſentiment que luy, ſelon le manuſcrit produit par les Miniſtres : & ainſy s'ils ont eſté dans l'erreur des Sacramentaires avec Amalarius, ils ont eſté condamnez en la perſonne d'Amalarius ; & s'ils ont eſté Stercoraniſtes, comme il eſt infiniment plus vray-ſemblable, ils ne peuvent ſervir de rien aux Miniſtres, pour montrer que Paſchaſe ait eſté contredit ſur le point de l'Euchariſtie par de grands hommes de ſon temps.

Il ne reſte plus de ces adverſaires pretendus de Paſchaſe, que Ratramne, & Jean l'Ecoſſois. Le livre du premier eſt tellement embaraſſé, qu'il eſt difficile de reconnoiſtre ſon ſentiment. Et c'eſt pourquoy comme pluſieurs Calviniſtes ont tâché de le tirer à leur party, auſſy il y a eu des Calviniſtes qui ont avoüé ſincerement qu'il

favoriſoit la tranſſubſtanciation.

Il y a eu de meſme des Catholiques qui l'ont abandonné, & d'autres qui l'ont deffendu, non ſeulement dans ce temps, mais dans les ſiecles paſſez. Car Triteme, de la foy duquel on ne peut douter aprés les loüanges qu'il donne à Lanfranc & à Guitmond, témoigne faire beaucoup d'eſtat de Ratramne; & Berenger meſme qui ſe ſervoit du livre de Jean l'Ecoſſois, n'a jamais allegué Ratramne pour ſoy; & certes s'il ſe trouve dans cét auteur quelques expreſſions dures, il y en a auſſy d'autres ſi claires & ſi formelles pour la preſence reelle, que je ne voy pas quel avantage les Miniſtres en peuvent tirer.

Mais quoy qu'il en ſoit, quand il ſeroit vray que ce Religieux en voulant trop ſubtiliſer ſur l'Euchariſtie, ſeroit tombé dans quelque erreur; qu'eſt-ce que les Calviniſtes en pourroient conclure, ſinon que comme l'on trouve dans quelques anciens auteurs des ſemences de l'hereſie Arienne, de meſme il s'eſt trouvé un ou deux auteurs, qui s'éloignant

de la creance ordinaire de l'Egliſe, ont eu quelques penſées, & ont uſé de quelques expreſſions ſemblables à celles des Sacramentaires?

Que s'ils demandent, pourquoy, ſi le livre de Ratramne euſt eſté contraire à la creance de ſon temps, il n'auroit pas eſté condamné de ſon temps? Il eſt facile de répondre premieremẽt que cette contrarieté n'eſtant pas apparente, on jugeoit plutoſt de ſa foy par ſa communion avec l'Egliſe qui eſtoit viſible, que non pas par ſes paroles qui eſtoient obſcures & embaraſſées.

Secondement, qu'on ne doit nullement s'étonner que les erreurs d'un écrivain n'ayent pas eſté condamnées par l'Egliſe, parcequ'elle juge ſouvent plus à propos de les laiſſer étouffer ſans bruit, que de les rendre celebres en les condamnant. Ainſy, comme on ne voit pas que ce livre de Ratramne ait eu aucune ſuite, l'Egliſe n'a pas eu ſujet de s'en mettre en peine, quand meſme il auroit eſté abſolument mauvais: mais on ne peut pas dire la meſme choſe de ceux de

Paſchaſe ; puiſque par le propre aveu des Miniſtres, toute l'Egliſe s'eſtant trouvée dans le XI. ſiecle de ſon ſentiment, il faudroit neceſſairement que s'il euſt introduit une opinion nouvelle, elle euſt fait un étrange eclat, & qu'elle euſt commencé à diviſer l'Egliſe par un grãd nombre de partiſans.

On peut dire la meſme choſe de Jean l'Ecoſſois, que l'Egliſe de Lyon repreſente partout comme un broüillon, un ignorant, & un homme rempli d'erreurs, que ſi celles qu'il a produites ſur l'Euchariſtie, & qui firent brûler ſon livre au Concile de Verſeil en 1053. ſelon Durand Abbé de Troarn en Normandie, n'ont pas eſté condamnées de ſon temps, c'eſt qu'elles n'y ont point eu de partiſans, ny de ſectateurs.

Ainſy tous ces adverſaires que les Miniſtres oppoſent à Paſchaſe, leur eſtant entierement inutiles, comme Amalarius, Heribald &c. ou entierement mépriſables, comme Jean Scot, on ne peut douter avec la moindre raiſon, que le témoignage que rend Paſchaſe que la foy de la preſence

reelle estoit celle de toute l'Eglise de son temps, ne soit certain & indubitable.

Mais le dernier degré de ce pretendu changement est le comble de l'absurdité. Car pour expliquer comment l'opinion de la presence reelle s'est pu tellement accroistre, qu'elle se soit trouvée dans le XI. siecle universellement repandue dans toute l'Eglise, Aubertin se contente de nous dire en l'air, que ce changement s'est fait dans les tenebres du X. siecle. *Il n'est pas étonnant*, dit-il, *que dans un siecle si tenebreux, l'opinion erronée de Paschase s'estant accrue dans le sein de l'ignorance & de la superstition, elle se soit trouvée si fortement établie dans le* XI. *siecle*. Et moy je dis qu'il est bien étonnant, que des personnes d'esprit osent avancer des suppositions si contraires au sens commun.

Pag. 940.

Pour le faire voir clairement, il faut remarquer que ce Ministre ayant eu besoin, pour placer ce changement, d'un temps où il y eust peu d'écrivains qui le pussent convaincre d'imposture par des pieces écrites,

a esté obligé de supposer que le corps de l'Eglise estoit encore de l'opinion des Sacramentaires jusques à la fin du IX. siecle; parceque pendant tout ce siecle il y a eu un si grand nombre de sçavans hommes, qu'il est impossible que s'il fust arrivé quelque changement dans la foy de l'Eglise de leur temps, ils n'en eussent pas averti la posterité.

Aubertin est encore obligé de reconnoistre que non seulement au temps où Berenger fut condamné, sçavoir en 1053. mais mesme dez le commencement de le XI. siecle, l'opinion des Sacramentaires estoit tellement bannie de l'Eglise, que c'estoit un crime qui meritoit la deposition, d'avancer une proposition qui en approchast. Car il remarque luy mesme aprés un auteur qui a écrit la vie du Roy Robert, que Lutheric Archevesque de Sens ayant avancé quelques propositions dangereuses contre la verité de ce mystere, Robert luy envoya des lettres pleines de menaces, par lesquelles il luy declaroit qu'il le feroit deposer. Et l'on peut voir dans

Spicilegii t. 2. p. 675. le Recüeil de plusieurs anciens auteurs que le Pere Dom Luc d'Achery a donnez au public, que sous le mesme Roy Robert il se tint un concile à Orleans, dans lequel on condamna deux Prestres, pour avoir nié entr'autres choses *que le pain se changeast au corps de* JESUS-CHRIST *dans l'Eucharistie.*

Enfin il avoüe encore que tous ceux qui se trouverent en le XI. siecle dans la foy de la presence reelle, n'y estoient point entrez en changeant de sentiment, mais avoient sucé cette opinion avec le lait : *hac opinione*, dit-il, *unâ cùm lacte imbuti, illam tanquam veram confidenter obtruserunt.*

Je ne m'arresteray pas à montrer icy en particulier combien il est impossible que la creance de la presence reelle se soit établie sans bruit, & sans eclat : & qu'il est encore moins possible que l'Eglise ait subsisté dãs un mélange effroyable de Sacramentaires & de Catholiques, estant dans une mesme communion, dans la mesme Eglise, dans les mesmes monasteres, & dans les mesmes familles. Je diray seulemẽt

qu'en accordant aux Miniſtres toutes ces choſes ſi abſurdes, & ſi incroyables, il en reſte neanmoins encore que l'on ne peut accorder ſans renoncer à tout ce que nous avons de raiſon.

Suppoſons donc, comme le veut Aubertin, que la doctrine de Paſchaſe, dont le livre ne ſortit peut-eſtre pas de France pendant tout ce ſiecle, ſe ſoit repandue en moins de cent ans, non ſeulement dans toute l'Egliſe latine; mais auſſy dans tout l'orient, & dans toutes les communions ſchiſmatiques, qui n'avoient ny union ny commerce avec l'Egliſe latine, qui ne liſoient aucun des livres de l'occident, & qui n'en entendoient pas meſme la langue. Suppoſons que tout le monde ait embraſſé generalement cette creance, & que tous les Eveſques, les Religieux, les laïques ayant eſté inſtruits dans la creance diſtincte de l'abſence reelle de JESUS-CHRIST en l'Euchariſtie, ayent abandonné ſans reſiſtance & ſans combat la foy de leur peres, pour ſuivre une opinion nouvellement introduite par un Religieux de France.

Mais comment ſuppoſerons-nous qui ne ſoit reſté aucune trace de ce changement, & que la memoire s'en ſoit tellement abolie, que dans le XI. ſiecle qui le ſuit immediatement aprés, perſonne n'en euſt jamais oüi parler? Ceux qui vivoient dans le XI. ſiecle n'avoient-ils pas veu quantité de perſonnes du X. ſiecle? La vie de pluſieurs n'eſtoit-elle pas tellement partagée, qu'en ayant paſſé une partie dans le X. ſiecle, & une autre partie dans le XI. ils pouvoient dire des nouvelles de tous les deux? Et le Roy Robert qui fit condamner au feu ces deux Preſtres dont nous avons parlé, n'avoit-il pas vécu luy meſme 29. ans dans le XI. ſiecle, n'eſtant mort que l'an 1032. & ayant vécu 61. an? Ces perſonnes qui avoient vécu dans le X. & XI. ſiecle, n'avoient-ils pas veu pluſieurs perſonnes du IX. ſiecle, & ne vivoient-ils pas au moins avec une infinité de perſonnes qui les avoient veus? Comment eſt-il donc poſſible, qu'eſtant témoins, ou vivans avec les témoins oculaires d'un changement univer-

sel de creance dans toute l'Eglise, ils n'en eussent dit aucunes nouvelles à ceux qui les auroient suivis, & qu'ils auroient instruits dans la foy ? Comment se pourroit-on imaginer que cent millions d'hommes soient convenus ensemble de celer à la posterité un evenement si prodigieux, & si important, qu'aucun pere ne l'ait dit à ses enfans, aucun maistre à ses disciples; qu'aucun monastere n'en ait gardé de memoire; & que tout le XI. siecle se soit tellement confirmé dans la creance de la presence reelle, qu'on y ait traitté dez le commencement d'heretiques & de novateurs ceux qui l'ont voulu attaquer, & que tous ceux qui l'ont deffendue ayent publié hautement que l'on n'avoit jamais tenu d'autre foy dans l'Eglise; quoyque dans ce temps mesme, sçavoir en 1035. auquel l'heresie de Berenger commença de paroistre, il y eust peut estre cent mille personnes de 70. ans dans toute l'étendue du christianisme, lesquels ayant vécu 35. ans dans le X. siecle, avoient veu une infinité de personnes, dont la

vie occupoit tout ce siecle, & qui n'ayant esté instruits que par des personnes nées & instruites dans le IX. siecle, n'eussent pu ignorer par consequent que l'on y avoit tenu une creance differente de celle que l'on tenoit alors par tout le monde, s'il estoit vray, comme les Ministres le supposent, que jusques à la fin du IX. siecle, tout le corps de l'Eglise eust esté dans l'opinion des Sacramentaires.

Je ne m'arresteray pas davantage à refuter cette réverie; il y a des choses si claires qu'elles n'ont besoin que d'estre clairement representées. Je croy que toutes les personnes non passionnées jugeront que non seulement cette derniere preuve, mais toutes celles dont je me suis servi dans ce discours, sont de ce nombre; & qu'ils seront persuadez en mesme temps, qu'il n'y a rien de moins raisonnable, que le procedé de ceux qui pour suivre leur raison se sont eloignez de la communion de l'Eglise, & de la foy Catholique; puisqu'ils ne l'ont pu faire qu'en s'obligeant de croire tant de choses si contraires à la lumiere de la raison.

REFU-

REFVTATION

De la Réponſe d'un Miniſtre, au precedent Traitté.

DIVISE'E EN TROIS PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

Contenant une rèponſe generale aux difficultez contre l'Euchariſtie, ramaſſées par ce Miniſtre au milieu de ſon Ecrit.

LE Traitté de la Perpetuité de la Foy de l'Egliſe Catholique touchant l'Euchariſtie, eſtant tout renfermé dans ce point particulier, Que le changement que les Miniſtres pretendent eſtre arrivé dans la creance de ce myſtere, eſt chimerique & impoſſible, celuy qui a entrepris de le refuter, n'a pas cru ſe devoir reſſerrer dans

des bornes si étroittes, & il a jugé au contraire qu'il auroit plus d'avantage de se mettre au large, en embrassant une plus grande diversité de matieres.

C'est dans ce dessein qu'au milieu de sa réponse il fait un abregé des principaux passages, & des principales difficultez qu'Aubertin propose contre la creance de l'Eglise Catholique, esperant d'une part que cet amas de difficultez seroit capable d'ébloüir les yeux des simples; & que de l'autre il étoufferoit en quelque sorte la dispute particuliere, touchant ce changement pretendu, en obligeant ceux qui entreprendroient de répondre à son écrit, de s'engager dans une infinité d'autres matieres, qui n'ont rien de commun avec le dessein de ce traitté.

Certainement il reüssiroit dans cette derniere fin qu'il a eüe, de confondre & d'embarasser cette dispute, si l'on estoit bligé de l'imiter & de le suivre dans ce procedé. Car il n'y a rien de plus facile que de ramasser en quatre ou cinq pages sur le sujet de l'Eucharistie, ou sur quelque autre mystere que ce soit, un nombre de difficultez

& d'objections que l'on ne puisse bien resoudre qu'en traittant à fond toute la matiere.

Mais il est facile aussy de luy faire voir que cette voye qu'il prend, n'est pas une voye qui puisse conduire à la verité ; mais que c'est au contraire une voye d'egarement & d'illusion. Et qu'ainsy il est plus raisonnable de l'en retirer luy mesme, que de s'y engager aprés luy. Car peut-on choisir pour moyen de trouver & d'eclaircir la verité, un moyen propre à combattre & à obscurcir toute verité ? Or quel est le mystere que l'on ne puisse attaquer en la maniere qu'il attaque celuy de l'Eucharistie dans son écrit ? Y en a-t-il aucun contre lequel on ne puisse proposer un aussy grand nombre de difficultez, qu'il en propose contre ce point de la creance de l'Eglise Catholique ? Les Sociniens ne feront ils pas de mesme sans peine de petits amas de passages difficiles, ou de raisons qui ont quelque chose de surprenant, contre la Trinité, l'Incarnation, la Redemption de JESUS-CHRIST, le peché originel, la grace,

& l'éternité des ſupplices de l'enfer ? En verité ils ne cedent point en ſubtilité aux Calviniſtes, & les myſteres qu'ils combattent ne ſouffrent pas de moindres difficultez que ceux que les Calviniſtes attaquent.

Mais on a raiſon de dire aux uns & aux autres que ce procedé n'eſt pas raiſonnable; parce qu'il eſt contraire aux premieres lumieres & aux fondemens meſme de la religion chreſtienne.

Si cette religion diſoit aux hommes, qu'elle leur propoſe une foy exempte de toutes ſortes de difficultez; que l'on ne peut rien alleguer contre ſes myſteres qui ait quelque ſorte d'apparence; & que les preuves ſur leſquelles elle établit les veritez qu'elle enſeigne, ſont ſi claires, qu'elles forcent l'incredulité & la reſiſtance de toutes ſortes d'eſprits, quelques preoccupez qu'ils ſoient; on auroit raiſon de pretendre détruire ſes dogmes, en ramaſſant ainſy des difficultez vray-ſemblables contre ce qu'elle nous voudroit faire croire.

Mais elle eſt bien eloignée de leur

tenir ce langage. Non seulement elle ne leur dit pas que les veritez qu'elle enseigne ne peuvent estre combattues par aucunes raisons apparentes ; mais elle leur dit qu'il est necessaire qu'elles le soient, & que c'est une suite infaillible du dessein que Dieu a eu en se découvrant aux hommes par la veritable religion.

Car il est impossible qu'on fasse reflexion sur la conduite que Dieu a tenue dans l'ancien & dans le nouveau Testament, & sur la maniere dont il a voulu parler aux hommes par les propheties qui ont annoncé son fils ; par son fils mesme qui est venu dans la plenitude des temps accomplir les propheties ; & par les Apostres qui nous ont annoncé ce qu'ils avoient appris de ce fils unique : il est impossible, dis-je, qu'on fasse reflexion sur toutes ces choses, qu'on n'y reconnoisse clairement que Dieu n'a point voulu que les veritez de la foy fussent proposées aux hommes avec tant d'evidence, qu'il n'y restast un grand nombre de nuages, propres à aveugler les esprits superbes, à ser-

vir de pieges aux esprits impurs, & à humilier sous ces tenebres salutaires ceux mesmes qui le cherchent sincerement.

N'estoit-il pas facile à Dieu de faire marquer si clairement par les prophetes ce Redempteur attendu par tout un peuple, qu'il fust impossible de le méconnoistre ? Pourquoy ne leur a-t-il pas fait écrire le jour & l'heure de sa naissance, & toute la suite de ses actions, en des termes si precis & si intelligibles, qu'on ne pust pas s'y tromper ? Pourquoy a-t-il voulu que le regne de son fils, tout interieur & tout invisible, fust caché sous le voile de la promesse d'un regne exterieur & visible ; que ces ennemis spirituels qu'il devoit assujettir, fussent representez par des ennemis temporels ; & que les promesses des biens du ciel qu'il devoit donner, fussent couvertes sous celle des biens de la terre qu'il n'a point donnez ? Pourquoy a-t-il voulu que la plupart des propheties pussent recevoir un double sens, & s'appliquer litteralement ou à David,

ou à Salomon, ou à quelqu'autre personne differente du Messie ? Pourquoy la Trinité, l'immortalité de l'ame, la beatitude eternelle, sont-elles si cachées, & pour le dire ainsy, si ensevelies dans les livres de l'ancien Testament, qui sont receus dans le canon des Iuifs ? Pourquoy JESUS-CHRIST, ayant presentes toutes les heresies qui devoient arriver dans son Eglise, ne les a-t-il pas étouffées par avance par des decisions formelles ? Pourquoy n'a-t-il pas evité tant d'expressions dont il prevoyoit que les heretiques devoient abuser ? Pourquoy n'a-t-il pas fait connoistre sa divinité en des termes si clairs & si precis, qu'il fust impossible de les eluder ? Pourquoy ne s'est-il fait voir aprés sa Resurrection qu'à un petit nombre de témoins, *non omni populo, sed testibus præordinatis à Deo* ? Pourquoy les Apostres ont-ils si peu recüeilli de ses divines paroles & de ses actions, qui estoient suffisantes de remplir une infinité de livres, comme Saint Jean nous en assure ? Pourquoy a-t-il permis cette contrarieté appa-

rente entre ſes Evangeliſtes ? Pourquoy les Apoſtres ont-ils parlé ſi obſcurément de pluſieurs points ? Pourquoy n'ont-ils pas prevenu par des deciſions preciſes tant de queſtions importantes, ſur leſquelles ils devoient aſſez prevoir qu'il s'exciteroit des troubles aprés leur mort ? Que ne nous laiſſoient-ils un ſymbole de noſtre Foy auſſy clair ſur la Trinité, & ſur l'Incarnation, qu'eſt celuy que l'on appelle de ſaint Athanaſe ? Que de millions d'hommes auroient eſté retenus dans le ſein de l'Egliſe, ſi Dieu euſt voulu decider les articles de la foy auſſy clairement par l'Ecriture, qu'ils l'ont eſté depuis par les Conciles !

Toutes ces choſes eſtoient tres faciles à Dieu. Il a pu prevenir tous ces maux, & etouffer tous nos doutes. Mais il ne l'a pas voulu, parce que la hauteur infinie de ſes penſées eſt bien eloignée de la baſſeſſe des noſtres. Il euſt peuteſtre agi de la ſorte, s'il n'euſt voulu exercer que ſa bonté ſur ſes eleus ; mais il a voulu en meſme temps exercer ſa ſeverité ſur

les méchans. S'il veut découvrir aux uns ſes myſteres par miſericorde, il veut les cacher aux autres par juſtice. Et comme ſa juſtice ne fait pas moins partie de ſa providence, que ſa miſericorde, on peut dire que les tenebres qui couvrent les myſteres, ſont autant dans l'ordre de Dieu, que les lumieres qui les découvrent; & qu'ainſy l'on a deu voir par tout des marques de ce double deſſein de Dieu, de ſe couvrir aux uns, & de ſe faire connoiſtre aux autres.

Cette nuée qui ſepara les enfans d'Iſraël des Egyptiens qui les pourſuivoient, n'auroit pas eſté propre pour la fin à laquelle Dieu la deſtinoit, ſi elle euſt eſté toute lumineuſe. Il falloit qu'elle fuſt auſſy en partie tenebreuſe, pour obſcurcir le camp des Egyptiens, au meſme temps qu'elle eclairoit celuy des Iſraelites. Ainſy les veritez de la foy, dont elle eſtoit la figure, ne ſeroient pas aſſez proportionnées aux conſeils de Dieu ſur les hommes, & à l'eſtat où il veut qu'ils ſoient dans cette vie pour humilier leur eſprit, ſi l'on y voyoit une lu-

Exod. 14.

Tenebroſa & illuminans noctem.

miere toute pure sans mélange de tenebres & d'obscuritez.

Origene in Ieroc. c. 9.

Il faut reconnoistre, dit Origene, que l'Esprit de Dieu qui a parlé par les prophetes, & la parole de JESUS-CHRIST qui estoit dans les Apostres, ont eu pour but de cacher & de ne decouvrir pas clairement la doctrine de la verité. Et cette obscurité, dit S. Basile, dont l'Ecriture couvre l'intelligence de ses dogmes, est un espece de silence, que Dieu a voulu encore garder lors mesme qu'il nous parle par son Ecriture.

S. Basile de Spirit. sancto, c. 27.

Tant s'en faut donc qu'on doive s'étonner que l'on puisse former des difficultez considerables contre les veritez que l'Eglise nous propose, qu'on doit supposer au contraire qu'il est necessaire que l'on en puisse former. De sorte qu'au lieu d'estre des marques de fausseté qui nous obligent de rejetter ces veritez, on peut dire au contraire qu'elles sont une partie des marques qui nous doivent porter à les reconnoistre.

C'est pourquoy l'examen des matieres de la foy ne doit pas s'arrester

aux seules difficultez qui y paroissent contraires, ny pretendre mesme les eclaircir toutes. C'est une voye trop longue, trop penible, & souvent mesme impossible; mais elle doit consister uniquement à reconnoistre ce qui doit passer pour difficulté, & ce qui doit passer pour lumiere. L'unique difference qui se rencontre entre ceux qui suivent l'erreur, & ceux qui deffendent la foy, consistant en ce que les uns & les autres estant frappez par les mesmes raisons tant apparentes que veritables, les uns forment leur creance sur les raisons veritables, & considerent celles qui y sont contraires comme des difficultez; & les autres au contraire forment leur creance sur les difficultez & sur les tenebres des mysteres, & transforment les lumieres solides en difficultez & en objections.

Ainsy on n'a presque besoin que d'un changement, pour trouver dans le livre d'Aubertin un excellent livre. Car il ne faudroit que mettre en preuve ce qu'il met en objection, & en

objection ce qu'il met en preuve; & cela suffiroit pour le rendre aussy conforme à la verité, qu'il y est maintenant contraire; & aussy bon, qu'il est maintenant mauvais.

Il est donc visible que quand on se contente simplement de produire quelques difficultez apparentes contre un dogme contesté, ce n'est encore rien avancer, si l'on ne prouve de plus qu'on ne les doit pas mettre au rang des difficultez; mais qu'on les doit prendre pour les lumieres sur lesquelles on doive regler sa foy. Or c'est ce que l'on ne peut bien faire qu'en les comparant avec les preuves qui établissent ce dogme; puisque c'est par cette comparaison que l'on doit juger ordinairement ce que l'on doit prendre pour raison, & ce que l'on doit prendre pour difficulté.

C'est ce que l'auteur de cette réponse devoit entreprendre, s'il vouloit traitter cette matiere de bonne foy. En s'engageant dans cette voye il falloit y entrer tout de bon, & satisfaire aux choses ausquelles elle oblige. Il devoit proposer ses raisons, ses

paſſages, ſes difficultez dans leur juſte étenduë, & non pas dans ces abregez confus & captieux ; & faiſant voir enſuite toutes les preuves des Catholiques, montrer s'il pouvoit que les ſiennes ont quelque avantage au deſſus des leurs. Mais la raiſon luy devoit faire connoiſtre, que c'eſt ſe moquer du monde, de vouloir perſuader par un petit recüeil de difficultez entaſſées dans un traité particulier, où l'on n'en fait aucune comparaiſon avec les preuves contraires ; puiſque ce ſeroit eſtre ſans jugement, que de former ſon jugement, & d'établir ſa creance ſur un fondement ſi foible & ſi peu ſolide.

L'Egliſe Catholique ne craint point cette comparaiſon generale de ſes preuves avec celles de ſes adverſaires : elle croit au contraire qu'elle luy eſt plus avantageuſe que les diſcuſſions particulieres, qui ſont d'une part moins deciſives, & de l'autre plus capables de chicanerie. Mais il faut que cette comparaiſon ſe faſſe d'une maniere ſincere, & que l'on expoſe aux yeux des hommes les raiſons ſur

leſquelles elle ſe fonde, & les objections qu'on luy fait ; les autoritez qu'elle employe, & celles qu'on luy oppoſe ; & que l'on ne luy faſſe pas cette injuſtice que de faire enviſager ſeulement les difficultez de ſes myſteres, ſans permettre qu'on en enviſage les lumieres.

Pourveu qu'on y agiſſe de cette ſorte, elle ſe tient aſſeurée de demeurer victorieuſe de l'erreur. Car comment ſeroit-il poſſible qu'un homme de bon ſens n'aimaſt mieux former ſa creance ſur un nombre infini de paſſages, qui contientiennent nettement & litteralement ce qu'elle enſeigne de l'Euchariſtie, que ſur une douzaine de paſſages obſcurs, qui ſont produits par les Calviniſtes, & qu'ils multiplient en les rebattant ſans ceſſe, ou en les joignant à d'autres qui n'ont aucune difficulté, & qui ne contiennent que les expreſſions ordinaires qui ſont en la bouche des Catholiques ?

Comment n'auroit-il pas plus d'egard dans un myſtere dont la crean-

ce a touſiours eſté populaire, aux paſſages produits par les Catholiques, qui ſont tirez pour la pluſpart des inſtructions que les Peres en donnent aux peuples pour leur enſeigner ce qu'ils en devoient croire, & qu'ils en donnent à ceux meſmes qui n'en avoient aucune connoiſſance, comme aux nouveaux baptiſez, devant leſquels ils eſtoient ſans doute obligez de parler plus preciſement, & plus nettement qu'à ceux que les Calviniſtes produiſent, qui ſont tirez ordinairement de lieux écartez, où les Peres ne parlent pas à deſſein de l'Euchariſtie, & où ils en parlent à des perſonnes ſçavantes qui pouvoient ſuppléer par leur intelligence le deffaut de l'expreſſion.

Car il eſt clair que c'eſt ſur la premiere ſorte de paſſages que la foy des peuples s'eſt reglée, & qu'ils ont cru ce que les inſtructions de S. Ambroiſe, de S. Gregoire de Nyſſe, de S. Cyrille de Jeruſalem, de S. Gaudence, de S. Chryſoſtome, de S. Eucher, leur ont imprimé naturellement dans l'eſprit. Et il eſt clair

au contraire, que les passages tirez des livres de Tertulien contre Marcion, de l'Epitre de S. Augustin à Boniface, des livres contre Adimante, des Dialogues de Theodoret, des livres de Facundus & de Gelase, n'ont rien contribué à former cette creance des peuples, puisqu'ils leur ont esté inconnus. Ainsy en entendant retentir continuellement à leurs oreilles, que *l'Eucharistie estoit le corps de* IESUS-CHRIST; *qu'il ne falloit pas consulter ses yeux, mais sa foy; qu'aprés la consecration ce que nous voyons* N'ESTOIT PLUS PAIN, *quoyqu'il parust pain; qu'il estoit* CHANGÉ ET TRANSMUÉ AU CORPS ET AU SANG DE IESUS-CHRIST; *que ce changement se faisoit par l'efficace de la parole qui avoit creé le ciel & la terre; que le corps de* IESUS-CHRIST *estoit present sur l'autel, comme il l'avoit esté dans la creche; que les Anges y estoient presens pour l'y adorer*, ils n'ont pu s'empescher de recevoir en leur esprit l'idée que ces paroles y forment sans force & sans violence.

Cyrill. Hier. Catech. 4. Chrysost. hom. 83. in Math. Ambros. de iis qui Myster. init. c. 9. Eucher. hom 5. de Pasch. Chrysost. hom. 24. in Epist. 1. ad Corinth. hom. 3. de in comp. Dei natura. Et lib. 6. de Sacerd.

Combien toutes les difficultez des Calviniſtes paroiſtront-elles peu de

choſe à une perſonne qui enviſagera comme il faut toutes ces autoritez, s'il conſidere de plus que la foy de l'Egliſe Romaine touchant ce myſtere, eſt la meſme que celle de toutes les egliſes ſchiſmatiques ſeparées d'elle depuis pluſieurs ſiecles ? ce conſentement de toutes ces egliſes avec l'Egliſe Romaine, eſtant ſi notoire ſur le point de l'Euchariſtie, que Brerevod, celebre Profeſſeur d'Angleterre, qui a écrit de l'eſtat de toutes les religions du monde, ne le conteſte que ſur le ſujet des Armeniens, & encore avec peu de fondement, comme on le fera voir en un autre lieu ?

S'il conſidere l'impoſſibilité de ce changement chimerique, que les Calviniſtes ſuppoſent ſans preuve, & ſans apparence eſtre arrivé dans la creance de l'Euchariſtie, ſans que perſonne s'en ſoit jamais apperceu. S'il conſidere que Berenger meſme, aprés pluſieurs changemens auſquels ſes paſſions & ſes intereſts le porterent durant ſa vie, lorſqu'eſtant preſt de mourir il fut obligé de faire un dernier choix dans lequel il ne

pouvoit plus regarder que la seureté de sa conscience, voulut mourir dans la foy des Catholiques ; ce qui ressemble bien mieux à un heretique converti, qu'à un Apostre perverti, estant bien étrange qu'un homme que Dieu auroit suscité extraordinairement pour renouveler l'ancienne foy, fust tombé & mort dans l'apostasie, non par crainte, mais par deliberation & par choix.

S'il considere que l'on voit entre les defenseurs de la doctrine de l'Eglise Romaine, tous ceux qui ont esté eminens en pieté dans le monde, & dont la sainteté a esté confirmée par une infinité de miracles, tous ceux qui ont honnoré le christianisme par une vie conforme aux conseils du Fils de Dieu, comme ces troupes innombrables de Religieux & de Religieuses de divers Ordres, que l'on ne peut nier avoir mené dans la ferveur de leur premiere institution une vie toute angelique. Enfin que l'on y voit tout ce que l'on peut prendre avec quelque apparence pour l'Eglise de JESUS-CHRIST, & pour cet

heritage eternel, avec lequel il a promis de demeurer jusqu'à la consommation des siecles : au lieu que l'on ne voit entre ceux qui la combattent que des hommes remplis d'erreurs, & combattus par des Saints ; que des trouppes de vagabonds & de schismatiques ; que des gens sans mission & sans aveu ; que des furieux & des phanatiques ; que des Moines apostats ; des corrupteurs de Religieuses ; des docteurs de chair & de sang ; des predicateurs armez, & qui ont bien plus excité les peuples aux seditions & aux revoltes, qu'à l'obeïssance, aux souffrances, & au martyre.

Enfin s'il considere, que quelque effort que fassent les Calviniſtes pour faire passer leur doctrine par les Petrobusiens, les Henriciens, les Vaudois, les Albigeois ; les Hussites, les Taborites, & autres gens qui composent leur pitoyable tradition, ils demeurent courts en plusieurs endroits, & sont obligez de reconnoistre que leur eglise s'est souvent entierement eclipsée, & derobée à la veüe des hommes : c'est à dire qu'ils sont obli-

gez de pretendre que cette Cité sainte que IESUS-CHRIST a établie sur la montagne, afin d'estre exposée à la veüe de tous les peuples, s'est enfoncée quelquefois en des abysmes inconnus, & est disparue de dessus la terre.

Certes il faudroit estre bien ennemy de son salut, pour n'aimer pas mieux estre avec S. Bernard, S. Malachie, S. Louis, Sainte Elizabeth de Hongrie, Sainte Thereze, qu'avec les Henriciens & les Vaudois? Il faudroit estre bien temeraire pour dementir si ouvertement toutes les promesses du Fils de Dieu, en s'imaginant que son épouse, à qui il a promis de donner toutes les nations de la terre, ait esté reduite à ce prodigieux aneantissement, & qu'elle se soit cachée dans ces retraites tenebreuses, dans lesquelles les Calvinistes sont contraints de la chercher. Enfin il faudroit estre bien opiniastre pour ne pas soumettre son esprit à des lumieres si vives, & à une autorité si puissante.

Que l'Auteur de cette réponse propose à la bonne heure ses difficultez,

& ſes conjectures, à ceux qui auront conſideré toutes ces preuves de la religion Catholique dans leur entiere majeſté, ils témoigneroient qu'ils auroient bien peu de ſens s'ils eſtoient capables d'en eſtre touchez, & s'ils les conſideroient autrement que comme de legeres ombres, qui doivent eſtre jointes dans l'ordre de Dieu avec la clarté de nos myſteres.

La premiere concluſion au contraire que la raiſon leur fera tirer, eſt que ſoit qu'ils voyent, ſoit qu'ils ne voyent pas le moyen de reſoudre ces difficultez, ils doivent demeurer inviolablement attachez à cette foy, qui eſt confirmée par tant de preuves, & environnée de tant de lumieres. Et eſtant ainſi eſtablis ſur ce principe immobile, ou ils ne ſe mettront pas en peine d'en chercher l'eclairciſſement, comme ne leur eſtant pas neceſſaire; ou ils le chercheront avec indifference, & comme une choſe d'où leur foy ne depend point.

Que s'ils entreprennent cette recherche dans cét eſprit, ils verront bientoſt diſparoiſtre la pluſpart de

ces difficultez, dont l'auteur de la réponse pretend les epouvanter. Car ils ne s'étonneront pas que les Peres qui nous avertissent si souvent, *que le pain & le vin sont faits le corps & le sang de* JESUS-CHRIST *par la consecration; qu'ils sont crus ce qu'ils ont esté faits, & qu'ils sont ce qu'ils sont crus; & que le Createur de la nature qui produit le pain de la terre, fait derechef du pain son propre corps, parce qu'il le peut, & l'a promis*; ils ne s'étonneront pas, dis-je, de ce qu'ils ne laissent pas de donner aux symboles le nom de pain & de vin; puisque les noms suivant ordinairement l'apparence exterieure & sensible, la nature du langage humain nous porte à ne les pas changer, lorsque ces apparences ne sont pas changées.

Theod. dial. 2.

Gamd. in Ex. Tr. 2.

Lanfr. de corp. c. 20.

Guitmont. lib. 2.

Ils ne s'étonneront pas que l'Eucharistie estant composée de deux parties, l'une exterieure & sensible, l'autre interieure & intelligible, les Peres se servent souvent d'expressions qui ne luy conviennent que selon ce qu'elle a d'exterieur, comme on dit une infinité de choses des hommes qui ne

leur conviennent que selon leurs vestemens.

Ils ne s'étonneront pas que l'Eucharistie estant essentiellement verité & figure, image & realité, ces Peres la considerent selon l'une & l'autre de ces qualitez qui luy conviennent veritablement. *Pasch. c. 4. Lausr. c. 5.*

Ils ne s'étonneront point que les Peres nous disent quelquesfois que manger le corps de JESUS-CHRIST c'est participer à ses souffrances; puisque l'on trouve ces mesmes paroles dans S. Bernard, que les Calvinistes doivent regarder non seulement comme un ennemy de leur doctrine, mais comme leur persecuteur en la personne de Henry, & de ses Sectateurs, qu'il poursuivit apres les avoir convaincus par des miracles. *Qu'est-ce,* dit-il, *que manger sa chair & boire son sang, sinon communiquer à ses souffrances, & imiter la vie qu'il a menée dans son corps mortel?* QUID EST *manducare ejus carnem, & bibere ejus sanguinem, nisi communicare passionibus ejus, & eam conversationem imitari, quam gessit in carne?* Ces ex- *Conc. 3. in Psal. Qui habitat.*

plications morales ne détruisant point l'intelligence naturelle & litterale.

Ils ne s'étonneront point que nos corps recevant les mesmes impressions de l'Eucharistie, que du pain materiel & terrestre, parceque Dieu a voulu que le changement qui s'y fait fût tout invisible, on ne laisse pas quelquefois dans le langage d'en parler selon l'apparence, sans avoir égard à ce changement, & de dire aussi qu'elle nourrit & fortifie les corps; parce qu'en effet les corps qui reçoivent l'Eucharistie sont nourris & fortifiez de quelque maniere que cela se fasse.

Ils ne s'étonneront point que les bons & les méchans recevant reellement le corps de JESUS-CHRIST; mais avec cette difference infinie, que les bons reçoivent en mesme temps l'impression de sa chair divine dans leur cœur qui les nouurit & les fortifie, au lieu que les méchans n'en reçoivent aucune force, ni aucune nourriture spirituelle, les Peres qui nous disent si souvent que les méchans reçoivent & mangent le corps de

de JESUS-CHRIST, & que le corps de JESUS-CHRIST est aussy pour les méchans, nous disent aussy quelquefois qu'ils ne le mangent pas ; parceque leur ame ne s'en nourrit pas, & n'en reçoit aucune vertu, ny aune force, suivant un autre sens du mot de manger, que S. Augustin mesme, dont les Calvinistes tirent ces passages, nous explique : *Manducare refici est*, manger c'est se nourrir. *Aug. l 3. de Bapt. c. 8.*

Ils ne seront pas plus touchez des conjectures que cét autheur tire de ce que les payens ne se sont point servis de l'Eucharistie, pour répondre aux objections que les chrestiens leur faisoient sur leurs fausses divinitez, ou de ce que les Peres n'ont point parlé de plusieurs merveilles qu'elle enferme. Car qui ne sçait en general combien sont foibles ces sortes de vraisemblances, & qu'il y a une infinité de choses qui ont pu estre dites par les payens ou par les Peres qui ne sont pas venuës jusques à nous ? on découvre tous les jours par la lecture des livres qui se trouvent de nouveau, que plusieurs choses que l'on s'imagine *Aug. serm 2. de verb. Apost.*

n'avoir jamais esté dites, estoient ordinaires dans les discours des hommes. Qui ne s'étonneroit par exemple, voyant les écrits des Peres, & les canons des Conciles, que l'on n'y fasse aucune mention de certains pechez si ordinaires à la jeunesse? Est-ce qu'on n'en parloit point de leur temps, & qu'on n'y faisoit point de reflexion? Nullement. Il n'y a qu'à lire les penitentiels Grecs que le Pere Morin a fait imprimer depuis peu & qui sont fort anciens, pour voir & qu'ils ont toujours esté ordinaires, & que l'on y a toujours fait grande attention, quoyqu'il n'en soit presque point parlé dans les écrits des anciens Peres.

Les livres ne contiennent que la moindre partie des discours & des pensées des hommes, & ne contiennent pas mesme toujours les plus ordinaires de leurs pensées & de leurs discours. C'est le hazard: ou les rencontres particulieres qui les déterminent à conserver à la posterité quelques-unes de leurs pensées, & ils en laissent perir une infinité d'autres, qui leur estoient encore plus ordi-

naires, & souvent plus importantes.

Il ne faut pas s'imaginer que le monde payen ait esté détruit par la religion de JESUS-CHRIST, sans beaucoup de resistance. Il s'est fait de part & d'autre une infinité de discours. Il a fallu livrer une infinité de combats, pour détruire une erreur si ancienne, fortifiée par toute la puissance, & la science du monde. Cependant que nous en reste-t-il? Et combien ce que l'on en voit dans Celse & dans les écrits de Julien l'Apostat, & dans quelques-ques Apologistes de la religion chrestienne, est-il peu de chose?

Peut-estre n'ont-ils point parlé de l'Eucharistie, & l'on ne s'en devroit pas étonner, puisque c'est le mystere que l'Eglise leur a caché avec le plus de soin. Mais peut estre aussi en ont-ils parlé. Et en effet on voit que Maxime de Madaure fait cette demande à S. Augustin? *Quel est ce Dieu que vous autres Chrestiens vous attribuez comme vous estant particulier, & lequel vous dites que vous voyez present dans des lieux secrets*; ET IN *locis abditis præsentem vos videre componitis?* *Apud Aug. Ep.* 43.

Ces paroles qui se rapportent visiblement à l'Eucharistie font voir d'une part que les payens sçavoient peu de chose du fond de ce mystere; & de l'autre qu'il y avoit un bruit répandu parmy eux, que les chrestiens adoroient un Dieu comme present & visible dans leurs Eglises. On a fait peutestre une infinité de semblables questions aux Peres, ausquelles ils ont répondu, sans que ny les questions, ni les réponses soient venuës jusques à nous.

Mais l'Eucharistie, dit-on, leur auroit fourni beaucoup de moyens pour repousser les objections que les Chrestiens faisoient contre leurs Dieux de bois & de pierres? Qui sçait s'ils ne s'en sont point servis, & qui s'étonnera s'ils ne l'ont point fait? Car combien y a-t il d'autres points de nostre foy qui leur pouvoient servir de mesme à répondre avec quelque sorte d'apparence aux objections des chrestiens, sans que l'on voye qu'ils en ayent fait aucun usage? Que ne pouvoient-ils point dire sur ce que l'Eglise enseigne du peché originel, &

de cette inconcevable transmission d'un crime qui est une action spirituelle & involontaire, à tous les enfans de celuy qui l'a commis, quoyqu ils n'ayent pu avoir aucune part à son action & de cette effroyable condamnation de toute la nature humaine pour la faute d'un seul homme? Si les Pelagiens ont representé cette doctrine comme l'excés de la cruauté, les payens ne le pouvoient-ils pas faire aussi bien qu'eux, & s'en servir pour rejetter sur les chrestiens les reproches de cruauté & d'injustice qu'ils faisoient aux divinitez du paganisme.

Ne pouvoient-ils pas excuser toutes les foiblesses de leurs dieux, les blessures qu'Homere leur attribuë, la servitude d'Apollon chez Admette, & un grand nombre d'autres fables, par le mystere de l'Incarnation, qui nous fait adorer un Dieu naissant d'une Vierge, conversant avec les hommes, sujet aux miseres de la nature, & mourant sur la croix?

Pourquoy ne proposoient-ils pas de mesme contre les chrestiens, tou-

tes les objections que les Sociniens forment aujourd'huy ſur la redemption des hommes par la mort d'un Dieu, & ſur l'Eternité des peines ? & n'en pouvoient ils pas tirer beaucoup d'avantages pour juſtifier les ſacrifices d'hommes qu'on reprochoit à leurs dieux, & pour decrier la religion chreſtienne, comme eſtant infiniment plus cruelle que la leur.

On ne voit point qu'ils ayent rien fait de toutes ces choſes qui leur auroient eſté ſi avantageuſes ; mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, eſt qu'il ne paroiſt pas qu'ils ayent employé pour ſe deffendre & pour attaquer le chriſtianiſme aucune raiſon tirée du myſtere de la Trinté. Car s'il y a quelque point dans noſtre foy qui accable & revolte la raiſon, c'eſt ſans doute la creance de ce myſtere. S'il y a des difficultez *qui ſautent aux yeux*, pour uſer des termes de l'auteur de la Réponſe, ce ſont celles qu'il fournit, que trois perſonnes reellement diſtinctes n'ayent qu'une meſme & unique eſſence, & que cette eſſence eſtant la meſme choſe en chaque perſonne

que les relations qui les distinguent, elle puisse se communiquer, sans que les relations qui distinguent les personnes se communiquent.

Si la raison humaine s'écoute elle-mesme, elle ne trouvera en soy qu'un soulevement general contre ces veritez inconcevables. Si elle pretend se servir de ses lumieres pour les penetrer, elles ne luy fourniront que des armes pour les combattre. Il faut pour les croire qu'elle s'aveugle elle-mesme, qu'elle fasse taire tous ses raisonnemens & toutes ses veües, pour s'abaisser & s'aneantir sous le poids de l'autorité divine. Quelle resistance ne devoit donc point trouver la creance de ce mystere dans les esprits des hommes, qui n'avoient point ce principe de soumission, & qui prenoient leur raison pour la regle de verité? Ne semble-t-il pas que les payens ne devoient avoir autre chose en la bouche, qu'ils pouvoient couvrir par ce seul mystere toutes les absurditez de leur religion; qu'ils devoient employer partout les impossibilitez que la raison y trouve, pour detourner

les hommes de la creance d'une religion qui en fait le premier article de sa foy ? Et enfin ne semble-t-il pas que les Peres devoient estre plus retenus à traiter la religion des payens de ridicule, & à combattre la pluralité de leurs dieux, dans la crainte qu'ils ne leurs fissent les réponses, dont ce mystere leur donne occasion ? En effet c'est par où les Sociniens commencent d'attaquer la religion chrestienne ; & c'est par là qu'ils attirent les hommes à eux.

Tout cela paroist tres-vrai-semblable ; & cependant il est tres-vray que cela n'est point. On ne voit point que les payens ayent combattu par là le christianisme, ny qu'ils ayent envisagé les difficultez étonnantes de ce mystere. On trouve bien un petit mot en passant dans un dialogue attribué à Lucien, où il est dit que les chrestiens croyent que trois choses ne font qu'un. L'on voit dans S. Athanase que les payens & les Juifs, reprochoient aux chrestiens la pluralité des dieux, & dans Tertulien que c'estoit l'idée que les simples & les igno-

Ath. orat. 4.

rans prenoient de la foy des catholiques, s'imaginant qu'ils admettoient plusieurs dieux, parcequ'ils donnoient à trois personnes le nom de Dieu : *Duos & tres jam jactitant à nobis prædicari.* Ce qui marque seulement que le mystere de la Trinité n'estoit point absolument inconnu. Mais on ne trouve point qu'ils ayent approfondi & developé les extremes difficultez que ce mystere renferme, comme il leur estoit facile de le faire, & comme les Sociniens le font à present; ny qu'ils ayent reproché en détail aux chrestiens les impossibilitez apparentes, & *qui sautent aux yeux*, que cét article de nostre foy leur pouvoit fournir. Et de là on doit conclure qu'il y a bien des choses vray-semblables qui ne sont point, & que l'on doit faire peu de fondement sur ces sortes de vray-semblances. *Tertull. adverſ. prax. c. 3.*

Mais ce qui paroist plus étrange, c'est que quoyqu'il n'y ait point de mystere dont les Peres ayent esté plus obligez de parler, que de celuy de la Trinité, puisqu'il n'y en a point qui ait esté attaqué par tant d'heresies, il

eſt pourtant aſſez rare qu'ils s'arreſtent à en faire remarquer les incomprehenſibilitez. Et l'on peut dire qu'ils nous avertiſſent en plus de lieux de celles de l'Euchariſtie, que de celles de la Trinité, & que les comparaiſons dont ils ſe ſervent pour expliquer l'unité de la nature divine dans les trois perſonnes, ſont beaucoup plus étranges, que celles par leſquelles ils expliquent l'Euchariſtie.

S. Amb. de myſt. Myſter. Euch. c. 9.

S. Ambroiſe dit en parlant de l'Euchariſtie, *Qu'il ne faut pas chercher l'ordre de la nature dans le corps de* JESUS-CHRIST; *puiſque* JESUS-CHRIST *meſme eſt né d'une Vierge contre l'ordre de la nature.* Il ſe ſert des plus grands miracles de Dieu, comme eſt la creation du monde, pour prouver celuy de l'Euchariſtie. *La parole de* JESUS-CHRIST, dit-il, *qui a pu créer de rien ce qui n'eſtoit pas, ne pourra-t-elle pas changer les choſes qui ſont, en ce qu'elles n'eſtoient pas auparavant?*

Il repreſente la contrarieté de ce que la foy nous fait croire de ce myſtere, avec ce que les ſens nous en rapportent: *Je croy autre choſe, me direz-*

vous. Comment m'assurez-vous que je reçois le corps de JESUS-CHRIST.

Saint Cyrille de Jerusalem fortifie de mesme nostre foy contre nos sens. Et S. Gregoire de Nysse exprime en particulier la plus grande des difficultez de l'Eucharistie. *Il faut*, dit-il, *considerer comment il se peut faire que cét unique corps, qui est toujours divisé à tant de milliers de fidelles dans toute la terre, soit tout entier en chacun d'eux par la partie qu'ils en reçoivent, & demeure neanmoins tout entier en soy.* *Cath. 4. Gregor. Nyss. orat. Cath.*

Et S. Eucher de mesme : *Le corps*, dit-il, *qui est dispensé par le Prestre, est aussy bien tout entier dans la moindre partie, comme dans le tout, & quand l'Eglise des fideles le reçoit, il est aussi bien tout entier en chacun d'eux, comme il est entier en tous.* *Homil. 5. de Pasch.*

S. Chrysostome enviſage les difficultez de la presence reelle, lorsqu'il s'écrie : *O miracle! ô bonté de Dieu! Celuy qui est assis dans le ciel avec son Pere, est touché dans le mesme moment par les mains de tous, & se donne à ceux qui le veulent recevoir.* *Lib. 3. de Sacer. c. 4.*

Et il nous apprend à desavoüer & nos pensées & nos yeux sur le sujet de ce mystere : *Croyons*, dit-il, *ce que Dieu nous dit, quoyqu'il nous parroisse contraire à nos pensées & à nos yeux :* CREDAMUS *ubique Deo, etiamsi, quod dicit videatur contrarium cogitationibus & oculis nostris.*

Hom. 83. in Math.

De fide Orthod. l. 4. c. 14.

S. Jean de Damas reconnoist que ce mystere surpasse l'intelligence de tous les hommes, & que l'on n'en doit appuyer la foy que sur la verité & la toute-puissance de la parole divine : *Spiritus sanctus supervenit, eaque efficit quæ orationis facultatem ac mentis intelligentiam excedunt. Nec quicquam amplius nobis perspectum atque exploratum est, quàm quod verbum Dei verum sit, & efficax, atque omnipotens.*

Voila comment les Peres parlent quelquefois de l'Eucharistie. Et il est vray qu'ils parlent aussy quelquefois en general des difficultez incomprehensibles de la Trinité, comme S. Gregoire de Nysse le fait dans sa *Catechese c.* 3. & S. Basile dans sa Lettre 43. & les autres Peres de mesme en

quelques endroits qui ne ſont pas trop frequens. Mais quand ils expliquent en particulier en quoy conſiſte l'unité de la nature divine, quoyqu'il paroiſſe tres clairement par pluſieurs lieux qu'ils admettent une unité individuelle, comme la foy le demande, ils ſe ſervent neanmoins en d'autres de comparaiſons qui ne marquent d'elles meſmes qu'une unité ſpecifique, & qui ne comprennent rien d'étonnant & d'incomprehenſible, ſans nous avertir que tres rarement de l'étrange diſproportion de ces comparaiſons qu'ils employent.

On voit par exemple dans tous les Peres Grecs & Latins cette comparaiſon qui leur ſert d'argument contre les Ariens, que le Fils de Dieu eſt conſubſtantiel à ſon Pere dans la meſme nature divine, comme les enfans des hommes ſont conſubſtantiels à leurs peres dans la nature humaine; & que ſi les hommes & les animaux meſmes engendrent bien des enfans qui ſont de meſme nature qu'eux, Dieu peut bien engendrer un Fils qui ait la meſme nature que luy. Ils diſent

que les trois personnes divines sont de même nature, comme plusieurs hommes sont de même nature, comme trois pieces d'or sont de même nature d'or : *Qu'est-ce que c'est*, dit S. Augustin, *que d'estre de même substance ? c'est*, dit-il, *que si le Pere est or, le Fils est or, le S. Esprit est or.*

Aug. in Psal. 68.

Aug. lib. 7. de Trinitate c. 4. & 6. Et Conc. in Ps. 68.

Saint Augustin nous avertit en quelques lieux assez rares de la disproportion de ces comparaisons, qui consiste en ce que plusieurs hommes ne sont pas le même homme, & plusieurs pieces d'or ne sont pas la même piece d'or ; au lieu que les personnes divines sont le même Dieu. Mais il ne le fait pas en plusieurs autres. Et il y a des Peres Grecs qui au lieu de les eclaircir, en augmentent infiniment la difficulté. Car l'on trouve dans leurs écrits ces expressions si étranges : *Neque enim Petrum, Paulum, & Barnabam tres ἀνθρώπους, id est substantias dicimus, sed unam. Et unam dicentes substantiam, cujus est Pater, & Filius, & Spiritus sanctus, consequenter dicimus unum Deum.*

Nyss. de comm. Nomin.

Et igitur Petrus, & Paulus, & Bar-

nabas secundum id quod est homo, ut us homo, & secundum hoc ipsum quod est homo, plures esse nequeunt; dicuntur autem multi homines abusione quadam, & non propriè.

C'est ainsy que parle S. Gregoire de Nysse. L'on peut voir les mesmes expressions en quelques endroits de S. Cyrille d'Alexandrie, & on en trouve mesme de plus dures dans le martyr Maxime.

Cyrill. l. 11. in Ioan. & Dialog. 1. de Trinitate. Maxi. Martyr. Dialog. 2. de Trinitate.

Il n'y a rien de mesme de plus frequent parmy les Peres, que de prouver l'unité des trois personnes par l'union des premiers fidelles, dont l'Ecriture dit qu'ils n'avoient qu'un mesme cœur & une mesme ame. *Celuy*, dit S. Augustin, *qui a donné à plusieurs cœurs des fidelles de n'estre qu'un cœur, conservera à plus forte raison dans luy mesme cette unité, en sorte que chacune des trois personnes soit Dieu, & que toutes trois ensemble soient Dieu : mais qu'elles ne soient pas trois Dieux, mais un seul Dieu.*

Apud Atha. t. 2. Ep. 66.

Et Saint Ambroise compare cette unité à l'union des fidelles entr'eux, à celle d'un mary avec sa femme, &

lib. 1. de fide c. 2.

à celle de plusieurs hommes dans la nature humaine.

Il est certain que ces comparaisons sont étrangement eloignées de nous faire concevoir ce qu'il y a de plus incomprehensible dans le mystere de la Trinité, qui est l'unité individuelle de la nature divine, & que chacun sent en les lisant un desir secret, que les Peres se fussent expliquez un peu davantage. Cependant ils ne le font pas. Ils nous proposent simplement ces comparaisons, sans en apprehender les consequences, & sans en marquer la disproportion ; parcequ'ils estoient tous occupez du dessein qu'ils avoient d'établir contre les Ariens l'egalité des trois personnes, qui estoit niée par ces heretiques.

On doit conclure de ces exemples en general, & d'un grand nombre d'autres qu'on pourroit apporter, qu'on ne doit pas avoir grand egard à ces sortes d'argumens que l'on tire du silence des Peres, & de ce qu'ils ne disent pas toujours tout ce que nous jugerions selon nostre sens qu'ils devroient dire, Dieu qui tenoit leurs pa-

roles dans ſa main, les ayant fait ſouvent parler ſelon ſes deſſeins, & non pas ſelon les noſtres.

Mais ſi l'on prend enſuite la peine d'examiner ce qui peut avoir eſté la cauſe de ce ſilence & des payens, & des Peres ſur les difficultez de pluſieurs de nos myſteres, on trouvera qu'il n'y a peuteſtre pas tant de raiſon de s'en étonner que l'on s'imagine.

Car premierement à l'egard des uns & des autres on doit conſiderer que la diſpute d'entre les payens & les chreſtiens eſtoit bien differente de celle qui eſt entre les diverſes ſectes d'une meſme religion, qui conviennent de la pluſpart des principes. C'eſtoit une diſpute non d'opinion à opinion, mais d'un corps de religion contre un autre corps de religion. Ce n'eſtoit pas un combat d'homme à homme, où chacun eſt obligé d'attaquer & de ſe deffendre; mais d'armée à armée, où la pluſpart demeurent ſans rien faire; c'eſtadire que dans ces diſputes il y avoit une infinité de points qui demeuroient étou-

fez, & dont on ne parloit point du tout, les payens se contentant d'attaquer la religion chrestienne en gros, & taschant d'en ebranfler les fondemens, en faisant passer pour fables tout ce qui est contenu dans l'Ecriture, & traittant les prophetes, & JESUS-CHRIST mesme d'imposteurs; & les chrestiens au contraire se contentant de se justifier dans les points dans lesquels ils estoient attaquez, & de repousser les calomnies qu'on leur imposoit.

Secondement on doit considerer que le combat entre la religion chrestienne & la religion payenne, n'a pas tant esté un combat de raison contre raison, que de la violence & de la force contre la verité; parceque toute la force estoit d'un costé, & toute la verité de l'autre, & il est arrivé de là, que l'erreur se trouvant puissante, ne s'est guere mise en peine d'emprunter le secours de la raison. Elle a voulu dominer par les moyens qu'elle trouvoit dans ses mains, c'est-à-dire par la force & la violence, &

tyranniſer, non convaincre les eſprits.

Les payens avoient un tel mépris de tous les chreſtiens, qu'ils s'informoient peu du fond de leur religion. Ils n'en connoiſſoient que le dehors comme leur maniere de vivre, leur mépris de la mort, leur averſion pour les idoles, la profeſſion qu'ils faiſoient de ſuivre la doctrine de JESUS-CHRIST, l'autorité qu'ils donnoient à l'Ecriture ſainte : mais ils ne paſſoient guere plus avant. Et c'eſt pourquoy Tertullien leur reproche avec raiſon, que c'eſtoit la ſeule choſe où la curioſité eſtoit éteinte : *Hîc ſolum curioſitas humana torpeſcit.* Ainſy il ne ſe faut pas étonner qu'ils n'ayent pas tiré de nos myſteres tous les avantages qu'ils en euſſent pu tirer s'ils en euſſent eſté plus inſtruits, & qu'ils n'ayent pas prevenu toutes les objections que des heretiques plus ſubtils qu'eux ont faites depuis.

Tertull. Apol. c. 1.

Il ne faut pas s'imaginer auſſy que la religion chreſtienne ſe ſoit établie en prouvant en particulier tous les articles de la foy qu'elle propoſe.

Ceux qui l'ont plantée se sont acquis creance par leurs miracles, & par la saincteté de leur vie. Ils ont prouvé JESUS-CHRIST par les propheties, & ensuite ils ont fait recevoir sa religion toute entiere avec tous les dogmes qui la composent, non par voye de discussion, mais par voye d'autorité, sans s'arrester à l'explication particuliere de chacun de ses articles.

On doit considerer deplus que comme les preuves dont les Apostres & les Peres se servoient pour détruire le paganisme, ou les heresies, estoient soutenues de l'esprit de Dieu qui parloit en eux, & qui faisoit une impression secrette sur les cœurs de ceux que Dieu vouloit toucher par leurs paroles, ils se sont mis plus en peine que ces preuves fussent solides & veritables en soy, que non pas qu'elles ne pussent estre repoussées par des reparties apparentes.

S. Paul parlant aux Atheniens leur dit que le Dieu qui a fait le monde, & qui est le Seigneur du ciel & de la terre, n'habite point dans des temples formez par les mains des hom-

mes Craignoit-il que ces Philoſophes ne luy repartiſſent, qu'il eſt pourtant dit dans les Ecritures qu'il autoriſoit, que le Dieu que les Iuifs cherchoient viendroit en ſon temple : *veniet ad templum ſuum Dominator quem vos quæritis* ? Ou qu'ils luy répondiſſent qu'il n'eſtoit pas plus indigne de Dieu, d'habiter dans un temple, que d'eſtre enfermé dans le ſein d'une femme, d'eſtre couché dans une creche, de loger dans de pauvres maiſons, comme il l'enſeignoit luy-meſme de JESUS-CHRIST, dont il preſchoit la divinité, en meſme temps qu'il luy attribuoit toutes ces choſes ?

Tous les Peres reprochent aux Ariens qu'ils admettoient pluſieurs dieux, parceque ſeparant la nature du Fils de celle du Pere, ils ne laiſſoient pas de luy donner le nom de Dieu, & de luy deferer l'adoration qui n'eſt deüe qu'à Dieu. Euſſent-ils deu abandonner cette preuve, parceque les Ariens la tournoient contre eux meſmes, & qu'ils ſoutenoient que c'eſtoient les Catholiques qui admettoient pluſieurs Dieux en com-

munіquant l'eſſence de Dieu à trois perſonnes diſtinctes, & egales entre elles ? S. Athanaſe témoigne qu'ils ſe ſervoient de cette raiſon, comme Paul de Samozatte s'en ſervoit auſſy, & on l'avoit employée dans la conference des Eveſques Catholiques avec les Ariens, ſous le Roy Gondebaud, rapportée dans le *5. tom. du Spicileg. p. iij.*

Ath. or. 5.

Conc. Antioch. An. 266. in prof. Edei.

Cette raiſon eſtoit ſolide dans la bouche des Peres, & elle eſtoit apparente dans celle des Ariens. Mais la crainte d'une repartie apparente ne leur a pas fait quitter un avantage reel & ſolide.

Il en eſt de meſme de tous ces reproches que les Apologiſtes de la religiõn chreſtienne font aux dieux du paganiſme, que ce ſont des dieux qui ſe peuvent enfermer ſous la clef, qui peuvent eſtre derobez par des larrons, qui peuvent eſtre menez en captivité, ou en triomphe ; qui ſont plus grands en une plus grande ſtatue, qu'en une petite ; qui ſont privez de vie & d'actions ; qui ſont expoſez aux injures des animaux.

Car tous ces reproches ſont juſtes contre ces fauſſes divinitez, & contre la theologie populaire des payens, qui croyoient ou que les ſtatuës eſtoient veritablement des dieux, ou qu'aumoins leurs dieux y habitoient, & y eſtoient entierement renfermez; & qu'ainſy tout ce qui arrivoit à ces ſtatues, arrivoit en quelque ſorte aux dieux qu'elles contenoient, qui changeoient de place, & eſtoient reſſerrez dans un lieu particulier, non ſeulement ſelon ce corps auquel ils eſtoient joints, mais ſelon la divinité meſme qui y eſtoit renfermée. Car les payens ne ſuppoſoient point qu'elle fuſt immenſe, infinie, incapable de changement, comme la foy nous l'enſeigne de la veritable divinité.

Il eſt certain neanmoins qu'ils pouvoient trouver dans le myſtere de l'Incarnation, dequoy repouſſer ces reproches avec quelque ſorte d'apparence, puiſqu'il s'enſuit de ce myſtere, qu'un Dieu a eſté enfermé dans un lieu particulier, & dans des lieux auſſy peu dignes de luy, que ceux où l'on pouvoit enfermer les dieux de pierre

& de bois; que ce Dieu a eſté ſujet aux injures des elemens, des beſtes, & principalement des hommes; qu'il pouvoit eſtre pris, reſſerré, empriſonné, & qu'il l'a eſté en effet; & l'on ne peut rien dire de ces dieux de pierres & de bois dont les chreſtiens ſe mocquoient, que les payens ne puſſent dire avec quelque couleur de ce Dieu que les chreſtiens adoroient, & dont ils preſchoient l'adoration à toute la terre. Il eſt ſans doute qu'ils pouvoient faire ces reparties; & il n'eſtoit pas beſoin qu'ils les empruntaſſent du myſtere de l'Euchariſtie, qu'ils connoiſſoient peu, & que l'on leur cachoit autant qu'on pouvoit; puiſque celuy de l'Incarnation qu'on leur annonçoit, & qu'ils ne pouvoient ignorer, leur donnoit occaſion de les faire avec tout autant de force & de vray-ſemblance.

Mais quelque apparence qu'il y euſt eu dans ces réponſes, elles n'euſſent eſté nullement ſolides. Car quoyqu'il s'enſuive du myſtere de l'Incarnation, qu'un Dieu a eſté uni à un corps, qu'il a changé de place, qu'il a pu

pu estre empriſonné, & qu'il l'a eſté en effet? tout cela ne ſe peut dire de ce Dieu que ſelon la nature humaine qu'il a priſe, la divinité de JESUS-CHRIST eſtant toujours demeurée immuable, impaſſible, rempliſſant & contenant tous les lieux: au lieu que la force du reproche que les chreſtiens faiſoient aux payens, conſiſtoit principalement en ce qu'ils ſuppoſoient, que toutes ces choſes arrivoient à leurs dieux ſelon la divinité meſme.

Si ce Dieu des chreſtiens s'eſtant fait homme a ſouffert toutes les miſeres des hommes, il les a ſouffertes par puiſſance & par volonté, & purement ſelon la nature humaine qu'il avoit priſe. Mais les indignitez que ſouffroient ces divinitez du paganiſme eſtoient des ſuites de leur impuiſſance. Les payens ne ſuppoſoient point que ces ſouffrances fuſſent volontaires, ny que ces dieux euſſent un pouvoir abſolu de les empeſcher. Ils croyoient au contraire qu'ils eſtoient liez par les deſtins, & qu'ils ne pouvoient pas faire tout ce qu'ils vouloient. Ils croyoient qu'ils en eſtoient

reellement touchez, emeus, affligez; & ainsy à l'égard de ces divinitez payennes, c'estoit de veritables outrages, qui ne s'arrestoient point à ces statues, mais passoient jusqu'à la divinité mesme, qu'ils croyoient sujette à toutes les passions des hommes. Ainsy ces reparties eussent esté en effet vaines & frivoles, soit que les payens les eussent tirées du mystere de l'Incarnation, soit qu'il les eussent prises de celuy de l'Eucharistie, qui n'en est qu'une suite; & il n'est nullement étrange que les Peres n'y ayent eu aucun egard, & qu'ils n'ayent pas laissé d'employer contre les payens toutes ces raisons que nous avons dites, puisqu'elles estoient fortes & invincibles dans leur bouche, & qu'elles n'eussent eu qu'une apparence fausse & trompeuse dans la bouche des payens.

Enfin il faut considerer que l'esprit general des Peres & des chrestiens des premiers siecles, a esté d'honnorer les veritez de la foy par une soumission interieure, sans pretendre en penetrer la profondeur, ny en develop-

per les difficultez, qu'autant qu'ils y estoient forcez par les objections des heretiques. *Dieu ne nous appelle point à la vie bien-heureuse*, disoit S. Hilaire, *par des questions difficiles; il ne veut point que nous nous travaillions par des discours estudiez; l'eternité s'acquiert par une foy facile & exempte de difficultez.* NEC PER *difficiles nos Deus ad beatam vitam quæstiones vocat, nec multiplici eloquentis facundiæ genere sollicitat: in absoluto nobis & facili est æternitas.* Et S. Basile témoigne que les Peres ont conservé les mysteres de la foy dans un silence tranquile, & exempt de curiosité, ἐν ἀπολυτῳ ἡσυχίᾳ καὶ ἀπερισπάστῳ σιγῇ.

Hilar. de Trin. l. 10.

Lib. de Spirit. S. c. 27.

Cette humilité les a fait arrester à la substance mesme de nos mysteres, sans presque en regarder les suites & les consequences, quoyque necessaires & indubitables; & les a portez à n'employer autant qu'ils pouvoient pour les exprimer, que les paroles mesmes qu'ils trouvoient dans les Ecritures saintes. *Non relictus est hominum eloquiis, de Dei rebus alius quàm Dei sermo*, dit encore S. Hilaire. Et

Hilar. de Trin. l. 7.

c'eſtpourquoy ils eſtoient tres retenus à parler de ces conſequences, quoyque la raiſon les en tirât d'elle-meſme. *Etiam quæ pro religione dicimus, cum grãdi metu & diſciplina dicere debemus.*

Salvian. lib. 1. de Provid.

On a toujours cru dans l'Egliſe le peché originel; & cet article de noſtre foy produit des difficultez impenetrables à la raiſon de tous les hommes, qu'un peché qui eſt une action de la volonté puiſſe paſſer d'une ame à une ame: que le corps qui n'eſt qu'une matiere, puiſſe corrompre l'ame qui eſt un eſprit: que Dieu puiſſe juſtement former une ame dans un corps qui la corrompt au meſme inſtant qu'elle y eſt receüe: que Dieu puiſſe juſtement imputer un peché inevitable & involontaire. Toutes ces difficultez *ſautent aux yeux*, & frappent d'abord l'eſprit. Cependant l'Egliſe paſſe quatre cens ans, ſans qu'aucune ait eſté ny objectée par les payens & les heretiques, ny eclaircie par les Peres: & lorſque les Pelagiens s'eleverent, elles parurent toutes nouvelles; de ſorte que S. Auguſtin en les refutant trouva bien plu-

sieurs passages des Peres, pour etablir le peché originel ; mais il n'en trouva point, où il paroisse que ces difficultez si naturelles ayent esté seulement considerées par aucun des Peres.

On a toujours cru dans l'Eglise un seul Dieu, & trois personnes ; & l'on a deferé le nom & l'adoration de Dieu à chacune de ces trois personnes. Il s'ensuit de là des difficultez qui effrayent l'esprit de ceux qui les considerent. Cependant trois cens ans se passent sans que l'on y fasse grande attention, & sans que les payens en tirent aucun avantage considerable contre la religion chrestienne.

Mais ce qui est plus étrange, comme nous avons déja dit, est, que quoyque les Ariens niassent egalement & l'unité individuelle de la nature divine dans les trois personnes, & l'égalité de ces trois personnes dans cette nature ; & quoyque ce qui heurte le plus rudement la raison, soit l'unité individuelle d'une nature en trois personnes distinctes, & non l'égalité de ces trois personnes en cette nature, neanmoins ils ont peu fait de reflexion sur cette

effroyable difficulté, & ils en ont tiré tres peu d'avantage contre les Catholiques. Et les Peres de leur coſté en ſuivant les Ariens dans cette diſpute, ne previennent point ces difficultez, & ne paroiſſent pas meſme les appercevoir. Ils ſuppoſent tres clairement l'unité individuelle de la nature divine, & la marquent aſſez ſouvent en termes formels; mais ils n'eclairciſſent, & ne marquent point diſtinctement les incomprehenſibilitez qu'elle enferme, & qui ſont preſentement les objections ordinaires des Sociniens.

Il en eſt arrivé de meſme ſur le ſujet de l'Incarnation. Ce n'eſt que la neceſſité des hereſies qui a obligé les Peres de conſiderer pluſieurs conſequences de ce myſtere qui y ſont reellement enfermées, & encore ne trouve-t-on pas dans leurs écrits un grand nombre de queſtions, que la ſubtilité des Scholaſtiques a depuis fait naiſtre. De ſorte qu'on ne doit pas trouver étrange qu'ils ayent uſé de la meſme conduite à l'égard du myſtere de l'Euchariſtie, & que n'ayant point eſté

attaqué dans les premiers siecles, ils soient demeurez dans la substance mesme du mystere, sans en considerer les consequences. Ils ont adoré JESUS-CHRIST comme reellement present sur les autels. Ils ont cru que le pain & le vin estoient changez en son corps & en son sang. Il s'ensuit de là, qu'un corps est en plusieurs lieux, qu'il est reduit en un petit espace, que des accidens subsistent separez de leur substance. Il est vray que tout cela s'ensuit, comme il s'ensuit de la Trinité que la divinité du Pere n'estant point en luy distincte de sa paternité qui le rend Pere, & estant une mesme chose avec elle, se communique neanmoins au Fils sans elle, & devient une mesme chose avec la relation qui le rend fils, sans se multiplier, & sans perdre son unité. Mais les Peres ne s'amusoient pas à regarder ces difficultez, ou à les expliquer au peuple; parcequ'ils avoient plus pour but l'edification de la pieté, que la satisfaction de la curiosité; & qu'abaissant profondement leur esprit sous les veritez que Dieu nous a revelées,

ils ne se donnoient pas la liberté de lever les yeux pour en considerer toutes les suittes & les consequences.

En effet cette conduite est tellement conforme à l'instinct de la religion, que presentement mesme dans l'Eglise catholique, que les Calviniſtes ne soupçonneront pas de ne pas croire la Transubstantiation, non seulement le peuple, mais generalement toutes les personnes de pieté ne font guere d'attention à toutes ces suites philosophiques. On y adore JESUS-CHRIST present; on croit qu'aprés la consecration la substance du pain & du vin sont ostées pour faire place à son corps & à son sang; mais on en demeure là, & on ne trouvera guere que dans les discours & dans les livres de pieté on passe plus avant. Ce n'est que dans les écoles où l'on parle de ces consequences, qui quoyque necessaires, ne font pas l'objet ordinaire de la devotion des fidelles. De sorte que comme ce seroit une tres mauvaise raison, de conclure par exemple, que S. Bernard n'avoit point *l'ame remplie de la Transubstantiation*,

parcequ'il ne parle point de ces consequences, c'en eſt encore une plus mauvaiſe, de tirer cette meſme concluſion du ſilence des anciens Peres, qui n'eſtant pas nez comme S. Bernard aprés l'hereſie de Berenger; mais écrivant ſans aucune veüe d'une hereſie qui n'eſtoit pas encore formée, avoient plus de ſujet de n'expliquer aux peuples que ce qui eſtoit capable de nourrir leur pieté.

C'eſt ce que l'on peut dire en particulier touchant le ſilence des anciens Peres, des payens, & des heretiques meſmes, ſur les difficultez de pluſieurs de nos myſteres. Mais ce ſeroit conſiderer toutes ces choſes trop baſſement, de ne rechercher que dans les hommes la cauſe de tous ces effets qui nous ſurprennent, ce qu'il a plu à Dieu de nous faire connoiſtre de ſa conduite, & du double deſſein qu'il a d'exercer ſa miſericorde envers les uns, & ſa juſtice envers les autres, nous obligeant de remonter plus haut; & de reconnoiſtre que comme il a voulu cacher les veritez de la foy dans l'Ecriture, au meſme temps

qu'il les y découvroit suffisamment à l'Eglise, il a voulu aussy qu'elles fussent quelquefois obscurcies dans la tradition mesme, pour y estre méconnües par les esprits superbes, au mesme temps que les fidelles les y reconnoissent tres clairement.

Il est le maistre des paroles & des écrits des hommes, tant bons que méchans; & il ne leur permet pas de dire en tout temps, en tout lieu, en toute occasion, tout ce que nous jugerions qu'ils devroient dire. Il est au pouvoir des hommes de pecher, dit S. Augustin, mais il n'est pas en leur pouvoir de faire tel ou tel peché. C'est Dieu qui regle ceux qu'il doit permettre, & ceux qu'il doit empescher, en ordonnant les tenebres, & se servant pour l'execution de ses dessein du silence & des paroles de ses ennemis & de ses amis.

Aug. de prad. S. ...

Ainsy il empesche une heresie de naistre en un temps, & il permet que l'on jette les semences qui la font naistre en un autre. Il tend des pieges à l'orgüeil des hommes, & prepare des

moyens pour en garantir ceux qu'il veut sauver.

Il permet que les Peres se taisent de certaines choses, qu'ils se servent dans leurs écrits de certaines expressions dont l'apparence porte à l'erreur, & il leur fait inserer en mesme temps dans leurs écrits des preuves suffisantes pour soutenir la verité contre cette erreur. Il repand des tenebres & des lumieres aussy bien dans la tradition, que dans l'Ecriture. L'un & l'autre est un effet de sa providence : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.*

Peut-estre que si les Payens eussent esté aussy subtils à former des difficultez contre la Trinité, la redemption de JESUS-CHRIST, la grace, le peché originel, & l'Eucharistie, que les Sociniens & les Sacramentaires le sont à present, ils auroient retardé le progrés de l'Evangile. Dieu donc a voulu épargner à son Eglise naissante cette sorte de tentation. Il a arresté pour un temps ce debordement de la raison humaine contre la foy ; & pour ne faire combatre sa religion que con-

tre la puiſſance & l'ogüeil du monde, il luy a donné des ennemis foibles en raiſons, & qui n'eſtoient armez que de violence.

Peuteſtre auſſi que s'il euſt permis que l'on euſt propoſé aux Apoſtres, & aux premiers Peres toutes les difficultez qu'on a formées depuis contre ces meſmes myſteres, ils les auroient tellement éclaircies, & ils en auroient établi la verité par des deciſions ſi formelles, que perſonne n'euſt oſé les contredire, & qu'ainſy l'on n'auroit jamais oüi parler ny d'Ariens, ny de Neſtoriens, n'y d'Eutichiens, ny de Sacramentaires. Mais comme il eſtoit dans l'ordre de ſa providence que toutes ces hereſies s'élevaſſent, afin que ſon Egliſe fuſt éprouvée, & que la paille fuſt emportée par ce vent de mort; il a permis auſſy que ces myſteres fuſſent couverts de quelques nuages dans l'Ecriture, & dans la tradition meſme, & qu'il y euſt dans l'une & dans l'autre, ſoit par les paroles, ſoit par le ſilence, des pieges pour les Neſtoriens, des pieges pour les Ariens, des pieges pour

les Sacramentaires, & pour tous ceux generalement qui n'ont pas assez d'humilité pour se soumettre à l'autorité de son Eglise.

Que ceux donc qui demandent avec tant d'empressement, pourquoy les Peres ne nous ont pas expliqué exactement toutes les merveilles de l'Eucharistie, apprehendent qu'ils n'en soient eux mesmes la premiere & la veritable cause : que ces tenebres dont ils se plaignent, ne leur ayent esté preparées par la justice de Dieu; & que comme on peut répondre avec raison à ceux qui s'étonnent pourquoy il est parlé quelquefois si obscurément dans l'Ecriture, & mesme dans les premiers Peres, de l'egalité du Fils de Dieu avec son Pere; pourquoy S. Cyrille s'est servi de cette expression; *Vna natura verbi incarnata*, que c'est parceque Dieu vouloit permettre que son Eglise fust attaquée par l'heresie des Ariens, & par celle des Eutychiens, ausquels ces paroles obscures ont servi de pierre d'achopement, qu'ils apprehendent, dis-je, qu'on ne leur puisse dire de mesme,

que les payens n'ont point parlé de l'Euchariſtie, que les Peres ne nous en ont pas expliqué en détail toutes les merveilles, qu'ils en ont parlé quelquefois en des termes obſcurs; parceque Dieu vouloit punir les hommes par l'hereſie des Sacramentaires, dont la preſomption meritoit que Dieu ne leur oſtat pas ces occaſions d'illuſion & d'egarement.

Enfin pour reduire l'auteur de la réponſe aux termes precis de la diſpute dont il s'agit, & l'empeſcher de s'en ecarter, on n'a qu'à luy dire que s'il n'y avoit point d'obſcuritez il n'y auroit point d'hereſies. Or il faut qu'il y en ait ſelon ſaint Paul, *oportet hæreſes eſſe.* S'il n'y avoit point de lumieres & de preuves de la verité, il n'y auroit point d'Egliſe. Et il eſt encore plus neceſſaire qu'il y en ait une, & qu'elle ſubſiſte juſqu'à la fin des ſiecles, ſelon la parole de JESUS-CHRIST. Il eſt donc neceſſaire qu'il y ait & des difficultez, & des preuves tout enſemble. Mais le devoir des hommes conſiſte dans le choix. C'eſt par où Dieu les tente & les éprouve. Les

Sacramentaires en font un, & les Catholiques un autre. C'eſt le ſujet de leur different, dans lequel les Catholiques ont déja cet avantage non conteſté, qu'ils font le choix que toute l'Egliſe a fait du temps de Berenger, & celuy que tout ce qui a pu porter le titre d'Egliſe de JESUS-CHRIST, a fait depuis; celuy que S. Bernard, S. Malachie, S. Louis, & une infinité d'autres Saints ont fait; au lieu que les Sacramentaires font le choix des Henriciens, & des Vaudois.

On a voulu prouver dans le petit écrit de la Perpetuité de la foy de l'Egliſe touchant l'Euchariſtie, auquel cet auteur taſche de répondre, que ce choix de toute l'Egliſe du temps de Berenger, & depuis Berenger, eſtoit deciſif de ce different; parcequ'il montroit clairement que c'eſtoit auſſy celuy de toute l'Egliſe ancienne, eſtant impoſſible qu'il ſe ſoit fait aucun changement de creance touchant l'Euchariſtie. C'eſtoit l'unique but de ce traitté, & ce que l'auteur de la réponſe avoit uniquement à refuter. Il s'eſt ſervi pour cela de deux voyes;

l'une indirecte, qui est de proposer des difficultez contre l'Eucharistie, & c'est celle dont on vient de faire voir l'illusion : l'autre plus directe, en apportant quelques moyens vray-semblables, par lesquels il pretend que ce changement s'est pu faire ; & en cela il vient au point de la question. On ne peut nier qu'il n'y ait quelque chose d'ingenieux dans ces conjectures. Mais j'espere de faire voir par une discussion exacte, que si elles ont quelque chose capable de divertir ceux qui se plaisent dans ces sortes de subtilitez, elles n'ont rien qui puisse satisfaire ceux qui recherchent la verité. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Consideration fondamentale de l'auteur de la réponse, que l'on n'a point eu dans l'antiquité une creance distincte de la presence, ny de l'absence reelle.

IL est aisé de reconnoistre, en examinant les remarques par lesquelles l'auteur de la réponse s'efforce de rendre vray-semblable ce changement pretendu, que les Calviniſtes veulent faire croire estre arrivé sur le sujet de l'Eucharistie, que celle dont il a fait la cinquiéme consideration, est le fondement de toutes les autres, & qu'elles s'evanoüissent d'elles mêmes, si l'on fait voir la fausseté de celle-là.

Ainsy, comme il n'a pas suivi le veritable ordre, nous ne sommes pas obli-

gez de le suivre dans ce desordre. Et c'est avec raison que nous commencerons l'examen de ces considerations par celle qui est tellement la principale, que les autres n'en sont que des suites.

Cette consideration est, que *l'erreur & la verité ont également deux degrez ; l'un de connoissance confuse, & l'autre de connoissance distincte ; & qu'à peine peut-on remarquer quelque difference entre elles, pendant qu'elles sont en ce premier degré de connoissance confuse, à moins qu'on ne vienne à l'autre qu'on appelle de connoissance distincte, les idées en estant si semblables, qu'on ne les peut discerner que tres difficilement.*

Or, dit-il, *avant qu'une erreur ait fait du bruit, & se soit fait remarquer par le combat, la plus grande partie de l'Eglise, le peuple, & une bonne partie des pasteurs se contentent de tenir la verité dans ce degré indistinct dont je viens de parler. Et ainsy il est aisé à une erreur nouvelle de s'insinuer, & de s'établir dans les esprits, sous le titre d'éclaircissement donné à la verité ancienne ; le passage de l'idée confuse de la ve-*

rité à l'erreur eſtant aiſé, ſous le pretexte de donner du jour, de la diſtinction, & de la perfection à nos premieres connoiſſances.

Pour appliquer cette obſervation generale à la matiere de l'Euchariſtie, il dit, *qu'avant que la Tranſubſtantiation s'établiſt, chacun croyoit que* JESUS-CHRIST *eſtoit preſent au ſacrement, & que ſon corps & ſon ſang y ſont vraiment receus par les fidelles qui communioient, & que le ſacrement eſt le ſigne & le memorial de la mort de* JESUS-CHRIST *& de ſa Paſſion; que c'eſtoit là la foy de toute la terre : mais qu'il ne ſe trompera pas en diſant, qu'il y en avoit peu qui portaſſent leur meditation aſſez avant, pour marquer au juſte la difference des deux opinions qui ſeparent aujourd'huy les Reformez des Romains : qu'il y en avoit meſme qui ne ſçavoient la verité qu'en gros : qu'ainſy quand l'erreur eſt venüe là deſſus, & que baſtiſſant mal ſur un bon fondement, elle a declaré qu'il faut entendre que* JESUS-CHRIST *eſt preſent dans l'Euchariſtie ſubſtanciellement & localement ; que ſon corps & ſon ſang y ſont receus de la*

bouche de nostre corps ç'a esté sans doute une nouveauté bien extraordinaire, & dont on n'avoit point encore oüi parler; mais qu'il n'est pas étrange que beaucoup de monde y ait esté trompé, & qu'ils ayent pris cela non pour une nouveauté, mais pour un éclaircissement de la foy commune.

Sur ce principe il reprend l'auteur de l'écrit, d'avoir supposé *que tous les fidelles ayent toujours eu une connoissance distincte ou de la presence substantielle, ou de l'absence substantielle*; & il suppose au contraire, *que le commun des chrestiens n'avoit qu'une creance confuse de ce mystere: qu'ils croyoient* JESUS-CHRIST *present; mais qu'ils ne distingoient pas si c'estoit seulement en signe, en vertu, ou en substance: qu'ils n'avoient aucune pensée positive de la presence reelle; mais qu'ils n'avoient pas aussy une idée positive de l'absence reelle, mais une negation de l'une & de l'autre: que l'Eglise est demeurée dans cette ignorance jusqu'au temps de Berenger, dans lequel même la plus grande partie des chrestiens*, dit-il, *ne sçavoit ce que c'estoit, & la plus grande*

partie des paſteurs ne le ſçavoient guere bien.

On ne doit pas nier qu'il n'y ait de l'adreſſe dans ce diſcours, & que l'auteur n'y faſſe, pour ſoutenir la cauſe qu'il deffend, & pour affoiblir celle qu'il combat, tout ce que peut faire un homme d'eſprit. Mais parceque l'eſprit & l'adreſſe ne peuvent pas changer la nature des choſes, ny rendre ſolide ce qui ne l'eſt pas, il n'eſt pas bien difficile de diſſiper tout ce petit artifice.

Car on y peut remarquer une des manieres des plus ordinaires dont les hommes s'égarent dãs leurs diſcours, qui eſt, qu'ils s'attachent à une conſideration generale, qui eſtant regardée en elle meſme, a quelque ſorte de verité; & qu'enſuite aprés s'en eſtre remplis avec plaiſir, comme d'une production ingenieuſe de leur eſprit, ils en font une fauſſe application à des eſpeces particulieres, qu'ils ne conſiderent que confuſément, ſans faire reflexion ſur les circonſtances qui les empeſchent de pouvoir eſtre compriſes ſous cette maxime com-

mune. Et ainſy l'on fait couler doucement la fauſſeté de l'application que l'on n'examine point, ſous la vrayſemblance du principe dans lequel la fauſſeté ne paroiſt point.

C'eſt proprement l'adreſſe de cet auteur. Il nous fait conſiderer qu'il y a deux degrez de connoiſſance; l'une confuſe, l'autre diſtincte; & que la verité ne ſe diſtingue pas bien de l'erreur, quand elle demeure dans le degré de connoiſſance confuſe. Il eſtalle, il étend cette maxime generale; il la fait regarder en cette generalité, dans laquelle on ne peut pas encore dire qu'elle ſoit fauſſe; & enſuite il en conclut bruſquement que c'eſt ce qui eſt arrivé ſur le ſujet de l'Euchariſtie, ſans conſiderer aucune des circonſtances qui luy euſſent pu faire voir l'abſurdité de cette application.

Il n'y a donc, pour rendre cet artifice inutile, qu'à luy faire remarquer ce qu'il a voulu diſſimuler ou à ſoymeſme, ou aux autres, & à repreſenter diſtinctement ce qui eſt enfermé dans cette ſuppoſition, par laquelle il a pretendu s'echaper.

CHAPITRE. II.

Refutation de cette consideration, où l'on fait voir qu'il est impossible de supposer que les fidelles des premiers siecles n'ayent eu qu'une creance confuse du mystere de l'Eucharistie.

IL s'agit de sçavoir si les fidelles ont pu demeurer mille ans dans l'Eglise en voyant tous les jours ce que l'on appelloit le corps de JESUS-CHRIST, en assistant tous les jours au sacrifice que l'on nommoit le sacrifice du corps & du sang de JESUS-CHRIST, en recevant souvent en leur bouche ce qu'on leur disoit estre le corps de JESUS-CHRIST, *Corpus Christi*: s'ils ont pu, dis-je, demeurer en cét estat, sans former une pensée distincte & déterminée, si ce qu'ils voyoient estoit, ou n'estoit pas reellement le vray corps de JESUS-CHRIST. L'auteur de la réponse le pretend; parceque cette pretention luy est utile pour son dessein; & il l'avance sans preuve, parcequ'il luy estoit impossible d'en trouver.

Mais il seroit juste qu'en des matieres de cette importance on eust plus de soin de consulter la lumiere de sa raison, que l'avantage de sa cause. Et sans doute si cet auteur avoit pris la peine de le faire, il n'auroit pas manqué de reconnoistre combien cette pretention est peu raisonnable.

Car 1. il auroit trouvé que son esprit, comme celuy de tous les autres, est formé de telle sorte, qu'en songeãt à un corps, il est impossible qu'il ne l'applique à quelque lieu, & qu'on le conçoit toujours au lieu où il nous est exprimé, à moins qu'on ne sçache qu'il n'y est pas. C'est nostre maniere de concevoir, & une suite de nostre nature. Nos differens ne l'ont pas fait naistre, & ils ne sont pas capables de la changer. Or les fidelles en assistant au sacrifice, en entendant dire que ce qu'on leur donnoit estoit le Corps de JESUS-CHRIST, & repondant *Amen*, c'est à dire *en verité*, ont songé à JESUS-CHRIST : ils l'ont donc appliqué à quelque lieu. Les paroles qui les y ont fait songer, le leur ont representé comme present dans la terre. Il faut

faut donc par neceſſité ou qu'ils les ayent ſuivies, ou qu'ils les ayent dementies, en les prenant en un autre ſens. S'ils ont conceu JESUS-CHRIST preſent ſur l'autel, & dans leurs bouches, ils ont donc eu une creance diſtincte de la preſence reelle. Que ſi au contraire quoyque les paroles l'exprimaſſent comme preſent ſur la terre, ils ne l'ont regardé preſent que dans le ciel, il faut qu'ils ayent eu une creance tres diſtincte de l'abſence reelle, puiſqu'elle leur faiſoit corriger le ſens auquel les paroles les portoient. Et ainſy il eſt impoſſible qu'ils ſoient demeurez, à l'égard de ce myſtere, dans ce degré de confuſion & d'indiſtinction, dans lequel l'eſprit humain ne peut ſubſiſter.

II. La ſuſpenſion d'eſprit entre le oüy & le non de deux opinions contradictoires, ne peut venir que de deux cauſes, dont ny l'une ny l'autre ne peut avoir lieu en ce qui regarde l'Euchariſtie.

La premiere eſt une irreſolution veritable, qui naiſt de la diverſité des raiſons, entre leſquelles l'eſprit a pei-

ne à prendre party. Dans cette sorte de suspension on envisage distinctement les deux opinions opposées ; mais comme on les voit appuyées sur des raisons egalement fortes, on ne sçait à quoy se determiner.

Il est visible qu'on ne peut dire que ce soit en cette maniere que l'ancienne Eglise soit demeurée dans une creance confuse sur le sujet de l'Eucharistie. Car cette matiere estant d'une extréme importance, & y ayant une étrange difference entre le corps de JESUS-CHRIST present reellement, ou present significativement, il n'est pas possible que les chrestiens ayent pu subsister dans ce doute, sans en chercher l'eclaircissement, & sans se determiner ensuite, sur les instructions qu'on leur auroit données, à l'une ou à l'autre de ces deux opinions ; ce qui auroit changé cette connoissance confuse & indeterminée, en une connoissance distincte & determinée.

Il ne reste donc plus que la seconde cause de cette suspension, qui est le defaut d'application aux diffe-

rences particulieres qui distinguent les opinions opposées, l'esprit se contentant quelquefois de concevoir les choses dans une certaine generalité qui les unit, sans descendre au particulier qui les distingue. C'est proprement en cette maniere que l'auteur de la réponse voudroit faire croire que la creance de l'Eucharistie est demeurée confuse dans les premiers siecles de l'Eglise, & c'est neanmoins ce qu'on ne peut dire avec la moindre apparence.

Car les mots par lesquels on a exprimé ce mystere, soit en celebrant le sacrifice, soit en distribuant la communion aux peuples, soit en les instruisant de ce qu'ils en devoient croire, signifient si precisément & si naturellement une presence reelle, & appliquent tellement l'esprit à la considerer, qu'il est impossible qu'en ayant mis l'idée une infinité de fois devant les yeux de tous les chrestiens, ils ne les ayent obligez d'en former quelques jugemens ou pour la rejetter, ou pour l'admettre.

Lorsqu'un homme ne s'est jamais

preſenté à noſtre porte, nous pouvons bien n'avoir formé aucune reſolution de l'exclure, ou de le recevoir dans noſtre maiſon : mais s'il s'y eſt preſenté une infinité de fois, s'il a heurté, s'il a preſſé pour y eſtre receu, il eſt impoſſible que nous ne nous ſoyons declarez à ſon égard, ou en le recevant comme amy, ou en le rejettant comme ennemy, ou comme importun.

La preſence reelle a heurté une infinité de fois, pour le dire ainſy, à la porte de l'eſprit de tous les fidelles ; elle a fait effort pour y entrer à la faveur des expreſſions qui la ſignifient naturellement ; elle s'eſt fait voir ; elle s'eſt preſentée pour eſtre receüe ; & l'on nous voudra faire croire que tous les peuples, & la pluſpart des paſteurs ſoient demeurez dans cette ſtupidité, que de ne porter aucun jugement ſur une choſe qui a eſté perpetuellement expoſée à leurs yeux ; & qu'entendant dire en mille manieres que l'Euchariſtie eſtoit le corps de JESUS-CHRIST, ils ayent pu s'empeſcher de former l'une de ces deux penſées preciſes & diſtinctes, ce l'eſt, ou ce ne l'eſt pas ?

III. Cette consideration deviendra encore plus sensible par la troisiéme, qui est que la coustume que les hommes ont de ne concevoir les choses qu'en les revestant de certains sons, fait que sitost que le son frappe l'oreille, l'idée qui est ordinairement jointe à ce son se presente incontinent à l'esprit; & cette idée ne manque jamais d'estre receüe, à moins que les opinions dont l'esprit est prevenu, ou les autres circonstances qui accompagnent cette idée, n'obligent de la banir pour y en substituer une autre.

Quand on entend le mot de bras, ou celuy de main, on conçoit incontinent des bras & des mains ordinaires, mais quand on les attribue à Dieu, la connoissance distincte que les chrestiens ont que Dieu est incorporel, fait qu'ils eloignent cette idée, pour en mettre une autre en sa place, qui est celle de puissance & de force. Mais s'ils n'avoient point cette connoissance distincte, l'idée corporelle de bras & de main y seroit receüe, comme elle a esté receüe par les Antropomorphites.

Quand on entend le mot de lumiere, l'image de la lumiere corporelle se presente incontinent, & fait effort pour entrer dans nostre esprit : mais quand JESUS-CHRIST dit de luy mesme qu'il est la lumiere du monde, & que nous lisons dans S. Jean qu'il y a une lumiere veritable qui eclaire tous les hommes, la connoissance que nous avons que Dieu n'est point un corps, nous fait chasser cette image corporelle, pour y substituer l'idée d'une lumiere spirituelle, qui eclaire non les corps, mais les esprits; au lieu que les Manichéens n'ayant pas cette creance distincte de la spiritualité de la nature de Dieu, n'ont pu eloigner de leur esprit l'image d'une lumiere corporelle, & sont tombez par là dans cette erreur que Dieu estoit une lumiere immense & infinie.

On doit concevoir par le mot de Dieu, un Dieu veritable, & c'est l'idée qui se presente d'abord à l'esprit en entendant prononcer ce mot : mais quand on entend en mesme temps, que c'est Moyse, qui est appellé le Dieu de Pharaon; que c'est des hom-

mes dont il eſt dit : *Ego dixi dij eſtis, & filij excelſi omnes* ; & des faux dieux que S. Paul entend parler quand il dit : *qu'il y a pluſieurs dieux, & pluſieurs ſeigneurs*, on exclud cette idée qui ſe preſente, & l'eſprit en fournit de luy meſme une autre qu'il voit bien qu'on a voulu marquer en ces endroits ; mais il ne la fournit que par la connoiſſance diſtincte qu'il a, que les hommes ny les faux dieux ne ſont pas des dieux veritables. Et ainſy un payen qui n'a pas cette connoiſſance, pourroit penſer ſimplement que S. Paul a cru qu'il y avoit pluſieurs dieux.

Exod. 7. *1. Pſ. 81.* *1. Cor. 8.*

Il faut donc conclure que l'idée naturelle des mots ſe preſente d'abord à l'eſprit, & qu'elle y eſt toujours receüe, à moins qu'elle ne ſoit bannie par une creance contraire. Or à moins qu'on ne veüille renoncer abſolument à la ſincerité & à la bonne foy, & deſavoüer par une opiniâtreté ſans raiſon les choſes les plus claires & les plus ſenſibles, il eſt impoſſible qu'on ne reconnoiſſe que les expreſſions ordinaires dont les Peres ſe ſont ſervis dans les inſtructions qu'ils ont

données au peuple de ce myſtere, & dans la celebration du ſacrifice, enferment l'idée d'une preſence reelle & ſubſtantielle dans leur ſens naturel & litteral, & qu'elles ne peuvent en avoir une autre qu'en les prenant en un ſens metaphorique.

Car je demande à l'auteur de la réponſe ce que ſignifient naturellement ces mots: *Cecy eſt mon corps*: ce que ſignifient ceux dont on ſe ſervoit en communiant les fidelles: *Corpus Chriſti*, à quoy ils répondoient que ce l'eſtoit en verité, en diſant *Amen*; & s'il n'eſt pas vray que ces paroles priſes ſimplement, ſignifient que c'eſtoit veritablement le corps meſme de JESUS-CHRIST?

Il faudroit faire un volume au lieu d'un petit écrit, ſi l'on vouloit tranſcrire tous les lieux des Peres qui eſtant pris litteralement & ſimplement, ſignifient une preſence reelle & ſubſtantielle, & une veritable tranſſubſtantiation. Il ſuffit pour noſtre deſſein d'en rapporter icy quelques-uns.

Peut-on nier, par exemple, qu'on ne ſoit frappé de l'idée de la preſence

celle par ces paroles de S. Ignace dans sa Lettre à ceux de Smyrne, où en parlant de certains heretiques, il dit, *Qu'ils ne recevoient pas l'Eucharistie & les oblations; parce qu'ils ne confessent pas que l'Eucharistie soit la chair de Nostre Seigneur, qui a souffert pour nos pechez, & que le Pere a ressuscité par sa bonté?*

Par ces paroles de S. Justin dans sa seconde Apologie: *Nous ne recevons pas ces choses, comme si ce n'estoit qu'un pain ordinaire, & un breuvage commun: mais comme nous sçavons que* JESUS-CHRIST *nostre Sauveur qui a esté fait homme par le Verbe de Dieu, s'est revestu de chair & de sang pour nostre salut; de mesme nous sçavons aussy que cette viande & ce breuvage, qui par le changement qu'ils reçoivent dans nos corps nourrissent nostre chair & nostre sang, ayant esté consacrez & faits Eucharistie par les prieres que ce mesme Verbe de Dieu nous a enseignées,* SONT LA CHAIR ET LE SANG DE CE MESME JESUS-CHRIST, *qui a esté fait homme pour l'amour de nous. Car les Apostres dans les écrits qu'ils nous ont laissez, qu'on nõme*

Evangiles, disent que JESUS-CHRIST *leur ordonna d'en user comme il avoit fait.*

Par ces paroles que Gelase de Cisique rapporte comme estant du grand Concile de Nicée: *Ne soyons pas bassement attentifs au pain & au Calice, qui sont exposez à nos yeux; mais elevant nostre esprit, concevons par la foy que l'Agneau de Dieu qui efface les pechez du monde, est present sur cette table sacrée, & qu'il est immolé par les Prestres sans effusion de sang; & prenant veritablement son precieux corps, & son precieux sang, croyons que ce sont les gages de nostre resurrection.*

Catech. 4. Par ces paroles de S. Cyrille de Jerusalem: JESUS-CHRIST *ayant dit du pain, cecy est mon corps, qui en osera douter desormais? Et luy mesme ayant dit, Cecy est mon sang, qui oseroit en entrer en doute, en disant que ce n'est pas son sang? Il a autrefois changé l'eau en vin, en Cana de Galilee par sa seule volonté, pourquoy ne meritera-t-il pas d'estre cru quand il change le vin en son sang?*

Par ces paroles de S. Gregoire de

Nysse : *La mesme vertu qui faisoit que dans le corps de* JESUS-CHRIST, *le pain qu'il mangeoit estoit changé en la nature de son corps divin, fait aussy la mesme chose dans l'Eucharistie. Car comme la puissance du Verbe changeoit cette substance dans son saint corps, qui se nourrissoit & s'entretenoit de pain, & qui est ainsy pain en quelque maniere ; de mesme icy le pain est sanctifié, comme dit l'Apostre, par la parole de Dieu & l'oraison, ne devenant pas le corps du Verbe par le moyen du manger & du boire ; mais estant changé tout d'un coup au corps du Verbe par le Verbe, selon ce qui a esté dit par le Verbe mesme, Cecy est mon corps.* Orat. Cat. 37.

Par ces paroles de S. Ambroise dans le traité qu'il a fait pour l'instruction des nouveaux baptisez ch. 9. *Vous me direz peut-estre, Ie voy autre chose, comment est-ce que vous m'asseurez que je reçois le corps de* JESUS-CHRIST ? *C'est donc ce qui nous reste à prouver. Mais combien puis-je produire d'exemples pour montrer que ce n'est pas ce que la nature a formé, mais ce que la benediction a consacré ; & que*

la benediction a plus de force que la nature ? En suite ayant rapporté plusieurs miracles de l'ancien Testament, il conclud : *La parole de* JESUS-CHRIST *qui a pu faire de rien tout ce qui est, ne pourra-t-elle pas changer ce qui est en ce qu'il n'estoit pas auparavant ?*

In Symb. Tract. 2. Par ces paroles de S. Gaudence Evesque de Bresse : *Le Createur & le Maistre de la nature, qui produit du pain de la terre, fait ensuite son propre corps de ce pain, parce qu'il le peut & l'a promis ; & celuy qui de l'eau a fait du vin, fait aussy du vin son sang ?*

L. 6 contr. Parme nianum. Par ces paroles d'Optat Evesque de Milevis, dans lesquelles il represente les sacrileges des Donatistes contre la sainte Eucharistie : *Qu'est-ce que l'autel*, dit-il, *sinon le siege du corps & du sang de* JESUS-CHRIST ? *Quelle offense aviez-vous donc receüe de* JESUS-CHRIST, *dont le corps & le sang habitoient sur cet autel en certain temps, pour luy faire cette injure* ? Et plus bas. *Cependant on a redoublé ce crime detestable, & vous avez encore rompu les calices qui avoient accoutumé de porter le sang de* JESUS-CHRIST ?

S. Chryſoſtome eſt ſi plein d'expreſſions qui marquent naturellement une preſence reelle, qu'Aubertin eſt obligé de reconnoiſtre qu'ils ſont en grand nombre & ſpecieux, *multa & ſpecioſa.*

Et en effet qu'y a-t-il de plus ſpecieux que ce qu'il dit dans l'Homelie 83. ſur S. Matthieu?

Combien y en a-t-il qui diſent maintenant, Ie voudrois bien avoir veu ſa forme, ſa figure, ſes veſtemens? Et bien vous le voyez, vous le touchez, vous le mangez: vous eſtiez contens de voir ſeulement ſes veſtemens, & il ſe donne luy-meſme à voir, à toucher, à manger, & à prendre au dedans de vous.

S. Iſidore de Damiette dit *que le S. Eſprit fait que le pain commun propoſé ſur la table, devient le propre corps que* JESUS-CHRIST *a pris dans ſon Incarnation?* Ep. 109.

Saint Auguſtin dit, *qu'il a plu au Saint Eſprit en l'honneur de ce grand ſacrement, que le corps de* JESUS-CHRIST *entraſt dans la bouche des chreſtiens avant toutes les autres vian-* Ep. ad Januar.

l. 5. de Bapt. contra Don. c. 8.

des, & ailleurs, il dit de l'Eucharistie, *que c'est le corps & le sang du Seigneur, mesme pour ceux qui le mangeant indignement, mangent & boivent leur jugement.*

Saint Cyrille Patriarche d'Alexandrie dans l'explication de l'onziéme de ses Anathematismes, approuvez au Concile d'Ephêse, parle de cette sorte: *Nous celebrons le saint, vivifiant, & non sanglant sacrifice dans les egliſes; croyant que le corps qui est devant nous, n'est pas le corps d'un homme commun & semblable à nous, & le sang de mesme; mais nous le recevons comme ayant esté fait le propre corps & le propre sang du Verbe qui vivifie toutes choses.*

Et Theodotus Evesque d'Ancyre, dans une Homelie qu'il fit dans ce Concile: *Il n'est plus couché dans une creche*, dit-il, *mais il est exposé à nos yeux sur cette table salutaire. Cette creche est la mere de cette table: il a esté mis dans cette creche; afin qu'il fust mangé sur cette table.*

Hesichius lib. 6. sur le Levitique

dit, que *c'eſt manger le ſacrifice par ignorance, que de ne ſçavoir pas que c'eſt veritablement le corps & le ſang de* JESUS-CHRIST.

S. Eucher, ou plutoſt Saint Ceſaire, ou un autre auteur ancien (ce qui eſt peu important, puiſqu'en ce qui regarde vne verité populaire comme celle-là, tout témoin eſt egalement bon) parle de cette ſorte dans l'Homelie 5. ſur la Paſque : *Eloignez de vous tous les doutes que l'infidelité ſuggere ; puiſque celuy meſme qui eſt auteur du preſent, eſt le témoin de cette verité. Car le Preſtre inviſible change par une puiſſance ſecrette les creatures viſibles en la ſubſtance de ſon corps & de ſon ſang, en diſant : Prenez & mangez, cecy eſt mon corps..... Ainſy, comme la volonté du Seigneur a formé tout d'un coup du neant la hauteur des cieux, la profondeur de la mer, & l'étendue de la terre ; la vertu du Verbe par une egale puiſſance commandant ce qui ſe doit faire dans ce ſacrement ſpirituel, l'effet s'en enſuit.*

S. Gregoire Pape dit, *qu'on marque du ſang de l'Agneau les deux coſtez* Homil. 22. in Evang.

de la porte, lorsque le recevant avec la bouche du corps, on le reçoit aussy avec la bouche du cœur.

Ces paroles des Saints Peres presentent sans doute assez nettement l'idée d'une presence reelle, aussy-bien que celles-cy de Germain Patriarche de Constantinople dans sa Theorie des mysteres : *Le S. Esprit estant present invisiblement par le bon plaisir du Pere, & la volonté du Fils, fait cette divine operation; & par la main du Prestre il consacre, change, & fait les dons proposez, le corps & le sang de* JESUS-CHRIST.

De fide orth. l. 4. c. 14. Ce que dit S. Jean de Damas est encore plus precis. *Le pain & le vin ne sont point figures du corps & du sang de* JESUS-CHRIST, *à Dieu ne plaise; mais c'est le corps mesme deïfié de* JESUS-CHRIST, *Nostre Seigneur ne nous ayant pas dit; Cecy est la figure de mon corps : mais cecy est mon corps; & n'ayant pas dit de mesme : Cecy est la figure de mon sang, mais cecy est mon sang.*

Ce qui est repeté presqu'en propres termes dans les livres de Charle-

magne, ou du Concile de Francfort, dans Euthimius sur S. Matthieu, & dans Theopilacte sur S. Matthieu, S. Marc, & S. Jean.

L'auteur de la réponse ne sçauroit nier qu'il ne se trouve dans les Peres une infinité de passages semblables à ceux que j'ay rapportez, & que ce ne soit là la maniere ordinaire dont on a parlé dans l'Eglise de l'Eucharistie. Je n'ay pas besoin d'examiner si l'on ne pourroit point detourner ces expressions à quelque sens metaphorique, ny de refuter toutes les subtilitez par lesquelles Aubertin tâche de le faire dans son livre. Cela n'est pas neces-saire pour nostre dispute presente ; & si quelque Calviniste entreprenoit avec soin d'y répondre, & de prouver qu'ils se peuvent, ou doivent expliquer metaphoriquement, il feroit voir qu'il n'entendroit pas seulement l'estat de la question.

Car il ne s'agit pas de sçavoir si ces passages se peuvent prendre en un sens metaphorique ; mais il s'agit de sçavoir s'il n'est pas vray que la premiere idée que ces passages offrent à l'esprit,

eſt celle d'une preſence reelle, & telle que les Catholiques la croyent? Et c'eſt ce qu'on ne peut nier ſans renoncer au ſens commun. Qu'on diſe tant qu'on voudra que les fidelles ont rejetté cette idée groſſiere : qu'au lieu du vray corps de JESUS-CHRIST, ils ont entendu la figure du corps de JESUS-CHRIST, un corps typique, un corps ſymbolique, ou la vertu du corps de JESUS-CHRIST, ou quelque autre chimere de cette ſorte. Qu'on pretende ſi l'on veut que des fidelles ſimples & ignorans à qui l'on parloit en ces termes, les ont entendus par rapport à un paſſage de Tertullien, ou à deux ou trois lieux ecartez de S. Auguſtin, de Theodoret, & de Facundus, ce qui eſt ſeulement ridicule à dire, quoyque l'Auteur n'ait pas fait difficulté de le faire dans ſon écrit. Il me ſuffit qu'on avoüe que l'idée de la preſence reelle a frappé tous les chreſtiens à la faveur de ces expreſſions, qui la ſignifient naturellement & ſimplement: qu'elle s'eſt preſentée à leurs yeux; & qu'elle s'eſt efforcée de s'introduire dans leur eſprit.

Car je n'ay enſuite qu'à demander s'ils ont admis, ou s'ils n'ont pas admis cette idée, lorſqu'elle ſe preſentoit; s'ils en ont receu l'impreſſion ſimple & naturelle, ou s'ils l'ont détruite, en y en ſubſtituant une autre?

Si l'on avoüe qu'ils l'ont receüe, on m'accorde tout ce que je pretens; qui eſt, que l'on a toujours cru diſtinctement dans l'Egliſe la preſence reelle & ſubſtantielle. Et ſi l'on dit qu'ils l'ont rejettée, ils en auroient donc jugé: ils ſe ſeroient donc declarez contre cette creance: ils auroient donc cru poſitivement & diſtinctement l'abſence reelle. Et ainſy quelque ſuppoſition que l'on faſſe, cette pretendue confuſion de creance ſur le ſujet de l'Euchariſtie ne peut ſubſiſter.

IV. Mais je dis de plus qu'il eſt clair par cela meſme, que toute l'Egliſe ancienne a eu une creance diſtincte de la preſence reelle. Car pourquoy les fidelles auroient-ils rejetté le ſens naturel de ces paroles des Peres; puiſque les Miniſtres avoüent qu'ils n'avoient pas une creance poſitive de l'abſence reelle, & qu'il n'y a que cette creance

positive, expresse, & distincte qui puisse empescher que des paroles si precises ne portent l'esprit à la creance de la presence reelle ?

Ainsy la supposition de cette creance confuse se détruit elle mesme, & elle établit la verité qu'elle combat. Car si les fidelles n'ont point eu une creance distincte de l'absence reelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, il s'ensuit necessairement qu'ils ont cru distinctement la presence reelle ; parcequ'il s'ensuit qu'ils ont pris les paroles des Peres, & celles de l'Eglise dans leur sens litteral & naturel, qui n'estoit point formellement contraire à leur sentiment : qu'ils n'ont point resisté à l'impression qu'elles ont deu faire dans leur esprit ; & qu'ainsy, comme elles proposent l'idée d'une presence reelle, ils ont receu dans leur esprit cette idée distincte qu'ils n'avoient aucune occasion de rejetter.

V. Je le repete donc encore une fois, parcequ'il est important de bien faire entendre cette raison qui decide nostre different. Ou ces expressions

des Peres qui forment si clairement l'idée d'une presence reelle ont esté receües par les fidelles sans explication, & dans le sens simple des paroles, ou elles ont esté expliquées dans un sens metaphorique & eloigné de la signification naturelle des paroles. Que l'auteur de la réponse choisisse celle qu'il voudra de ces deux suppositions, elles détruiront egalement cette creance confuse. Car s'il est vray, par exemple, comme le pretend Aubertin, que lorsque Saint Cyrille de Ierusalem disoit aux nouveaux baptisez : *Croyez tres certainement que ce pain apparent n'est point pain, quoyque le gouſt vous le rapporte, mais le Corps de* JESUS-CHRIST, il vouloit dire que ce pain n'est plus un pain commun, mais un pain sanctifié; & que c'estoit le corps de JESUS-CHRIST en figure, & non en verité, ce qui seroit une étrange maniere de s'exprimer, il est clair que si les fidelles l'avoient entendu dans ce sens, & avec cette explication, ils auroient eu une idée tres distincte de l'absence reelle; & ainsy ils ne seroient point demeurez

Catech. 4.

dans ce degré de confusion. Que si l'on suppose au contraire qu'ils n'ont point ajoûté cette étrange glose aux paroles de ce Pere, il est encore plus visible qu'ils ont eu une creance distincte de la presence reelle; puisqu'à moins que d'en corrompre le sens naturel par des explications tres violentes, il est impossible qu'elles imprimassent une autre idée dans leur esprit.

Mais il ne faut point d'autres paroles que celles qui ont esté toujours dans la bouche des fidelles, *Que l'Eucharistie est le corps de* JESUS-CHRIST, pour montrer qu'ils ont eu necessairement une idée distincte ou de la presence, ou de l'absence reelle. Car ou ils auroient donné à ces paroles les mesmes explications metaphoriques que les Ministres y donnent, en entendant que l'Eucharistie est le corps de JESUS-CHRIST en figure, en representation, en operation, & non en verité: ou ils n'y ont point ajoûté ces restrictions.

S'ils les y avoient ajoûtées, ils auroient cru l'absence reelle comme les

Miniſtres la croyent ; & s'ils ne les y ont pas ajoûtées, ils ont cru la preſence reelle ; puiſque c'eſt le ſens naturel & ſimple de ces paroles, lorſqu'on les entend ſans reſtriction & ſans metaphore.

Quand on dit qu'un metail eſt de l'or, on dit que c'eſt ſubſtantiellement & reellement de l'or. Quand on dit d'une pierre precieuſe que c'eſt un diamant, on dit qu'elle eſt ſubſtantiellement & reellement un diamant. Ainſy eſtre le corps de JESUS-CHRIST, & eſtre ſubſtantiellement & reellement le corps de JESUS-CHRIST, ne ſont point deux idées differentes, mais une meſme & ſimple idée : de ſorte que c'eſt la meſme choſe de dire que les fidelles ont toujours cru que l'Euchariſtie eſtoit le corps de JESUS-CHRIST ſans autre explication, que de reconnoiſtre qu'ils ont toujours cru qu'elle eſtoit reellement & ſubſtantiellement le corps de JESUS-CHRIST.

Ainſy en quelque eſtat qu'on ſuppoſe ces fidelles, il eſt impoſſible de l'allier avec cette creance confuſe que l'auteur de la réponſe veut établir ;

& meſme, comme je l'ay déja remarqué, de cela ſeul qu'on avoüe qu'ils n'ont pas eu une creance tres poſitive de l'abſence reelle, on en doit conclure invinciblement qu'ils ont eu une creance tres diſtincte de la preſence reelle. Car il faut croire tres fermement que JESUS-CHRIST n'eſt pas dans l'Euchariſtie, pour n'eſtre pas emporté quand ont entend continuellement retentir à ſes oreilles que ce qu'on reçoit en communiant eſt le corps de JESUS-CHRIST. Il n'y a que cette perſuaſion qui puiſſe reſiſter à une impreſſion ſi continuelle, & ſi violente, & qui puiſſe produire les explications metaphoriques qu'on y apporte. Et meſme on peut dire qu'une ſimple perſuaſion ne ſuffit pas pour cela; & que jamais Aubertin n'auroit trouvé toutes ces ſolutions par leſquelles il taſche d'eluder les paſſages des Peres, s'il avoit eſté ſimple Calviniſte. Il n'y a qu'un engagement de paſſion & d'intereſt, & un long rafinement d'un eſprit agité, & qui ſe tourne en tous ſens pour ſe deffaire des raiſons & des autoritez qui le preſſent,

preſſent, qui ſoit capable de produire ces ſubtilitez ſi recherchées.

CHAPITRE. III.

Qu'il eſt impoſſible que les fidelles ayent entendu en un ſens metaphorique ces expreſſions des Peres, qui marquent une preſence reelle.

POur détruire la pretention de l'auteur de la réponſe, que les fidelles n'avoient autrefois qu'une creance confuſe du myſtere de l'Euchariſtie, il ſuffit de montrer, comme on a fait, qu'il falloit par neceſſité qu'ils cruſſent diſtinctement ou la preſence reelle, ou l'abſence reelle, & qu'il eſt impoſſible qu'ils ſoient demeurez dans cette ſuſpenſion d'eſprit de ne former aucun jugement, ſi ce qu'ils appelloient tous corps de JESUS-CHRIST, eſtoit, ou n'eſtoit pas reellement le vray corps de JESUS-CHRIST.

Ce que nous avons ajoûté, que de cela ſeul que les Miniſtres avoüent, qu'ils n'avoient pas une idée diſtin-

cte de l'abſence reelle, il s'enſuit qu'ils en avoient une diſtincte de la preſence reelle, eſt une preuve ſurabondante, & qui n'eſt pas abſolument neceſſaire pour le ſujet de ce traitté. Mais comme elle eſt avantageuſe pour l'établiſſement de la verité, je croy qu'il ne ſera pas inutile d'y en joindre une autre de meſme nature, en faiſant voir encore plus particulierement, qu'il n'eſtoit pas poſſible aux fidelles de prendre en un ſens metaphorique les expreſſions ordinaires avec leſquelles les paſteurs les inſtruiſoient du myſtere de l'Euchariſtie; & que les Miniſtres ne le peuvent ſuppoſer, ſans ſuppoſer en meſme temps qu'il s'eſt fait durant plus de mille ans dans l'Egliſe un prodige continuel, qui eſt que les paſteurs y ont parlé durant tout ce temps d'une maniere toute contraire à leurs penſées, & que les peuples les ont entendus d'une maniere toute contraire à leurs paroles: enſorte qu'il faudroit dire qu'il y avoit dans les Paſteurs un aveuglement ſurnaturel, pour ne pas s'appercevoir des occaſions d'erreur

qu'ils donnoient au peuple par l'extravagance de leurs metaphores, & dans les fidelles une lumiere surnaturelle pour n'estre pas abusez par des expressions si trompeuses, & si contraires au sens commun.

Cette preuve se doit tirer des regles de l'intelligence du langage humain, & des moyens que les hommes ont pour distinguer les expressions figurées des expressions simples & naturelles.

Et sans doute qu'il seroit necessaire de la traitter avec plus d'étendue, si l'on avoit dessein de la mettre à couvert de toute sorte de chicanerie. Mais parceque ce n'est pas le lieu de le faire icy, où elle n'est pas absolument necessaire, & que ce seroit une trop longue digression, je me contenteray de la proposer en abregé, & d'une maniere capable d'aider & de satisfaire les personnes de bonne foy qui cherchent sincerement la verité, quoyqu'elle ne soit pas peutestre suffisante pour convaincre les personnes opiniastres & prevenues.

Il est certain que tout le different

que les Catholiques ont avec les Sacramentaires, se reduit à ce point, s'il faut prendre les expressions ordinaires de l'Ecriture & des Peres dans le sens qui s'offre d'abord à l'esprit, c'est-adire dans le sens simple & naturel ; ou s'il les faut prendre dans un sens eloigné & metaphorique.

Les Catholiques pretendent le premier, & les Sacramentaires le second. Les Catholiques disent que quand les Peres nous assurent que le pain par la consecration est changé, & est fait le corps de JESUS-CHRIST, ils entendent qu'il est reellement & veritablement changé au corps mesme de JESUS-CHRIST. Les Sacramentaires disent au contraire, que les Peres n'ont voulu signifier autre chose, sinon que le pain est changé figurativement, & non pas reellement.

C'est en quoy consiste cette importante dispute, dont la decision depend uniquement des moyens & des regles que les hommes ont pour distinguer les expressions simples des expressions metaphoriques. Ces regles & ces moyens sont assez difficiles à recon-

noiſtre, & à fixer. Mais il faut neanmoins demeurer d'accord qu'il y en a. Autrement on ne ruineroit pas ſeulement la foy d'un myſtere particulier, mais on ruineroit generalement la foy de tous les myſteres; puiſqu'il n'y en a aucun dont on ne puiſſe détruire toutes les preuves, en donnant un ſens metaphorique aux expreſſions de l'Ecriture & des Peres qui les contiennent.

S'il eſt dit par exemple dans l'Ecriture, que JESUS-CHRIST, eſt Dieu, les Ariens & les Sociniens répondront qu'il eſt Dieu metaphoriquement; qu'il eſt Dieu par grace, & non par nature; qu'il eſt Dieu, mais ſoumis à un autre Dieu, plus grand que luy. S'il eſt parlé du S. Eſprit comme d'une perſonne, ils diront que c'eſt une proſopopée.

S'il eſt dit que JESUS-CHRIST eſt nay d'une Vierge, on dira que cela eſt vray metaphoriquement; parcequ'il a paſſé par Marie comme par un canal tres-pur, ainſy que quelques Eutychiens l'ont enſeigné.

S'il eſt dit qu'il a ſouffert, & qu'il eſt mort, on dira avec les Manichéens

& les Mahometans, qu'il a souffert & qu'il est mort en apparence & metaphoriquement, parcequ'il a paru exterieurement souffrir.

S'il est dit qu'il a rachetté les hommes par son sang, on dira avec les Sociniens, que cela ne signifie pas que le sang de JESUS-CHRIST ait esté offert comme le prix de leur redemption; mais que cette expression ne marque autre chose, sinon que JESUS-CHRIST estant mort pour confirmer la verité qu'il a annoncée aux hõmes, l'on doit attribuer à sa mort la delivrance des hommes que Dieu reçoit en sa grace, lorsqu'ils se rendent aux veritez que JESUS-CHRIST leur a apprises, & qu'ils suivent les regles qu'il leur a données.

Enfin toute la religion, & toutes les preuves que l'on tire de l'Ecriture & des Peres pour l'établir, sont appuyées sur ce principe, Que les hommes peuvent distinguer les expressions simples, des expressions figurées; & si on leur avoit osté ce moyen, toute voye de discerner la verité de l'erreur leur seroit ostée.

Il n'y a donc qu'à considerer quelles

ſont ces regles, & par quelles voyes nous faiſons ce diſcernement ſi important : & pourveu qu'on y agiſſe de bonne foy, je croy qu'il n'eſt pas poſſible qu'on ne demeure convaincu que les fidelles ne pouvoient en aucune ſorte prendre les expreſſions ordinaires des Peres touchant l'Euchariſtie en un ſens metaphorique, & qu'ils ont deu par neceſſité les prendre dans le ſens naturel que les paroles leur offroient. Voicy quelques-unes de ces regles.

I. Quand une meſme choſe ſe peut auſſy facilement exprimer naturellement que metaphoriquement, les expreſſions naturelles & ſimples ſont pour l'ordinaire infiniment plus frequentes, que celles qui ſont metaphoriques : d'où il arrive que les expreſſions ſimples formant l'idée diſtincte de la verité, ſervent à y reduire les metaphoriques. Je dis quand elle ſe peut auſſy facilement exprimer. Car il y a des choſes qui ſont tellement au deſſus de l'eſprit humain, qu'on ne les peut guere faire entendre qu'en ſe ſervant de metaphores priſes de

choſes plus baſſes & plus proportionnées à l'intelligence humaine.

La raiſon de cela eſt, que les hommes ſe portent ordinairement, quand rien ne les en empeſche à ce qui eſt plus conforme à la verité & à la nature. Or les expreſſions metaphoriques ſont en quelque ſorte contraires à la nature; parcequ'elles ſont fauſſes eſtant priſes à la rigueur: & ainſy elles ne peuvent eſtre ſi ordinaires; & ſi elles l'eſtoient, elles deviendroient trompeuſes & inintelligibles.

Il n'y a par exemple aucune difficulté à entendre ce que dit S. Gaudence * en parlant de l'eau du bapteſme que les Apoſtres donnerent à ceux qu'ils convertirent par leurs premieres predications: *Le Seigneur* JESUS, dit-il, *convertit en vin cette eau par une puiſſance inviſible, en ſorte que ceux*

* Ce que dit S. Gaudence en cet endroit n'eſt pas proprement une metaphore, mais une explicatio allegorique du Miracle de Cana; voicy le paſſage entier. *Ergo poſtquam beatiſſimi Apoſtoli fidelium Miniſtrorum functi officio repleverunt hydrias credentium populorum aquâ venerandi baptiſmatis, & Dominus Jeſus inviſibili virtute, hanc aquam convertit in vinum, ita ut baptiſati ab illis confeſtim divinum ſpiritus in ſe operantis ſaporem repentinâ linguarum gratiâ teſtarentur.* Par où il eſt clair que quand il dit que Dieu convertit l'eau en vin dans le bapteſme conferé par les Apoſtres, cela veut dire qu'il accomplit ce qui avoit eſté figuré par la converſion de l'eau en vin qu'il fit aux nopces de Cana en Galilée.

qui eſtoient baptiſez faiſoient connoiſtre par le don des langues qu'ils recevoient tout d'un coup, le gouſt du Saint Eſprit qu'ils avoient receu. Car cette metaphore eſt ſi rare dans cette application; & il eſt ſi commun au contraire qu'on parle du bapteſme donné par les Apoſtres ſans en uſer, qu'il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe facilement par l'idée claire & diſtincte qu'il a formée ſur les expreſſions ordinaires, que cette expreſſion extraordinaire de S. Gaudence eſt figurée & metaphorique.

Mais ſi on avoit ordinairement parlé du bapteſme que les Apoſtres donnoient, en ces termes dont S. Gaudence ſe ſert, & ſi les Peres nous avoient toujours dit que JESUS-CHRIST y avoit changé l'eau en vin par ſa puiſſance inviſible, il n'y a perſonne qui ne duſt prendre alors cette expreſſion pour une expreſſion ſimple, & qui ne duſt croire que JESUS-CHRIST changea effectivement l'eau en vin dans le bapteſme des premiers chreſtiens, auſſy-bien qu'aux noces de Cana en Galilée.

De meſme s'il n'y avoit qu'un ou deux paſſages de l'antiquité où l'on viſt ces expreſſions : Que ce qu'on reçoit dans l'Euchariſtie eſt le corps de JESUS-CHRIST : que le pain eſt fait le corps de JESUS-CHRIST : qu'il eſt changé, converti, tranſelementé au corps de JESUS-CHRIST ; & qu'en tous les autres lieux où il eſt parlé de l'Euchariſtie, il fut dit clairement, que le pain n'eſt point changé reellement au corps de JESUS-CHRIST : qu'il n'eſt point fait le corps de JESUS-CHRIST : qu'il en devient ſeulement l'image & le ſigne, la multitude de ces expreſſions ſimples formant une idée diſtincte de l'abſence reelle, pourroit ſervir à expliquer ces autres paſſages rares, & rendroit ces metaphores intelligibles.

Mais c'eſt juſtement tout le contraire. Ces paſſages tels qu'ils ſoient par leſquels les Calviniſtes pretendent eclaircir & determiner ceux qui marquent une preſence reelle, ſont rares, cachez, obſcurs, inconnus, & nullement populaires ; & ceux qui portent à la creance de la preſence

reelle ſont frequens, ordinaires, & ils ont toujours eſté dans la bouche des paſteurs & des fidelles. Il n'eſtoit donc pas poſſible qu'ils les priſſent pour metaphoriques?

II. La metaphore enfermant quelque ſorte de fauſſeté, il eſt contre la nature d'y continuer long-temps, & les rhetoriciens remarquent meſme que quand on le fait, ce n'eſt plus un ornement, mais un defaut qu'ils appellent enigme; parcequ'il rend le diſcours obſcur & difficile à entendre.

Qu'on examine par cette regle les expreſſions des Peres qui marquent d'elles-meſmes une preſence reelle, & l'on verra qu'il n'eſtoit pas poſſible aux fidelles de les prendre pour des metaphores. Car aprés s'en eſtre ſervis, ils n'en ſortent point; ils y perſiſtent juſques au bout; ils encheriſſent ſouvent par les ſecondes ſur les premieres. Enfin il faudroit que pour parler de ce myſtere, comme ils ont fait, ils euſſent eu un deſſein formel de tromper ceux à qui ils parloient. Je n'en rapporteray qu'un exemple parmy la foule de ceux qui ſe preſentent,

dont ceux qui ſont inſtruits dans ces matieres, ſçavent aſſez que l'on peut faire un juſte volume. Il eſt tiré de l'Homelie 24. de S. Chryſoſtome ſur la 1. aux Corinthiens, & je laiſſe à toutes les perſonnes de bon ſens à juger s'il y eut jamais rien, je ne dis pas de plus enigmatique, mais de plus inſenſé, que le diſcours de ce Saint, en prenant ces expreſſions pour des metaphores comme les Miniſtres les prennent : *Ces paroles de l'Apoſtre*, dit-il, LE CALICE DE BENEDICTION QUE NOUS BENISSONS, N'EST-IL PAS LA COMMUNION DU CORPS DE JESUS-CHRIST, *ne doivent pas imprimer moins de terreur que de foy dans les eſprits. Car elles nous enſeignent que ce qui eſt dans le calice eſt le meſme ſang qui a coulé du coſté du Sauveur percé ſur la croix.* Le voila entré dans la metaphore ſelon les Miniſtres, & dans une étrange metaphore. Car ſans doute pour marquer ſimplement que du vin eſt la figure du ſang de JESUS-CHRIST, il ſeroit aſſez ſurprenant de dire, que ce qui eſt dans le calice eſt le meſme ſang qui a coulé du coſté du

Sauveur. Mais voyons de quelle sorte il y continue. JESUS-CHRIST, dit ce Saint un peu aprés, *ne s'eſt pas contenté de livrer ſon corps pour nous à la mort; mais parceque la premiere chair qui avoit eſté formée de la terre, avoit eſté privée de la vie, & aſſujettie à la mort par le peché; il a formé, pour le dire ainſy, un autre ſubſtance & comme un levain, ſçavoir ſa chair, qui quoyque d'une meſme nature que la noſtre, eſtoit neanmoins exempte de peché, & pleine de vie: il l'a donnée à tous, afin que tous en fuſſent nourris, & que ſe dépoüillant de cette ancienne chair, ils puſſent eſtre renouvellez par cette chair nouvelle. Il faut remarquer que l'Apoſtre parlant des Iuifs ne dit pas qu'ils ſont participans de Dieu, mais ſeulement qu'ils ſont participans de l'autel; parceque, ce qui s'offroit autrefois ſur l'ancien autel, devoit eſtre conſumé par le feu. Il n'en eſt pas de meſme du corps de* JESUS-CHRIST. *Et en quoy conſiſte cette difference? En ce qu'il ſe fait une communication de ce meſme corps à tous les fidelles, & qu'ainſi nous ne ſommes pas participans de l'autel, mais du*

corps meſme de JESUS-CHRIST. La metaphore commence à eſtre un peu longue, & je m'aſſure qu'il n'y a point de Calviniſte qui n'en ſoit importuné. Mais S. Chryſoſtome n'a pas envie d'en ſortir ſi toſt. Il établit ſur cette verité l'inſtruction importante qu'il donne aux fidelles de ne s'approcher de ce terrible & redoutable ſacrifice, comme il l'appelle, qu'avec un eſprit de paix, & une ardente charité; afin d'eſtre dignes d'aller au devant de JESUS-CHRIST dans les airs, quand il deſcendra du ciel à la fin des ſiecles. Puis reprenant ſa pretendue metaphore; *S'il eſt vray*, dit-il, *qu'il n'y a perſonne aſſez temeraire pour recevoir avec incivilité & indifference un Roy qui le viendroit viſiter; mais que diſ-je, recevoir un Roy, qui veüille toucher ſes habits avec trop de familiarité, & avec trop peu de reſpect, quand meſme il ſeroit dans un deſert, & qu'il n'auroit perſonne à ſa ſuite; ſi dis-je, perſonne n'eſt aſſez hardi pour toucher ſeulement l'habit d'un homme, comment ſerons-nous aſſez temeraires, pour recevoir en nous avec deshonneur*

& avec injure le corps de Dieu meſme, qui eſt infiniment élevé au deſſus de tous les Roys ; ce corps qui eſt ſi pur, & en qui il ne peut y avoir la moindre tache ; qui a eſté uni, & qui habite avec la divinité ; par lequel nous recevons l'eſtre & la vie, & par lequel les portes d'enfer ont eſté briſées, & les voutes des cieux ouvertes ?

En verité c'eſt trop de metaphores, & les Calviniſtes auroient beaucoup de raiſon de dire à S. Chryſoſtome, s'il avoit eſté dans leur opinion, que ſa comparaiſon n'eſt pas bien juſte. Car encore qu'on touche avec moins de reſpect les habits d'un Roy que ſa perſonne, on les reſpecte neanmoins autant, & ſouvent davantage que ſon image. Mais nonobſtant ces belles raiſons, il ne laiſſe pas de continuer. *Ne ſoyons donc pas, je vous prie,* dit-il, *homicides de nous-meſmes ; mais approchons-nous de ce divin corps avec beaucoup de crainte, & avec une extréme pureté ; & en le conſiderant lorſqu'on vous le preſente, dites en vous meſmes : C'eſt ce corps qui*

fait que je ne suis plus de la terre; que je ne suis plus captif; que je suis libre. C'est ce corps qui me fait esperer que j'entreray un jour dans le ciel, & que je joüiray de tous les biens qui s'y rencontrent: que j'obtiendray la vie eternelle; que je seray elevé à l'état des anges, & que je seray receu en la compagnie de JESUS-CHRIST. *La mort n'a pu détruire ce corps par les clous dont il a esté percé, ny par les coups dont il a esté meurtri. Le soleil voyant ce corps attaché à une croix, en a detourné ses rayons.* Vit-on jamais une metaphore si longue? Mais que les Calvinistes ne s'ennuyent pas; il y persiste encore, & il ajoûte: *Ce corps en souffrant la mort a fait dechirer le voile du Temple, fendre les pierres, & trembler la terre. Voila ce mesme corps qui a esté ensanglanté, & qui ayant esté frappé d'une lance a versé deux fontaines salutaires à toute la terre, l'une de sang, & l'autre d'eau.... Et c'est ce corps que* JESUS-CHRIST *nous a donné & à tenir & à manger, par un excés prodigieux de son amour. Approchons-nous du corps de* JESUS-CHRIST *avec beaucoup de ferveur, &*

avec une ardente charité, & n'attirons pas sur nous la severité de ses châtimens. Car il est sans doute que nous serons punis avec d'autant plus de rigueur que nous aurons receu plus de bien faits. Autrefois les Mages ont témoigné de la reverence pour ce divin corps, lors mesme qu'il estoit couché sur une creche & dans une étable. Ces hommes infidelles & barbares ayant quité leur maison & leur païs, firent un grand voyage pour l'aller trouver, & estant arrivez où il estoit, ils l'adorerent avec une crainte respectueuse, & une profonde reverence. Imitons au moins ces barbares, nous qui sommes citoyens du ciel. Ils trouverent JESUS-CHRIST *dans une cabane, & dans une étable; & sans y voir rien de pareil à ce que vous voyez maintenant, ils s'en approcherent avec beaucoup de respect & d'humilité. Quant à vous ce n'est plus sur une creche que vous le voyez; c'est sur un autel. Ce n'est plus entre les bras d'une femme; c'est entre les mains du Prestre, & sous les aisles du S. Esprit, qui couvre les oblations sacrées avec une multitude infinie d'esprits bien heureux qui l'en-*

vironnent. Y eut-il jamais d'enigme pareil à celuy-là, ſi l'on explique ces paroles au ſens des Calviniſtes ? Mais cependant nous ne ſommes pas encore au bout de ces pretendues metaphores. En voicy une bien terrible dans les paroles ſuivantes. *Vous ne voyez pas ſeulement ce meſme corps que virent les Mages ; mais vous en connoiſſez la vertu. Excitons-nous donc, ſoyons ſaiſis de frayeur, & témoignons encore plus de reverence pour le corps de* JESUS-CHRIST, *que les Mages n'en firent paroiſtre..... Si nous ſortons de ce monde aprés la participation de ce ſacrement, nous entrerons avec une grande confiance dans le ſanctuaire du ciel, comme eſtant revétus d'armes d'or qui nous rendent invulnerables à nos ennemis. Mais pourquoy parler des choſes avenir, puiſque meſme dez cette vie ce myſtere fait que la terre nous devient un ciel? Ouvrez donc les portes du ciel, ou plutoſt du ciel des cieux, & vous verrez veritablement ce que je dis. Ie vous montreray icy bas ce qu'il y a là haut de plus precieux, & de plus venerable. Car de meſme que dans les pa-*

lais des Roys de la terre ce qu'il y a de plus magnifique n'eſt pas les murailles, ny les lambris tout couverts d'or ; mais la perſonne & le corps du Roy aſſis ſur ſon throſne : ainſy ce qu'il y a de plus precieux dans le ciel eſt le corps meſme du Roy du ciel ; & c'eſt ce corps qu'il vous eſt permis de voir dans la terre. Ie vous y montre, non pas des anges ny des archanges ; non pas les cieux, ny les cieux des cieux ; mais le Seigneur & le Roy meſme des cieux, & des Anges. Conſiderez que vous voyez dans la terre ce qu'il y a de plus excellent & de plus adorable dans le ciel, & que non ſeulement vous le voyez, mais que vous le touchez, vous le mangez, vous l'emportez en voſtre maiſon.

Certainement un homme qui pour faire entendre ſimplement que le pain eſt le ſigne ſacré du corps de JESUS-CHRIST, continueroit dans une metaphore de cette ſorte, ne ſeroit pas le plus eloquent homme de ſon ſiecle, comme eſtoit S. Chryſoſtome ; mais le plus impertinent diſcoureur qui fut jamais.

Et ce n'eſt pas de S. Chryſoſtome

ſeul qu'on ſeroit obligé de porter ce jugement, mais de tous les Peres en general; puiſqu'ils parlent tous de la meſme ſorte, quand ils parlent de l'Euchariſtie.

III. Les metaphores ne ſe prouvent point, parceque ne ſubſiſtant pas pour elles meſmes dans le diſcours, & tenant la place des termes ſimples, elles ſont fauſſes en leur ſens propre, & ne ſont vrayes que dans un autre ſens eloigné; ainſy on n'a garde de les prouver dans ce ſens qu'elles preſentent d'abord, parcequ'il eſt faux.

Or les Peres prouvent fort ſouvent les expreſſions qui renferment la preſence reelle; & aprés nous avoir dit, par exemple, que le pain aprés la conſecration eſt le corps de JESUS-CHRIST, ils s'efforcent de nous le faire croire par l'exemple des autres merveilles que Dieu a faites, de la creation du monde, des miracles de l'ancien & du nouveau Teſtament, du changement de l'eau en vin à Cana de Galilée; & principalement par les paroles meſmes de JESUS-CHRIST qui nous en aſſurent.

IV. Les metaphores ne ſont jamais un ſujet de doute & d'étonnement quand on les entend, parce qu'on ſçait qu'il ne les faut pas prendre ſelon la lettre. S'il eſt dit que Benjamin eſtoit un loup raviſſant; que JESUS-CHRIST eſtoit un Lion de la tribu de Juda; que les vaches eſtoient des années; que le ſang des victimes eſtoit l'alliance; quand on entend ces expreſſions dans leur ſens veritable, on ne s'en étonne pas. On ne regarde pas cela comme une choſe difficile à croire. On ne demande pas comment il ſe peut faire que Benjamin fuſt un loup? que JESUS-CHRIST fuſt un Lion? que des vaches ſoient des années? que du ſang des beſtes ſoit une alliance? Or il eſt ordinaire aux Peres de témoigner qu'il y a lieu de s'étonner que le pain ſoit le corps de JESUS-CHRIST. Ils forment ces queſtions, comment ſe peut-il faire que ce que je voy ſoit le corps de JESUS-CHRIST? *Aliud vtdeo*, dit S. Ambroiſe, *quomodò tu mihi aſſeris quod corpus Chriſti accipiam?* Ils taſchent de fortifier les fidelles contre ces doutes, en leur di-

ſant qu'il faut plus s'arreſter à la parole de Dieu, qu'à ce que les ſens leur rapportent.

V. On ne ſe ſert pas de metaphores en toutes ſortes de diſcours. Les metaphores extraordinaires ne conviennent point aux diſcours ſimples, hiſtoriques, dogmatiques. Ce ſont des elancemens de l'ame qui ne naiſſent d'ordinaire que de la chaleur de l'eſprit. Or les Peres ſe ſervent partout de paroles qui marquent la preſence reelle, dans les explications les plus literales de l'Ecriture, & dans des homelies les plus familieres. Elles eſtoient ordinaires dans le langage le plus commun, & le plus eloigné des ornemens de l'eloquence. Qu'y a-t-il de plus ſimple & de moins figuré que les diſcours de S. Juſtin, & de S. Gregoire de Nyſſe, que nous avons rapportez? Cependant il faut que les Miniſtres pretendent qu'ils ſont pleins de metaphores plus que poetiques?

VI. Il eſt ridicule de ſe ſervir de metaphores devant des perſonnes qui ſelon toutes ſortes d'apparence ne les pourroient entendre, & on eſt

obligé au moins en ces cas de les expliquer. Or les Peres se servent des expressions qui marquent la presence reelle dans des écrits addressez à des payens, comme S. Justin, & dans des discours faits devant de nouveaux baptisez qui n'avoient encore aucune teinture de ce mystere, comme S. Ambroise, S. Gregoire de Nysse, S. Cyrille de Ierusalem, & S. Gaudence. Les payens qui ne sçavoient rien dans nostre religion, & les baptisez à qui l'on donnoit les premieres instructions de l'Eucharistie, ne pouvoient pas entendre ces expressions autrement que dans le sens naturel. Cependant les Peres ne les expliquent point, & jamais ils n'y continuent davantage. Ils ne vouloient donc pas qu'on les prist pour des metaphores.

VII. Il y a des metaphores plus dures les unes que les autres, & ce sont celles qui sont moins authorisées par l'usage, & par le langage ordinaire. Et plus elles sont dures & sans exemple, plus elles sont inintelligibles dans le sens metaphorique, & faciles à estre prises dans le sens literal & naturel.

Or ſi les expreſſions dont les Peres ſe ſont ſervis en parlant de l'Euchariſtie eſtoient metaphoriques, il faudroit dire que ce ſont les plus dures metaphores dont les hommes ſe ſoient jamais ſervis; de ſorte qu'il eſtoit impoſſible que les ſimples les entendiſſent dans ce ſens.

Pour comprendre mieux la dureté de ces metaphores, il faut remarquer que lorſqu'il y a un rapport naturel, & une reſſemblance naturelle entre deux termes, il n'eſt pas étrange que l'on ſubſtitue l'un pour l'autre. Par exemple, parce qu'un homme en colere eſt ſemblable à une beſte, on dira aſſez naturellement que la colere change les hommes en beſtes: parceque les ames ſeparées du corps, ſont fort ſemblables aux anges, on dira fort bien que l'homme aprés ſa mort deviendra un ange, ou ſera changé en ange.

Mais lors qu'entre deux termes il n'y a qu'un rapport d'inſtitution & d'établiſſement, on ne ſubſtitue point ainſy les termes les uns pour les autres dans le langage ordinaire.

On ne dit point, par exemple, que du

du lierre soit changé en vin, parce-qu'il devient signe de vin par l'établissement des hommes.

On ne dit point que l'Olivier est fait & changé en paix ; parcequ'il est fait signe de paix en ceux qui le portent pour cet effet.

On ne dit point communément que l'agneau paschal, ny la manne, ayent esté changez & transelementez au corps de JESUS-CHRIST ; parceque le rapport d'institution qu'ils ont avec le corps de JESUS-CHRIST, ne suffit point pour justifier la dureté de ces metaphores. Aubertin en cite un exemple de Bertram ; mais en n'en citant qu'un, il fait voir que cette expression est bien extraordinaire, & que la nature n'y porte guere, outre qu'il est facile de montrer que Bertram a parlé d'une maniere si peu naturelle, qu'il n'est pas bon à servir d'exemple pour autoriser des expressions.

L'eau dont on lave les baptisez, le chresme dont on les confirme, sont la figure du S. Esprit, de la charité, & de la grace. Le S. Esprit, selon le langage des Peres, y imprime une vertu

ſecrette pour agir ſur les ames, & pour y produire la juſtification & la grace : neanmoins ny la relation de ſigne à la choſe ſignifiée, ny l'impreſſion de cette vertu dans l'eau & dans le chreſme, ne porte point les Peres à dire, que l'eau ou le chreſme ſoient fait le S. Eſprit : qu'avant la conſecration c'eſt de l'eau & du chreſme ; mais qu'aprés la conſecration, c'eſt le S. Eſprit : que l'eau & le chreſme ſont changez, tranſelementez, & convertis au S. Eſprit ; au lieu que toutes ces expreſſions leur ſont ordinaires ſur le ſujet de l'Euchariſtie, & qu'elles compoſent le langage commun dont on s'eſt ſervi pour en parler.

VIII. Pour mieux faire voir combien il y a peu d'apparence ou que les Peres ſe ſoient portez à ſe ſervir de metaphores ſi dures & ſi obſcures, ou que les peuples les ayent pu entendre en un ſens metaphorique, il eſt important de remarquer qu'il y a de deux ſortes de langages : l'un que l'on peut appeller un langage de contrainte, & l'autre un langage naturel.

J'appelle langage naturel, celuy au-

quel on se porte par le seul desir de se faire entendre.

Et langage de contrainte, celuy que l'on choisit, non pas simplement pour s'exprimer, mais pour allier avec ses sentimens des expressions receües & autorisées par d'autres.

Par exemple, quand l'Ecriture & les Peres appellent JESUS-CHRIST du nom de Dieu, de Seigneur, de principe, de fin; qu'ils luy attribuent la puissance & la majesté divine, la creation, & la conservation de toutes choses; qu'ils luy donnent le nom de Verbe, de caractere de la substance de son Pere; qu'ils luy deferent l'adoration, la remission des pechez, la beatification des hommes, ils ne l'ont fait que dans le seul dessein d'exprimer ce qu'il en faut croire.

Mais quand on voit les Sociniens se servir des mesmes termes pour marquer la créance qu'ils en ont, quoyqu'ils ne soient guere propres pour l'exprimer, on ne doit pas beaucoup s'en étonner; puisque c'est par contrainte qu'ils s'en servent. Ils voyent ces termes autorisez dans l'E-

criture & dans les premiers Peres, & il leur eſt important de ne paroiſtre pas oppoſez à l'Ecriture ny aux premiers Peres. Ainſy ils aiment mieux donner un ſens violent aux mots, & parler un langage forcé, qu'ils corrompent & qu'ils expliquent enſuite à leur mode, que de faire reconnoiſtre par la difference de leur langage, la contrarieté de leurs opinions avec les ſentimens des premiers chreſtiens, & les veritez de l'Ecriture.

De meſme quand les Calviniſtes ſe ſervent quelquefois pour exprimer leur creance touchant l'Euchariſtie des meſmes termes dont les Peres ſe ſont ſervis, & qu'ils accordent que le pain & le vin ſont changez au corps & au ſang de JESUS-CHRIST; qu'ils ſont faits le corps & le ſang de JESUS-CHRIST; qu'on mange veritablement le corps de JESUS-CHRIST, & pluſieurs autres expreſſions qui marquent naturellement & ſimplement la creance des Catholiques, il n'y a pas lieu d'en eſtre ſurpris, ny meſme de les accuſer ſur cela de folie. Ils y ſont contraints. On voit

le motif qui les y porte. Ils ne veulent pas paroiſtre contraires à toute l'antiquité. Il leur eſt important qu'on croye que le langage des Peres ſe peut accorder avec leurs opinions; & c'eſt pourquoy ils en uſent quelquefois. Ils font des chapitres qui portent pour titres, que le pain & le vin ſont faits le corps & le ſang de JESUS-CHRIST, & qu'ils ſont changez & transferez au corps & au ſang de JESUS-CHRIST. Ils employent les expreſſions les plus fortes, & les corrompent enſuite par des interpretations & des gloſes violentes.

Tout cela n'eſt pas ſi étrange. Les metaphores dures & extraordinaires ne ſont pas ſi ſurprenantes, quand on voit que c'eſt par force qu'on s'y porte. La neceſſité les excuſe, & les rend intelligibles.

Mais les Peres n'ont point eu cette ſorte d'excuſes ou de raiſons. Ils n'ont eu aucune obligation, ny aucun engagement à ſe ſervir de ces expreſſions. Ils n'avoient point d'adverſaires en teſte dont ils craigniſſent les reproches. Ils n'avoient point cette

veüe d'allier les expreſſions anciennes avec leurs opinions preſentes. Ils ſuivoient ſimplement la nature, & ils n'avoient point d'autre but, que de choiſir les termes les plus propres pour exprimer leurs penſées, & pour former dans l'eſprit de leurs lecteurs, l'idée veritable qu'ils devoient avoir de l'Euchariſtie.

Et c'eſt en ſuivant ainſy la nature qu'ils nous ont dit que l'Euchariſtie eſtoit le vray corps de JESUS-CHRIST, qu'il n'en falloit point douter, & que le pain & le vin aprés la conſecration eſtoient changez en ſon corps & en ſon ſang.

Qu'on juge maintenant s'il y a de l'apparence qu'ils ſe fuſſent ſervis de ces expreſſions, & de tant d'autres auſſy fortes, & auſſy preciſes, s'ils ne nous euſſent voulu dire autre choſe, ſinon que le pain devenoit la figure ſacrée du corps de JESUS-CHRIST, & qu'il changeoit de ſignification & d'uſage? Y a-t-il quelque choſe dans noſtre raiſon, & dans la coutume du langage humain, qui nous puiſſe porter à des termes ſi eloignez de ce qu'on veut

faire entendre ? Et ne devroit-on pas condamner d'extravagance & de folie ceux qui pour exprimer des penſées ſi communes, & des ſentimens ſi faciles à faire concevoir aux plus ſimples, choiſiroient des manieres de parler ſi extraordinaires & ſi trompeuſes ?

On prie l'auteur de la réponſe de nous dire de bonne foy, & avec cette ſincerité qu'il recommende aux autres en pluſieurs lieux de ſon écrit, s'il croit qu'un Braſilien, ou un Chinois fuſt bien inſtruit dans la creance reformée par un homme qui ſe contenteroit de le catechiſer en ces termes : *Noſtre Seigneur dans la nuit où il fut livré à ſes ennemis ayant pris du pain & rendu graces à Dieu ſon Pere, il le rompit & le donna à ſes diſciples, en leur diſant : Prenez, mangez, cecy eſt mon corps. Enſuite il prit le calice, & rendant graces leur dit : Cecy eſt mon ſang. Puis donc qu'en parlant du pain il a declaré que c'eſt ſon corps, qui oſera jamais revoquer en doute cette verité ? Et puis qu'en parlant du vin il a aſſuré ſi poſitivement que c'eſt ſon ſang, qui jamais en pour-*

ra douter, & osera dire qu'il n'est pas vray que ce soit son sang? JESUS-CHRIST estant autrefois en Cana de Galilée, il y changea de l'eau en vin par sa seule volonté; & nous estimerons qu'il n'est pas assez digne pour nous faire croire sur sa parole qu'il ait changé du vin en son sang? Si ayant esté invité à des nopces humaines & terrestres, il fit ce miracle sans que personne s'y attendist, ne devons-nous pas reconnoistre encore plutost qu'il a donné aux enfans de l'époux celeste, son corps à manger, & son sang à boire; afin que nous le recevions comme estant indubitablement son corps & son sang. Car sous l'espece du pain il nous donne son corps, & sous l'espece du vin il nous donne son sang; afin qu'estant faits participans de ce corps & de ce sang nous devenions un mesme corps, & un mesme sang avec luy. Car par ce moyen nous devenons pour le dire ainsy des porte-Christs dans nos corps, lorsque nous recevons dans nostre bouche & dans nostre estomac son corps & son sang. C'est pourquoy je vous conjure, mes freres, de ne les plus consi-

derer comme un pain commun, & un vin commun; puis qu'ils sont le corps & le sang de JESUS-CHRIST. *Car encore que les sens vous rapportent que ce n'est que du pain & du vin, la foy vous doit confirmer dans la verité que je vous dis. Gardez-vous bien d'en juger par vostre gouſt; mais que la foy vous faſſe croire avec une entiere certitude que vous avez eſté rendus dignes de participer au corps & au ſang de* JESUS-CHRIST.

Qu'il nous diſe ſincerement quel jugement il feroit de ce catechiſte, ou plutoſt quel jugement en feroit une compagnie de ſimples Calviniſtes, qui eſtant tres bien inſtruits des articles de leur creance, ne ſeroiẽt pas neanmoins aſſez habiles pour reconnoiſtre que ces paroles ſont celles de S. Cyrille de Jeruſalem? Peut-on douter qu'ils ne priſſent ce predicateur pour un Catholique tres zelé, qui voudroit inſtruire ces infidelles dans la foy de l'Egliſe Romaine? Que ſi l'on les aſſuroit neanmoins que cet homme fuſt Calviniſte, & qu'il n'a voulu dire autre choſe par tout ce diſcours, ſinon

que le pain & le vin estoient les figures sacrées du corps & du sang de JESUS-CHRIST, & qu'en les prenant on s'unissoit par la foy à JESUS-CHRIST qui est dans le ciel; en verité il faudroit qu'ils fussent bien moderez, pour s'empescher de répondre, que ce predicateur est donc un mal habile homme de s'exprimer en sorte qu'il fait justement comprendre tout le contraire de ce qu'il pense, & jette les hommes dans l'erreur, au lieu de les instruire de la verité?

Cependant ce predicateur que tous les simples Calviniſtes prendroient sans doute ou pour un Catholique tres zelé, ou pour le plus impertinent des hommes, est, comme nous avons dit, S. Cyrille Patriarche de Jerusalem: & ces expressions qu'ils jugeroient ou catholiques, ou extravagantes, sont les propres paroles de ce Saint, & non seulement de ce Saint, mais de tous les Peres. C'est le langage commun de toute l'antiquité. C'est la maniere dont on enseignoit aux plus simples ce qu'ils devoient croire de l'Eucharistie. On ne leur a

point parlé d'une autre sorte, & ils ne parloient point eux-mesmes d'une autre maniere quand ils en parloient : de sorte qu'il faut conclure necessairement ou que tous les Peres & tous les fidelles de l'ancienne Eglise ont esté Catholiques dans leurs sentimens, ou qu'ils ont esté extravagans dans leurs expressions ; & parce qu'on ne peut dire en aucune sorte qu'ils ayent parlé d'une maniere extravagante, il faut conclure necessairement qu'ils n'ont point eu d'autre creance que celle des Catholiques.

IX. Car c'est encore une des regles dont les hommes se servent, sans mesme qu'ils y pensent, pour reconnoistre les expressions simples des metaphoriques, qu'on ne doit point prendre pour metaphores, celles qui nous obligeroient à conclure, que celuy qui s'en sert a parlé d'une maniere deraisonnable, & contraire au bon sens.

Cette regle n'est pas entierement certaine, lors qu'il s'agit de quelques passages d'un auteur particulier ; parce qu'il n'y a point d'auteur si

exact & si circonspect, qui ne parle quelque fois d'une maniere moins exacte, & que l'on peut dire fausse & trompeuse. Mais elle est entierement certaine & indubitable, quand il s'agit du langage de plusieurs personnes, & mesme de toute l'Eglise en divers siecles; & elle est tellement vraye, qu'on ne la pourroit nier sans eblanser toute la religion.

Car s'il estoit permis de supposer que toute l'Eglise se pust accorder à se servir d'un langage faux, trompeur, & contraire à la nature & à la raison, il est visible qu'il seroit absolument impossible de prouver rien par l'autorité de la tradition; puisqu'il n'y a rien qui ne se puisse detourner à quelque sens ridicule, & que ces sens ridicules deviendroient probables par cette supposition.

Ainsy c'est un principe de religion, aussy bien que de sens commun, qu'un grand nombre d'écrivains ne s'accordent jamais à parler d'une mesme chose d'une maniere contraire au bon sens, & qui porte à des sentimens eloignez de leur pensée. Et ce principe

n'eſt qu'une ſuite de ce que les hommes ſont raiſonnables, n'eſtant pas humainement poſſible que pluſieurs hommes raiſonnables parlent ordinairement & frequemment d'une maniere deraiſonnable.

Mais parce que la raiſon des hommes eſt bornée, & qu'elle eſt ſujette à s'eblouir, & à ſouffrir des obſcurciſſemens paſſagers, on doit établir un autre principe, qui eſt une ſuite naturelle de l'infirmité humaine; ſçavoir qu'il echape aux auteurs les plus exacts quelques expreſſions moins exactes, & qui pouvant d'elles-meſmes porter à l'erreur, ont beſoin d'eſtre redreſſées par la foule des expreſſions plus exactes, ou du meſme auteur, ou des autres.

Le premier de ces principes ſert à prouver invinciblement toutes les veritez de la religion chreſtienne, & principalement le myſtere de l'Euchariſtie, n'y ayant rien de moins raiſonnable que les expreſſions ordinaires des Peres ſur ce myſtere, ſi on ne les explique dans le ſens des Catholiques. Et le ſecond ſert à répondre à

quelques lieux difficiles qui se trouvent dans les Peres sur le sujet de l'Eucharistie, & sur les autres articles de la foy.

Sans le premier, on ne peut prouver nulle verité comme nous l'avons montré.

Et sans le second, on ne peut deffendre nulle verité, n'y en ayant aucune que l'on ne puisse combatre par quelques paroles obscures des anciens Peres.

Je sçay bien qu'une des principales choses que le Ministre Aubertin a tâché de faire dans son livre, est de montrer qu'il n'est point ridicule de donner aux passages des anciens Peres qui semblent marquer une presence reelle, le sens metaphorique que les Calvinistes y donnent; & que dans ce dessein il a ramassé avec un tres grand soin toutes les expressions metaphoriques des anciens Peres qu'ils a cru semblables à celles qu'il a dessein d'expliquer; afin de montrer en les comparant avec des paroles semblables, & qui sont certainement metaphoriques, qu'il n'y a pas d'inconve-

nient de les prendre auſſy dans un ſens metaphorique. S'il s'agit, par exemple, de quelque paſſage d'un Pere, où il ſoit dit que le pain eſt changé au corps de JESUS-CHRIST, il en propoſera pluſieurs autres où il eſt dit, Que les hommes ſont changez en beſtes par l'avarice : que la grace du bapteſme nous change en une nature divine; que les hommes ſeront changez en anges par la mort : que dans le bapteſme que les Apoſtres donnerent aux premiers chreſtiens, JESUS-CHRIST changea l'eau en vin ; & il croit par la comparaiſon de ces expreſſions avoir rendu inutiles celles dont les Catholiques ſe ſervent, & avoir pleinement montré qu'elles ſe peuvent auſſy bien expliquer en un ſens metaphorique, que celles avec leſquelles il les compare.

Mais outre que dans tous ces exemples il n'en propoſe aucun, où il ſoit dit qu'un ſigne d'inſtitution & d'établiſſement eſt changé en la choſe ſignifiée pour marquer ſimplement qu'il en eſt rendu ſigne; ce qui eſt proprement l'eſpéce dont il s'agit ; puiſ-

qu'ils veulent faire croire que quand les Peres disent si souvent que le pain est changé au corps de JESUS-CHRIST, cela veut dire qu'il devient signe sacré du corps de JESUS-CHRIST; il ne faut de plus qu'un peu de sens commun, pour reconnoistre l'étrange disproportion de toutes ces expressions qu'il compare.

Car les expressions des Peres sur l'Eucharistie sont telles, qu'elles ne peuvent estre prises dans un sens metaphorique selon toutes les regles par lesquelles les hommes distinguent les metaphores des termes simples, comme nous l'avons fait voir : au lieu que les exemples qu'Aubertin propose, ne contiennent que des expressions qui devoient estre prises pour metaphoriques selon toutes ces mesmes regles. Car ce sont des metaphores rares, & qui estoient facilement reduites au sens naturel par l'idée distincte que tous les hommes avoient formée de la verité sur les expressions simples qui estoient infiniment plus frequentes.

Ce sont des metaphores non continuées.

Des metaphores expliquées.

Des metaphores non prouvées.

Des metaphores intelligibles à tous ceux à qui on en parloit.

Des metaphores auſquelles ils eſtoient portez par l'uſage commun du langage humain.

Et enfin des metaphores qui n'ont rien d'extraordinaire, de déraiſonnable, & de ſurprenant.

Il ſeroit aiſé de le faire voir en détail, en examinant toutes ces expreſſions ſur les régles que nous avons apportées pour le diſcernement des metaphores. Mais parceque cet examen eſt facile d'une part, & que de l'autre il nous engageroit à trop de diſcours, il ſuffit de remarquer icy une preuve convaincante, & qui ne peut eſtre deſavoüée de perſonne; de l'enorme difference qui eſt entre ces expreſſions que ce Miniſtre nous repreſente comme ſemblables. C'eſt que les expreſſions dont les Catholiques ſe ſervent pour la preſence reelle ont tellement l'apparence d'expreſſions ſimples & naturelles, qu'elles ont eſté priſes ainſy par toute l'Egliſe ſelon les

Miniſtres meſmes depuis cinq cens ans. Au lieu que celles qu'ils propoſent comme pareilles à celles-là, n'ont jamais eſté expliquées par qui que ce ſoit autrement que dans un ſens metaphorique, n'y ayant perſonne, par exemple, qui ſe ſoit imaginé que les hommes ſont reellement convertis en beſtes par l'avarice, quoyque ſaint Chryſologue l'ait dit; ny que le bapteſme change veritablement les hommes en Dieu, quoyqu'un autre Pere ait parlé de cette ſorte; ny que les eaux dont les premiers Chreſtiens furent baptiſez ayent eſté converties en vin, comme il eſt dit dans le paſſage de S. Gaudence. De ſorte qu'il faut qu'ils diſent que les unes ont trompé toute la terre, & que les autres n'ont jamais trompé perſonne; ce qui eſt la marque la plus ſenſible de la plus grande difference qu'on ſe puiſſe imaginer.

CHAPITRE IV.

Examen des autres conjectures de l'Auteur de la Réponſe.

LA refutation que nous avons faite de la principale des conſiderations de l'auteur de la réponſe, nous donnera moyen de traitter les autres avec plus de breveté, eſtant viſible qu'elles ne peuvent ſubſiſter, s'il eſt vray, comme nous l'avons prouvé, qu'il eſt impoſſible de s'imaginer que les fidelles de l'ancienne Egliſe n'euſſent pas une creance tres diſtincte de la preſence reelle, ou de l'abſence reelle. Il propoſe la premiere en ces termes.

Il ne s'agit pas, dit-il, *de la caſſation d'une verité qu'on ait ceſſé de croire, mais de l'introduction d'une erreur qu'on ne croyoit pas auparavant; non de l'extinction de la foy, mais d'une augmentation vicieuſe qui a eſté faite à la foy. La verité qu'on croit eſt que l'Euchariſtie eſt un ſacrement, c'eſt-à-dire un ſigne ſacré du corps mort, & du*

ſang épandu de JESUS-CHRIST. *Cette verité a toujours eſté crüe & l'eſt encore aujourd'huy dã l'Egliſe Romaine; mais l'erreur nouvelle eſt que ce ſigne du corps de* JESUS-CHRIST *eſt le corps meſme de* JESUS-CHRIST *ſubſtanciellement*. L'Auteur pretend conclure de là, que la creãce de la preſence reelle s'eſt introduite par voye d'addition; & qu'ainſy elle s'eſt pu introduire inſenſiblemẽt.

Mais tout ce diſcours ſe détruit de ſoy-meſme; puiſque comme nous l'avons fait voir, les fidelles avoient neceſſairement une creance diſtincte de la preſence reelle ou de l'abſence reelle. S'ils ont toujours crû la preſence reelle, il ne s'eſt introduit rien de nouveau; puiſque l'on a toujours cru ce que l'on croit à preſent. Et ſi l'on avoit cru l'abſence reelle, la creance contraire n'auroit pu s'introduire que par la caſſation d'une verité qu'on croyoit. Il euſt fallu bannir formellement cette creance diſtincte de l'abſence de JESUS-CHRSIT, pour y ſubſtituer celle de la preſẽce reelle. Il euſt falu ceſſer de croire ce que l'on croyoit, & commencer à croire ce qu'on ne

croyoit pas. On croyoit que JESUS-CHRIST eſtoit abſent de la terre, & l'on euſt commencé de croire qu'il n'eſtoit pas abſent de la terre. On croyoit qu'il n'eſtoit que dans le ciel, & il euſt fallu croire qu'il eſtoit faux qu'il ne fuſt que dans le ciel. On croyoit que ce qu'on recevoit dans la communion n'eſtoit pas le corps meſme de JESUS-CHRIST, & l'on euſt commencé à croire que c'eſtoit le corps meſme de JESUS-CHRIST. Ainſy pour me ſervir des termes meſmes de cet auteur, il euſt fallu pour recevoir cette nouvelle creance *condamner ſes premieres penſées, & ſes premieres actions; ce qui eſt en quelque façon renoncer à ſoy-meſme*; & il euſt fallu joindre à ce renoncement à ſoy-meſme, la condamnation de toute la terre, que l'on euſt accuſé neceſſairement d'impieté; parcequ'elle ne reconnoiſſoit pas, & n'adoroit pas JESUS-CHRIST où il eſt. Et c'eſt ce que l'auteur avoüe ne ſe pouvoir faire qu'avec eclat, avec violence, & avec des convulſions qui ne peuvent eſtre inſenſibles.

Mais il eſt important de remarquer ce que cet auteur paroiſt n'avoir pas

assez compris, qu'il y a une extrême difference entre explication de la foy, & confirmation de la foy. J'appelle explication de la foy, quand on la fait passer d'une idée confuse à une idée nette & developée. Et dans ces sortes d'eclaircissemens quoyque ce soit dans le fond la mesme chose, neanmoins les idées par lesquelles on la connoist sont differentes, l'une estant confuse & obscure, l'autre claire & demeslée.

J'appelle confirmation de la foy, quand sans y ajoûter aucun eclaircissement, on confirme seulement plus positivement ce que l'on a toujours cru.

Il est faux que l'on ait rien ajoûté dans l'Eglise Romaine à la foy de l'Euchariſtie quant à la substance par maniere d'explication. On a toujours cru que JESUS-CHRIST y estoit present, & que l'Euchariſtie estoit le corps de JESUS-CHRIST, & ces mots forment la mesme idée dans nostre esprit que ceux dont on se sert à present. Estre present, estre present reellement, estre present substancielle-

ment, ſont abſolument la meſme choſe; parce qu'une preſence metaphorique n'eſt pas une preſence, mais plutoſt une abſence veritable. Et ainſy elle n'eſt nullement compriſe dans l'idée ſimple que ce mot imprime dans l'eſprit: de ſorte que quand on ne doit concevoir qu'une preſence metaphorique, il faut bannir l'idée ſimple de preſence, pour y ſubſtituer celle de ſigne ou d'operation, ou quelque autre qui enferme plutoſt l'idée d'abſence, que celle de preſence.

La ſeule difference qu'il y a donc entre ces expreſſions de l'ancienne Egliſe, l'Euchariſtie eſt le corps de JESUS-CHRIST, & celle de l'Egliſe Romaine, l'Euchariſtie eſt reellement & ſubſtantiellement le corps de JESUS-CHRIST, n'eſt pas que les unes ſoient plus expliquées que les autres; mais c'eſt ſimplement que les dernieres ſont plus affirmées que les premieres. Car quand on dit que le corps de JESUS-CHRIST eſt reellement & ſubſtantiellement dans l'Euchariſtie, on y ajoûte une reflexion de l'eſprit qui affirme plus forte-

ment la verité de ce que l'on dit. Et c'eſt comme ſi l'on diſoit : Il eſt vray que JESUS-CHRIST eſt dans l'Euchariſtie. Car comme ces mots, *il eſt vray*, ne changent rien dans l'idée de la propoſition à laquelle on les joint ; mais marquent ſeulement que l'eſprit en enviſage plus expreſſément la verité : de meſme ceux de preſence reelle, de preſence ſubſtantielle, ne font qu'affirmer davantage ce qui eſt & qui a toujours eſté enfermé dans l'idée ſimple & naturelle de preſence.

Ainſy toutes ces additions, & ces explications pretendues que l'Auteur ſuppoſe que l'on a faites à la foy, ſont des chimeres ſans fondement, qu'il avance ſans preuve & ſans raiſon, & que nous avons détruites par des raiſons & des preuves tres certaines. Voyons s'il ſera plus heureux dans ſa ſeconde conſideration :

Il faut remarquer, dit-il, *qu'avant qu'une erreur ait fait du bruit dans le monde, il n'y a perſonne qui ſonge encore formellement à la rejetter. Et la raiſon en eſt que les erreurs poſſibles eſtant infinies, s'il falloit que noſtre penſée*

sée les rejettast actuellement avant mesme qu'elles eussent paru, l'esprit de l'homme seroit assurément absorbé. Et de là vient que quand une erreur commence a naistre & à se pousser, elle trouve les hommes qui dorment à son egard; de sorte qu'il n'est pas malaisé ou qu'elle entre dans l'Eglise sans qu'on la voye, ou que si on la voit on la laisse passer sans dire mot. Ainsy s'est introduite l'erreur de la transsubstantiation, & de la presence locale doucement, & peu à peu parce qu'on n'en connoissoit ny le fond ny la force. Personne ne la craignoit, parceque personne n'en avoit encore senti les funestes effets.

Tout ce lieu commun n'a rien de solide, quand il s'agit d'une opinion formellement opposée à une creance distincte & positive, repandue dans toute l'Eglise, & non seulement dans tous les Pasteurs, mais dans les plus simples de tous les fidelles. Car on peut dire qu'à l'egard de ces erreurs les hommes ne dorment point, & ne peuvent dormir; parce que l'opinion distincte qu'ils ont de la verité les tient dans une vigilance continuelle

contre les erreurs qui y ſont formellement oppoſées. Or nous avons fait voir qu'il faut que les fidelles ayent eu une creance diſtincte de la preſence, ou de l'abſence reelle; & par conſequent ils ont eſté toujours dans un eſtat de vigilance contre l'une ou l'autre de ces deux opinions.

Il a paru dans l'onziéme ſiecle que la creance diſtincte où toute l'Egliſe eſtoit de la preſence reelle, comme Aubertin meſme eſt forcé de l'avoüer, ne l'a point tenüe endormie contre l'introduction de l'abſence reelle que Berenger vouloit faire. On a veu incontinent que tous les Paſteurs ſe ſont alarmez, & qu'ils ont condamné cette erreur naiſſante par divers Conciles. La creance poſitive & diſtincte de l'abſence reelle n'auroit pas produit un moindre éclat contre ceux qui auroient voulu introduire une preſence reelle, ſi l'Egliſe ne l'euſt pas toujours crue. Et elle auroit au contraire cauſé un plus grand ſoulevement, l'eſprit humain ſe revoltant bien plus puiſſamment contre la creance des Catholiques que

e combat que contre celles des Sa-
rramentaires qui le flatte.

Il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui ait oſé avancer cette opinion ridicule, que toutes les croix que l'on fait preſentement comme des images de celle de JESUS-CHRIST, & à qui l'on donne ſimplement le nom de croix, ſoient reellement & ſubſtantiellement changées en la vraye croix de JESUS-CHRIST. On chante tous les ans dans les Egliſes le Vendredy ſaint : *Ecce lignum crucis*, Voilà le bois de la croix, quoy que ce ſoit ſouvent une croix d'argent, ou d'autre matiere, qui eſt entre les mains du Preſtre; & neanmoins cette expreſſion n'a jamais perſuadé à perſonne que ces croix auſquelles on applique ces paroles ſoient reellement la croix où JESUS-CHRIST a eſté effectivement attaché.

L'auteur de la reponſe croit-il que s'il prenoit fantaiſie à quelqu'un d'avancer cette extravagance, & de ſoutenir que par la vertu de ces paroles, *Ecce lignum crucis*, ces croix d'argent ou d'autre matiere ſont changées dans

la croix meſme de JESUS-CHRIST; croit-il, dis-je, que cette folie trouvât l'Egliſe endormie, & qu'elle puſt ſe repandre parmy les fidelles, ſans que perſonne s'en apperceut? Et ne doit-il pas au contraire reconnoiſtre que l'idée tres diſtincte que tous les Catholiques ont que ces croix que l'on fait, ne ſont pas la vraye croix, mais qu'elles en ſont ſeulement l'image, leur feroit tout d'un coup reconnoiſtre, rejetter, & deteſter cette erreur nouvelle qu'on voudroit ſemer;

Qu'il juge par cet exemple combien il eſtoit impoſſible, que ſi tous les fidelles de l'ancienne Egliſe euſſent regardé l'Euchariſtie comme nous regardons les croix de nos egliſes, c'eſtadire comme une image ſacrée du corps de JESUS-CHRIST, & non comme le corps de JESUS-CHRIST, ils euſſent receu ſans contradiction, ſans reſiſtance, & ſans bruit la nouvelle opinion de ceux, qui leur auroient voulu perſuader que ce qu'ils avoient cru juſques alors n'eſtre que l'image du corps & du ſang de JESUS-CHRIST, eſtoit dans la verité le corps

& le ſang de JESUS-CHRIST.

En un mot l'Egliſe n'eſt jamais endormie à l'egard de ceux qui choquent directement ſes veritez capitales, dont les fidelles ont une creance diſtincte; & ce ſommeil dont parle l'Auteur ne peut ſe concevoir tout au plus qu'au regard de certaines conſequences de ſa doctrine, qui ne ſont connues que d'un petit nombre de Theologiens habiles, & qui peuvent ainſy eſtre attaquées avec moins d'eclat. Mais il eſt abſolument impoſſible de toucher aux veritez populaires, ſans ſoulever le peuple, & cauſer des ſcandales & des tumultes. L'Euchariſtie ayant toujours eſté de ce genre, & eſtant pour le dire ainſy le myſtere de tous le plus populaire, puiſque nul des fidelles n'a pu l'ignorer, c'eſt auſſy celuy dans lequel il eſt moins poſſible qu'il ſoit arrivé un changement inſenſible de creance.

Mais comme l'Auteur nous promet un grand eclairciſſement dans ſa troiſiéme conjecture, il eſt important de l'examiner.

CHAPITRE. V.

Examen de ce que dit l'Auteur de la Réponse sur le sujet de l'adoration.

VNe troisième remarque, dit-il *donnera du jour à ce que nous venons de dire. C'est que l'erreur dont il s'agit ayant deux parties ; l'une eclatante & populaire ; l'autre sourde & moins exposée à la connoissance publique ; l'une ouvertement mauvaise & pernicieuse à la religion, l'autre qui semble assez innocente, & qui ne découvre pas formellement son venin, le changement a commencé par cette derniere, & a fini par la premiere. J'appelle partie eclatante & pernicieuse l'adoration de l'hostie, la pompe des processions la feste qu'on celebre à son honneur. Et j'appelle la partie sourde, le dogme de la transsubstantiation, ou de la presence locale. J'avoüe que si on eust commencé par l'introduction du culte, le changement eust esté plus surprenant & plus sensible mais on a fait marcher la doctrine devant sans toucher aux consequences.*

La pompe des ceremonies que l'Egliſe prattique envers l'Euchariſtie ne pouvant avoir rien de pernicieux & de mauvais qu'en ce qu'elles enferment l'adoration, ce n'eſt pas une innovation ſi l'adoration n'eſt pas nouvelle. Auſſy l'auteur de la réponſe joint-il l'adoration avec ces ceremonies, & il pretend generalement que la doctrine de la preſence reelle s'eſt établie dans l'Egliſe avant la prattique de l'adoration de l'Euchariſtie.

C'eſt en quoy conſiſte cette remarque qu'il n'accompagne d'aucunes preuves, comme ſi nous eſtions obligez de l'en croire ſur ſa parole, principalement dans une choſe ſi contraire au ſens commun. Car l'adoration de l'Euchariſtie eſt une ſuitte ſi naturelle de la foy de la preſence reelle, qu'il eſt incroyable de ſoy meſme qu'il ſe ſoit trouvé des perſonnes aſſez folles, pour pouvoir ſeparer deux choſes que la pieté & la raiſon uniſſent ſi étroitement. On ne peut croire que JESUS-CHRIST ſoit en quelque lieu, ſans penſer à luy. Et cette penſée produit neceſſairement dans

ceux qui ont quelque ſentiment de religion un abaiſſement de l'ame qui s'humilie & s'aneantit en ſa preſence, ce qui eſt une veritable adoration.

Il faut donc pour ajuſter ſon hiſtoire fabuleuſe, que l'Auteur ſuppoſe auſſy que ceux qui avoient decouvert que JESUS-CHRIST eſtoit preſent dans l'Euchariſtie, ſe faiſoient une violence continuelle pour retenir les mouvemens de crainte & de reſpect que cette creance devoit produire, & qu'ils ſe forçoient à le regarder fierement, en ſe donnant bien de garde de l'honnorer par quelque action d'humilité ſoit exterieure ſoit interieure.

En verité il faut eſtre bien preoccupé pour trouver de la vray-ſemblance dans une ſuppoſition ſi hors d'apparence ! Auſſy les principaux d'entre les pretendus Reformez ont reconnu de bonne foy juſques icy que l'adoration ne ſe peut ſeparer de la foy de la preſence reelle.

JESUS-CHRIST *eſt adorable*, dit Calvin, *en quelque lieu qu'il ſoit. Qu'y a-t-il donc de plus deraiſonnable*

que de croire que IESUS-CHRIST *eſt dans le pain, & de ne l'y pas adorer? I'ay toujours raiſonné de la ſorte*, dit-il en un autre endroit : *ſi* IESUS-CHRIST *eſt ſous le pain, on l'y doit adorer.* Beze & pluſieurs autres Miniſtres ont parlé de la meſme ſorte.

Puis donc que ces deux actions ſont inſeparables de leur nature, & que l'une produit l'autre, quelle apparence y a-t-il dans ce que cet auteur dit, que la preſence reelle s'eſt établie avant l'adoration de l'Euchariſtie? Il nous devoit donc dire le temps de cet établiſſement, & je ne voy pas bien où il le pourra placer pour favoriſer ſon opinion, puis qu'Alger en parle de cette ſorte *lib. 2. c. 3.* quelque temps aprés la naiſſance de l'hereſie de Berenger.

Si l'on ne croyoit que la verité & l'utilité de ce ſacrement eſt beaucoup plus grande qu'elle ne paroiſt aux ſens, la devotion de tant de perſonnes qui y aſſiſtent, qui y ſervent, qui L'ADORENT *ſeroit vaine & inutile.*

Et à la fin de ce meſme chapitre: NOUS ADORONS *ce ſacrement com-*

me une choſe divine ; nous luy parlons, nous le prions comme vivant & animé, en luy diſant : Agneau de Dieu, qui oſtez les pechez du monde, ayez pitié de nous ; parceque ſans nous arreſter à ce que nous voyons, nous croyons que JESUS-CHRIST *y eſt veritablement, quoyqu'il ne s'y voye pas.*

Cet auteur qui eſtoit preſque contemporain de Berenger eſtant mort en 1130. & ayant ainſy paſſé une partie de ſa vie dans l'onziéme ſiecle, ne parle point de cette coutume comme eſtant nouvelle dans l'Egliſe. Et il eſt clair qu'il l'a ſuppoſe ancienne, puiſqu'il s'en ſert pour prouver la verité de la preſence de JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie. Ce qu'il ne feroit pas raiſonnablement, ſi c'euſt eſté une ceremonie nouvellement établie. Mais quelque temps avant Alger, & à la naiſſance meſme de l'hereſie de Berenger, Durand Abbé de Toarn parle clairement de l'adoration dans la III. partie de ſon Traité *du Corps & du Sang de* CHRIST. *L'Eſcabeau de la divinité*, dit-il, *eſt la ſainte humanité du Redempteur, à qui il faut rendre*

le culte d'une humble adoration, à cauſe de ſon unité inſeparable avec la divinité, principalement lorſqu'elle ſupplée à la communion eternelle que nous aurons avec Dieu. Car c'eſt pour cela que ce ſacrement a eſté inſtitué.

Par là nous remontons facilement juſques au temps où les Calviniſtes placent ridiculement la naiſſance de la foy de la preſence reelle; mais ils ne l'y trouveront pas ſeparée de l'adoration. Car quoyqu'il ſoit reſté peu d'écrivains de ce ſiecle, il ſe trouve que ceux qui en reſtent, rendent un témoignage ſuffiſant à l'adoration de l'Euchariſtie.

Il eſt rapporté dans l'extrait Grec de la vie du bienheureux Luc anachorette, qu'ayant eſté conſulter l'Archeveſque de Corinthe, pour ſçavoir ce qu'il feroit afin de recevoir les venerables & divins myſteres, cet Archeveſque luy répondit, que ſi par quelque neceſſité inévitable on ne pouvoit avoir un Preſtre dans leur montagne, il falloit mettre ſur la table ſacrée le vaſe où ſont les myſteres préſanctifiez, *puis étendant un petit*

linge; vous y mettrez, dit-il, *les particules sacrées, & faisant brûler de l'encens, vous chanterez des pseaumes qui conviennent à ce mystere, & qui le figurent, ou bien le cantique appellé Tryſagion avec le Symbole de la foy; puis* L'ADORANT, *en flechissant trois fois les genoux, & joignant les mains, vous prendrez avec la bouche* LE SACRÉ CORPS DE JESUS-CHRIST NOSTRE DIEU.

C'eſt l'avis que luy donne cet Archeveſque qui eſtoit ſoumis à l'Egliſe Romaine; & il ne faut pas s'imaginer qu'il luy preſcriviſt rien en cela, que ce qui ſe prattiquoit dans l'Egliſe de ſon temps.

On lit de meſme dans la vie d'une ſainte nommée Theoctiſte, écrite par un Ambaſſadeur de l'Empereur Leon au x. ſiecle, que cette Sainte ayant veſcu 35. ans dans un deſert de l'iſle de Paros, pria un homme qui venoit chaſſer dans cette iſle, & qui l'avoit rencontrée, de luy apporter l'année ſuivante la ſainte Euchariſtie: ce qu'ayant fait, lorſqu'il eut trouvé cette Sainte, & qu'il eut

tiré de ſon ſein la boëte *où eſtoit la chair du Seigneur, la Sainte ſe jetta incontinent à terre, & receut le don divin avec gemiſſement, & en arroſant la terre de ſes larmes. Elle dit: Seigneur, vous laiſſez maintenant en paix voſtre ſervante, puiſque mes yeux ont veu le Sauveur que vous nous avez donné*; prattiquant ainſy en meſme temps & l'adoration exterieure par le proſternement de ſon corps, & l'interieure en reconnoiſſant avec amour que ſes yeux avoient veu ſon Sauveur, c'eſt à-dire JESUS-CHRIST.

Auſſy la Liturgie de Jean le Silencieux, qui a paſſé pour eſtre de S. Chryſoſtome, & dont on ſe ſervoit en l'Egliſe de Conſtantinople, marque expreſſément la prattique de l'adoration, par cette oraiſon du Preſtre, priſe de la Liturgie de S. Baſile, par laquelle il adore JESUS-CHRIST preſent dans le ciel & dans la terre: *Seigneur* JESUS, *regardez nous de voſtre ſainte demeure, & du throſne de voſtre gloire; & venez pour nous ſanctifier, vous qui dans les cieux eſtes aſſis avec voſtre Pere, & qui eſtes icy preſent avec*

nous d'une maniere inviſible : daignez par voſtre main puiſſante nous donner voſtre corps pur & ſans tache, & voſtre precieux ſang, & par nous à tout le peuple.

Il y eſt dit enſuitte, que le Preſtre adore, & le Diacre pareillement du lieu où il eſt, en diſant trois fois ſecrettement, *Seigneur ayez pitié de moy qui ſuis un pecheur* ; & que tout le peuple de meſme adore avec devotion. Et pour montrer que cette adoration ſe rapporte au corps de JESUS-CHRIST preſent ſur l'autel, il ne faut que voir ce qui ſuit dans la meſme Liturgie, lorſque le Preſtre & le Diacre communient. *Le Preſtre prend le ſaint pain, & baiſſant la teſte devant la ſainte table, il prie en cette maniere : Ie confeſſe que vous eſtes le Chriſt, le Fils du Dieu vivant, qui eſtes venu au monde pour ſauver les pecheurs, dont je ſuis le premier, &c. Seigneur je ne ſuis point digne que vous entriez dans la maiſon ſoüillée de mon ame ; mais comme vous avez daigné repoſer en la creche, en l'étable des animaux, & dans la maiſon de*

Simon le Lepreux, daignez aussy entrer dans mon ame pleine de passions deraisonnables, comme dans une creche, & dans ce corps de boüe & de mort, tout couvert de la lepre du peché. On prattiquoit le mesme à la communion du calice ; & il y est marqué expressément que le Diacre adoroit disant : *Ie viens au Roy immortel : Ecce venio ad immortalem Regem.*

Voilà donc l'adoration établie dans l'Eglise Grecque, non seulement par la devotion de quelques particuliers, ou par une loy sans execution ; mais par une loy jointe à une prattique commune & inviolable, & faisant partie du culte reglé qu'on rendoit à JESUS-CHRIST, selon l'ordre de la Liturgie. On n'y voit pas seulement l'adoration exterieure marquée par les ceremonies d'inclination de teste, & d'encensement ; mais l'adoration interieure par laquelle on s'addresse à JESUS-CHRIST dans ce sacrement. On le reconnoist, & on le confesse comme Dieu : on parle à luy comme y estant present, selon la remarque d'Alger, parce qu'il y est veritablement.

Et c'eſtpourquoy on ne ſçauroit aſſez s'étonner que l'auteur de la réponſe avance hardiment, & comme une choſe inconteſtable, que la prattique de l'adoration n'a jamais eſté, & n'eſt point encore établie dans l'Egliſe Grecque. En verité ce n'eſt pas une choſe ſupportable d'avancer ainſy des fauſſetez, dont on peut eſtre convaincu par vingt millions de témoins, & en un mot par autant de perſonnes qu'il y en a qui font profeſſion de la religion Grecque. Car les Grecs ſont ſi eloignez de n'adorer pas le ſacrement, qu'ils ont eſté meſme obligez de ſe juſtifier ſur ce point; parcequ'il ſembloit qu'ils portoient les choſes trop avant, en n'adorant pas ſeulement les dons aprés la conſecration, mais ſemblant meſme les adorer avãt la conſecration. C'eſt ce que l'on peut voir dans le livre de Gabriel Archeveſque de Philadelphe, intitulé: *Apologie contre ceux qui diſent que les enfans orthodoxes de l'Egliſe Orientale font mal & illegitimement d'honnorer & adorer les ſaints dons, lorſque l'hymne cherubique ſe chante.*

Cet Archeveſque y diſtingue trois eſtats des dons propoſez. Le premier, quand ils ſont purement dans leur eſtat naturel, dans lequel, dit-il, ils ne ſont *ny venerez, ny adorez.* Le ſecond eſt, quand ils ſont preſentez à la ſacrée table, & qu'ils ſont benis par le Preſtre; *& alors* dit-il, *ce n'eſt plus du pain & du vin tels qu'auparavant, mais ils deviennent ſacrez, precieux, & divins, & matiere neceſſaire & deſtinée pour eſtre faite* PROPREMENT LE CORPS ET LE SANG DE JESUS-CHRIST. *Et pour cette cauſe ils ſont adorez raiſonnablement, & honnorez juſtement, conſervant neanmoins leur ſubſtance & leurs accidens. Mais pour la troiſiéme dignité, ils la reçoivent par la tranſſubſtanciation, quand ils quittent leur propre ſubſtance d'aliment, & ſont* TRANSSUBTANCIEZ AU CORPS ET AU SANG DE JESUS-CHRIST; *& pour cette raiſon, ils ne ſont pas alors ſeulement adorez, mais adorez de latrie, & crus de tous les chreſtiens orthodoxes eſtre proprement* LE CORPS ET LE SANG DE JESUS-CHRIST *noſtre Dieu.*

Cabaſilas qui a écrit ſur la Liturgie Grecque environ le temps du Concile

de Florence, fait auſſy mention de cette double veneration, & marque expreſſément que quoyque l'on ſe proſternaſt dans la premiere, on n'y devoit pas neanmoins adorer les dons comme le corps de JESUS-CHRIST; & que ſi quelques-uns le faiſoient, ce ne pouvoit eſtre que par erreur.

Si quelques-uns, dit-il, *de ceux qui lorſque le Preſtre entre avec les dons, ſe proſternant par terre adorent les dons qui ſont portez comme le corps & le ſang de* JESUS-CHRIST, *& parlent à eux, ils ſont trompez, ne ſçachant pas que les dons ne ſont pas ſanctifiez dés l'entrée, ignorant la difference de ce ſacrifice là, & d'un autre ſorte de ſacrifice qui ſe fait en certains jours. Car dans celuy-cy les dons ne ſont pas conſacrez dés l'entrée meſme, au lieu que dans cet autre ils ſont conſacrez & parfaits, &* FAITS LE CORPS ET LE SANG DE JESUS-CHRIST.

Auſſy quoyqu'il y ait tous les jours des Grecs dans les lieux de la communion Romaine, & qu'ils ayent meſme une Egliſe dans Veniſe, & qu'ainſy ils ſoient tres bien informez

de la foy & des ceremonies de l'Eglise Latine, il ne leur est jamais venu dans l'esprit de l'accuser de nouveauté ou d'erreur sur ce point. Et l'on a veu même toute l'Eglise Grecque se reünir à Florence avec l'Eglise Romaine, aprés que l'on eut terminé les differens sur la procession du S. Esprit, & quelques autres qui regardoient la matiere du sacrement de l'Eucharistie, & les paroles de la consecration, sans que jamais ny la creance de la transsubstanciation, qui ne pouvoit estre inconnue aux Grecs, ny le culte de l'Eucharistie dont ils estoient témoins, leur ait donné lieu d'entrer en contestation avec les Evesques de la communion du Pape.

Et ce qui est remarquable, cette reünion se conclut peu de temps aprés la feste du Saint Sacrement, qui ne manqua pas sans doute d'estre celebrée à Florence avec les ceremonies ordinaires de l'Eglise Romaine. Et ainsy les Grecs embrasserent la communion Romaine aprés avoir esté spectateurs de cette pompe si odieuse aux Reformez.

Pour les autres communions schismatiques separées de l'Eglise Romaine, dans lesquelles l'Auteur assure que l'adoration de l'Eucharistie n'est pas établie, il n'y a qu'à en lire les Liturgies, pour reconnoistre qu'il le dit temerairement. Une partie des paroles que nous avons rapportées cy-dessus est prise mot à mot de la Liturgie de S. Basile, qui s'observe particulierement dans le Patriarchat d'Antioche. Et quant à celle des Abyssins, on y lit expressément ces paroles : *Le Prestre élevant le Sacrement dit à haute voix ; Seigneur Iesus, ayez pitié de moy. Les peuples réïterent la mesme parole, & le Prestre dit : Prions ; vous tous qui estes penitens, humiliez vos testes : levez-vous pour adorer : paix à vous tous ; le peuple répond, & avec ton esprit. Le Prestre dit : Cecy est le corps saint, venerable, & vivant de nostre Sauveur & Seigneur* JESUS-CHRIST.

Ainsy la pretention de l'Auteur, que l'on a cru quelque temps la presence reelle sans adorer JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, est un songe établi sur un autre songe. Car c'en est un de

dire qu'on a commencé de croire la presence reelle, puisqu'on l'a toujours crue ; & c'en est un autre que l'on l'ait pu croire sans adorer en mesme temps JESUS-CHRIST, & que l'on ait separé deux choses si necessairement liées.

La seule difference de ces deux songes est, que le dernier est encore plus hors d'apparence. Car il faut remarquer, que sur le sujet de l'adoration de l'Eucharistie les Ministres n'ont pas un seul passage qu'ils puissent raisonnablement opposer. Et tout ce qui leur reste est, de se deffendre comme ils peuvent par des solutions forcées de ceux que l'on leur oppose. On leur fait voir qu'Origene dit : *Quand vous mangez le corps du Seigneur, alors le Seigneur entre dans vostre maison: ainsy en vous humiliant, imitez le Centenier, & dites luy : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. Car lorsqu'il y entre indignement, il entre pour le jugemẽt de celuy qui le reçoit.* *Orig. hom. 5. in d. versa loca Evang. 5.*

Que S. Ambroise dit, *que la chair de* JESUS-CHRIST *est encore aujourd'huy adorée dans ses mysteres.* *De Spir. S. l. 3. c. 12.*

Que S. Augustin dit *in Psal.* 98.

Que nul ne mange la chair de JESUS-CHRIST, *qu'il ne l'ait premierement adorée.*

Que S. Chryſoſtome homilie 24. in I. ad Corinth. ſe ſert de l'exemple des Mages qui ont adoré JESUS-CHRIST dans la creche, pour porter les fidelles à l'adorer ſur l'autel.

Que Theodoret écrit en ſon deuxiéme dialogue, *Que les ſymboles myſtiques ſont conceus eſtre les choſes qu'ils ont eſté faits, & ſont creus & adorez comme eſtant ce qu'ils ſont crus eſtre.*

Le moyen dont les Miniſtres ſe ſervent pour eluder ces paſſages, & les autres ſemblables, eſt de ſuppoſer en l'air qu'ils ont bien prouvé que les Peres ne croyoient pas que le corps de JESUS-CHRIST fuſt preſent reellement dans l'Euchariſtie; & ſur ce fondement ils rapportent quelques-uns de ces paſſages à l'adoration de JESUS-CHRIST dans le ciel, & les autres à la reverence que l'on rendoit aux ſymboles cõme ſignes du corps de JESUS-CHRIST, laquelle, diſent-ils, ſe peut exprimer par le mot d'adoration, & en Grec par celuy de προσκυνεῖν.

Ce n'eſt pas icy le lieu de faire voir combien ces ſolutions ſont peu ſolides, mais elles ſuffiſent pour montrer qu'il n'y eut jamais rien de moins raiſonnable que la pretention de l'auteur de la Réponſe. Car puiſque les Miniſtres ne ſe tirent de ces paſſages qu'en ſuppoſant que les Peres ne croyoient pas JESUS-CHRIST preſent dans l'Euchariſtie, & qu'ainſy ils ne le pouvoient adorer comme preſent, il eſt clair que cette ſolution ne ſubſiſte plus en détruiſant cette ſuppoſition. Or l'auteur de la Réponſe la détruit luy meſme dans ceux qu'il dit avoir cõmencé de croire la preſence reelle.

Que luy reſte-t-il donc à dire? Ces perſonnes adoroiẽt la chair de JESUS-CHRIST dans les myſteres, ſuivant la doctrine de S. Ambroiſe: ils adoroient cette chair en la prenant ſelon S. Auguſtin: ils adoroiẽt les ſymboles comme eſtant le corps de JESUS-CHRIST, ſelon Theodoret; & ils expliquoient ces paſſages dans le ſens de la preſence reelle, comme font les Catholiques. Par quelle étrange bizarrerie d'eſprit euſſent-ils donc pu s'empeſcher en

adorant JESUS-CHRIST, & en le croyant preſent, de ne l'adorer pas comme preſent? Et puiſqu'ils reveroient les ſymboles, comme les Miniſtres accordent qu'on a toujours fait dans l'Egliſe, auroient-ils pu ſe retenir de porter leur reſpect juſqu'à JESUS-CHRIST, qu'ils croyoient eſtre caché ſous les ſymboles?

Quand les folies ne ſont pas humaines comme celle-là, la raiſon ne veut pas qu'on en ſoupçonne les hommes. Ainſy l'auteur de la réponſe auroit mieux fait de ſe tenir dans les termes des anciens Miniſtres, & de reconnoiſtre comme ils font que l'adoration eſt inſeparable de la foy de la preſence reelle, & que ç'en eſt une ſuite neceſſaire.

De ſorte qu'au lieu de conclure que la preſence reelle s'eſt pu introduire inſenſiblement en ſe repandant ſans la prattique de l'adoration, il devoit conclure au contraire, que n'ayant pu s'introduire dans l'Egliſe ſans la prattique de l'adoration, il eſt impoſſible qu'elle ait pu ſe gliſſer inſenſiblement, parceque la prattique de l'adoration l'auroit

l'auroit decouverte dés sa naissance.

Car si l'on avoit commencé dans le x. siecle à croire JESUS-CHRIST present dans l'Eucharistie, on auroit commencé aussy de l'adorer comme present, & de condamner d'impieté ceux qui ne l'adoroient pas ; de mesme que ceux qui ne le croyoient pas present, auroient deu par une suite necessaire refuser de l'adorer, & condamner d'impieté ceux qui l'adoroient. Il est impossible qu'une division si horrible de sentimens soit demeurée cachée, comme nous l'avons montré dans le premier traitté ; & il est impossible qu'estant decouverte, elle n'ait produit partout d'étranges soulevemens, comme nous l'avons encore montré.

CHAPITRE VI.

Examen de la quatriême Consideration.

IL *est bon encore de considerer* ; dit cet Auteur, *que d'un costé cette erreur est de telle nature qu'elle se cache*

facilement, & qu'elle peut imposer aux yeux des hommes par des expressions apparemment orthodoxes, comme quand on dit que JESUS-CHRIST *est present au sacrement spirituellement; qu'il nous y est donné comme viande de l'ame; que ce mystere doit estre connu par la foy &c. expressions qui semblent bonnes, & qui par leurs fausses couleurs empeschent une ame pieuse de s'effaroucher, & d'autre costé quãd cette erreur se découvre pleinement, il luy est aisé de cacher sa nouveauté en detournant à son sens les expressions anciennes de la verité. Car les termes dont cette derniere se sert sont ordinairement d'une telle force, qu'il n'est pas difficile d'en abuser; comme quand on dit, que c'est le corps & le sang du Sauveur: que* JESUS-CHRIST *est present au sacrement: que le pain & le vin sont changez par la parole ineffable de Dieu: expressions bonnes & saintes, mais qu'il n'est pas malaisé de detourner en un mauvais sens.*

Ce discours qui paroist subtil quand on le considere confusément, n'est pas seulement intelligible quand on l'examine de prés.

On ne sçait si l'Auteur y veut dire que l'erreur de la presence reelle s'est pu cacher sous certaines expressions moyennes & equivoques, qui estant prises dans un bons sens par ceux qui les entendoient, les empeschoient de comprendre que ceux qui s'en servoient les entendoient dans un mauvais sens. Mais si cela est, nous voila donc revenus à ces equivoques qui durent mille ans sans estre découvertes, dont on croit avoir tellement fait voir l'absurdité par le premier Ecrit, qu'il seroit assez étrange que cet Auteur vouluſt persister en une pretention si insoutenable.

Ce que nous avons establi dans cette seconde partie ne la ruine pas moins. Car puisque tous les fidelles ont toujours eu une creance distincte de la presence, ou de l'absence reelle ; si l'absence reelle estoit la foy ancienne de l'Eglise, & que celle de la presence reelle en fust une innovation, il seroit impossible que ceux qui se seroient imaginez d'avoir découvert cette étonnante nouveauté, de JESUS-CHRIST present

reellement ſur tous les autels du monde, & adorable par conſequent en tous ces lieux, ne ſe fuſſent apperceus qu'ils n'avoient pas toujours eſté dans ce ſentiment, & qu'ils n'euſſent jugé par là que les autres qui n'avoient pas encore decouvert ce ſecret, eſtoient encore engagez dans l'impieté & dans l'erreur. Ils auroient donc taſché de les detromper, & au lieu de ſe ſervir d'expreſſions equivoques, ils auroient choiſi les plus preciſes, pour leur faire connoiſtre leur erreur. Que ſi l'on veut que par une laſche timidité ils n'ayent eu autre deſſein que de ſe cacher aux autres, & qu'ils ayent affecté dans cette veüe de ſe ſervir d'expreſſions equivoques, qui eſtoient priſes par le peuple dans le ſens de l'abſence reelle, comment veut-on que par ce moyen ils ayent reduit toute la terre à leur erreur?

En un mot ou ces paroles equivoques eſtoient expliquées dans le ſens de l'abſence reelle, & ainſy elles eſtoient ſans effet, & ne pouvoient établir la creance de la preſence reelle; ou elles eſtoient expliquées dans

le ſens de la preſence reelle; & ſi ce ſens euſt eſté contraire à la foy diſtincte de tous les peuples de la terre, il eſtoit abſolument impoſſible qu'il ne produiſiſt partout des diſputes & des diviſions, qui ne pouvoient pas demeurer cachées.

Mais ſi cette remarque eſt inutile à l'auteur de la Reponſe, elle eſt avantageuſe pour confirmer la verité qu'il combat par l'aveu qu'il y fait de deux choſes importantes.

La premiere eſt, que les expreſſions dont les Calviniſtes abuſent, que JESUS-CHRIST eſt preſent au ſacrement ſpirituellement, & qu'il nous y eſt donné comme viande de l'ame, ne marquent point ſi preciſement leur ſentiment, que des perſonnes qui croiroient le contraire, ne s'en puſſent auſſy ſervir pour exprimer une opinion toute oppoſée. D'où il s'enſuit que lorſqu'ils les trouvent dans les Peres, ils n'ont pas droit d'en conclure qu'ils n'ayent pas cru que JESUS-CHRIST fuſt reellement preſent dans l'Euchariſtie; puiſque ces expreſſions ſont communes à ceux qui le croyent,

& à ceux qui ne le croyent pas, & qu'ainsy il faut necessairement s'assurer du sentiment des Peres par d'autres passages plus clairs & moins equivoques.

Le second aveu que l'Auteur fait en cet endroit, est, que les expressions dont on a toujours usé dans l'Eglise sont telles, qu'il est tres facile de s'en servir pour établir la presence reelle; ce qui est avoüer assez clairement qu'elles y portent d'elles-mesmes, & qu'elles en impriment naturellement l'idée.

Sur quoy cet Auteur nous permettra de luy demander pourquoy il ne se seroit trouvé personne durant neuf siecles, en qui elles ayent produit cet effet, & qui ait donné sujet aux pasteurs de luy faire voir qu'il se trompoit? Car il est certain que les Ministres n'ont pu encore trouver d'exemples d'une personne, qui ait esté reprise par les Peres pour croire que JESUS-CHRIST fust reellement present sous les especes du pain & du vin. De sorte qu'il faut ou que ç'ait esté la foy commune de l'Eglise, com-

me nous le pretendons ; ou que par un miracle inconcevable tous les Chreſtiens du monde eſtant pouſſez continuellement à croire que JESUS-CHRIST eſt reellement dans l'Euchariſtie par ces expreſſions qui le marquent, aucun n'ait ſuccombé neanmoins à une tentation ſi trompeuſe & ſi forte, qu'elle a emporté tout d'un coup toute la terre.

Il ſeroit beaucoup moins étrange, que perſonne n'euſt eſté tenté de croire que le corps de JESUS-CHRIST ne fuſt pas dans l'Euchariſtie, ſuppoſé que toute l'Egliſe cruſt le contraire. Et neanmoins parceque ce myſtere a ſes difficultez auſſy bien que tous les autres, les catholiques font voir que les difficultez de l'Euchariſtie ont produit l'effet naturel qu'elles devoient produire, qui eſt d'ebranler la foy de quelques perſonnes, & de les jetter dans l'infidelité & dans le doute.

Les Capharnaïtes s'en ſcandaliſerent les premiers, & abandonnerent JESUS-CHRIST.

S. Ignace témoigne que quelques-

uns des premiers heretiques ne vouloient pas confeſſer que l'Euchariſtie fuſt la chair de JESUS-CHRIST qu'il a offerte pour nous.

On trouve dans Heſichius qu'il faut conſumer par le feu de la charité tous les doutes qui s'elevent dans l'eſprit contre ce myſtere.

On trouve dans les vies des Peres, qu'un ſolitaire eſtant tombé par ignorance dans cette erreur, de croire que le pain que nous recevons dans la ſainte communion n'eſt pas le corps naturel de JESUS CHRIST, mais qu'il n'en eſt que la figure, deux autres ſolitaires anciens luy dirent qu'il ſe gardaſt bien d'eſtre dans ce ſentiment, & qu'il ſuiviſt celuy de l'Egliſe catholique, dans laquelle tous les fidelles croyoient que le pain eſt le corps de JESUS-CHRIST, & le vin ſon ſang, non ſelon la figure, mais ſelon la verité; & qu'enſuite ils l'en convainquirent par un miracle qu'ils obtinrent de Dieu par leurs prieres.

On trouve dans la vie de S. Gregoire, écrite par Jean Diacre, qu'une femme qui eſtoit tombée dans une

ſemblable erreur, fuſt convertie de meſme par un miracle que S. Gregoire fit en preſence de tout le peuple. Cet Auteur rapporte cette hiſtoire comme l'ayant tirée des livres qui ſe liſoient dans les Egliſes d'Angleterre.

Et cette circonſtance dont Aubertin ſe ſert pour la rejetter, la doit rendre plus conſiderable; puiſque les Egliſes d'Angleterre ayant eſté fondées par ceux que Saint Gregoire meſme y avoit envoyez, il y a de l'apparence que ce qu'on liſoit de ſa vie avoit eſté compoſé par ces premiers Apoſtres, qui devoient eſtre aſſez bien inſtruits des actions de S. Gregoire le Grand, & qui eſtoient certainement des perſonnes tres ſinceres.

Quoy qu'il en ſoit ſi ces ſortes d'hiſtoires ne ſont pas des preuves convainquantes de la verité de ces miracles, il ne ſuffit pas neanmoins pour les rejetter de répondre en l'air qu'elles peuvent eſtre fauſſes. Il y a divers degrez de preuves, & celles qui ne ſont pas dans la derniere certitude, ne doivent pas eſtre mépriſées comme ſi elles eſtoient certainement fauſſes; &

deplus elles ſont des preuves certaines de la foy de celuy qui les rapporte, & de celle du ſiecle où il les rapporte. Car il eſt ſans apparence, par exemple, que Jean Diacre euſt rapporté cette hiſtoire, s'il euſt creu, comme cette femme, que le pain n'eſtoit pas le corps meſme de JESUS-CHRIST, & ſi on l'euſt cru de meſme dans ſon ſiecle. Et il eſt encore ſans apparence, que l'on euſt inſeré cette hiſtoire dans les livres qui ſe liſoient dans les Egliſes d'Angleterre, ſi elle euſt eſté contraire a la foy de ces Egliſes.

Il eſt donc permis d'employer ces ſortes d'hiſtoires ſelon le degré de certitude qu'elles ont, c'eſtadire comme des témoignages clairs & certains de la foy de l'auteur, & du ſiecle de l'auteur, & comme des témoignages probables de la verité hiſtorique de la choſe rapportée ; & c'eſt en cette maniere que l'on s'en ſert icy.

Celle de Saint Gregoire doit eſtre d'autant plus conſiderable, que Guitmond témoigne que la vie de Saint Gregoire d'où elle eſt tirée, avoit eſté approuvée par pluſieurs Papes, & n'a-

voit jamais esté contredite de personne, *quam attestante*, dit-il, *l. 3. Româ editam, tot sanctissimi doctissimique Romani Pontifices, nullo dissonante hactenus probaverunt, eorumque autoritatem secutæ tot Ecclesiæ cuncto populo christiano consonante, nunc usque susceperunt.* De sorte que c'est avec raison que cet Auteur fait cette reflexion sur cette histoire, & sur les autres semblables qu'il rapporte : *Si tant de saints & de sçavans Papes*, dit-il, *tant d'Abbez eminens en doctrine & en pieté, tant de Religieux, tant d'Ecclesiastiques, & enfin si tout le peuple de Dieu croyoit que ces histoires estoient contraires à la vraye foy, pourquoy ne les a-t-on point condamnées ? pourquoy ne les a-t-on point détruites, & aneanties ? pourquoy n'a-t-on point deffendu de les lire ? pourquoy les a-t-on loüées, les a-t-on cheries ? & pourquoy les a t-on fait passer jusques à nous, comme estant propres à nous edifier & à nous instruire ?* Ainsy l'on a droit d'en conclure, comme fait Lanfranc, qu'elles suffisent pour prouver que tous les fidelles qui nous ont pre-

cedé ont eſté dans la meſme foy que nous ſommes : *Hoc tamen probare ſufficiunt, quod hanc fidem quam nunc habemus, omnes fideles qui nos præceſſerunt, à priſcis temporibus habuerunt.*

On trouve auſſy dans la lettre que Paſchaſe a écrit à Frudegard, que ce jeune homme avoit eſté troublé par quelques paſſages de S. Auguſtin, & qu'il eſtoit entré en quelque doute de ce qu'il avoit cru juſqu'alors avec toute l'Egliſe de ſon ſiecle.

Epiſt. ad Adeodatum. On trouve dans S. Fulbert que pluſieurs eſtoient tentez d'incredulité touchant le myſtere de l'Euchariſtie.

Guitm. l. 3. On trouve dans les auteurs qui ont écrit contre Berenger, que ce ſont ces paſſages difficiles de S. Auguſtin, qui avoient precipité Berenger dans ſon erreur.

On trouve dans la vie de S. Malachie écrite par Saint Bernard, qu'un Clerc d'Hibernie eſtant tombé dans cette erreur, que d'oſer dire qu'il n'y avoit dans l'Euchariſtie que le ſacrement, & non la choſe du ſacrement ; c'eſt-à-dire la ſanctification, & non la verité du corps de JESUS-CHRIST

en fut repris, & puis excommunié par S. Malachie; & qu'il fut enſuite puni viſiblement de Dieu par une maladie dont il mourut, apres avoir neantmoins abjuré ſon erreur.

Ainſy il eſt viſible que les difficultez de l'Euchariſtie n'ont pas eſté ſans effet, quoy qu'elles fuſſent comme etouffées par la foy conſtante, uniforme, & diſtincte, que tous les fidelles avoient de la verité de l'Euchariſtie.

Mais les Miniſtres ne peuvent dire le meſme des paſſages des Peres, & des autres choſes qui portent à la creance de la preſence reelle. Car comme ils ne trouvent perſonne qui en ait eſté repris, il faut qu'ils diſent que perſonne n'avoit merité de l'eſtre: c'eſtadire que perſonne n'a eſté tenté durant huit cens ans de croire la preſence reelle par ces paroles, qui ont enſuite engagé toute la terre dans cette opinion. De ſorte que la neceſſité de ſoutenir leurs ſentimens, les oblige de deffendre egalement ces deux ſuppoſitions ſi oppoſées, & que les expreſſions des Peres ont perſua-

dé tout d'un coup à tout le monde l'opinion de la presence reelle dans le x. siecle, & qu'ils n'en avoient jamais fait naistre aucun doute dans l'esprit de personne, au moins jusqu'au IX. siecle ; puisque ces doutes auroient attiré necessairement une declaration formelle des Peres contre cette opinion : & c'est ce qu'ils ne trouvent nulle part. Si l'Auteur de la Réponse ne trouve point d'absurditez dans ces suppositions, j'espere qu'il y aura peu de personnes qui soient de son sentiment.

CHAPITRE VII.

Que l'Auteur de la Réponse ne propose aucun exemple de changement insensible, qui ait quelque rapport avec celuy qu'il pretend estre arrivé sur le sujet de l'Eucharistie.

JE n'ay plus pour finir cette seconde partie qu'à dire un mot de quelques exemples, que l'Auteur rapporte de changemens insensibles, qui nous obligeroient à de longues discussions

s'il falloit refuter toutes les erreurs qu'il y mesle. Mais parceque tous ces exemples ont ce defaut commun, qu'ils n'ont rien de semblable avec celuy dont il s'agit, il suffit de les rejetter tous par cette raison commune. Si l'on avoit avancé generalement qu'il ne peut arriver dans l'Eglise aucun changement imperceptible, non pas mesme dans des pratiques ceremoniales, ou dans des opinions speculatives, & nullement populaires, tout exemple contraire détruiroit cette maxime. Mais on s'est bien donné de garde de la proposer dans cette generalité. On l'a restreinte & limitée aux mysteres capitaux & connus par tous les fidelles d'une foy distincte, & qui oblige ceux qui ont des sentimens contraires sur ces points à s'entreregarder les uns les autres comme des impies & des sacrileges.

L'on dit par exemple, que tous les chrestiens croyant de foy distincte que JESUS-CHRIST est Dieu, il est impossible qu'il s'établisse insensiblement dans l'Eglise une erreur con-

traire à cette foy, & que la plusparт des Chrestiens viennent à croire formellement que JESUS-CHRIST n'est pas Dieu, sans que l'on sçache comment cette opinion se soit introduite.

On dit que tous les fidelles sçachant qu'Adam a esté le premier homme, il estoit impossible que l'opinion contraire se repandist dans l'Eglise, sans faire de bruit, & sans y estre apperceuë.

On dit qu'il est impossible que tous les fidelles croyant presentement tres-distinctement, & tres-universellement que le bapteſme est necessaire au salut, la coutume du bapteſme vienne à s'abolir insensiblement dans la plus grande partie de l'Eglise.

Et enfin, l'on dit, que le mystere de l'Eucharistie ayant toujours esté le plus populaire de tous, & tous les fidelles ayant esté obligez d'en avoir une creance plus distincte que d'aucun autre, parcequ'elle estoit continuellement renouvellée par la celebration des mysteres, & par la sainte communion, il est impossible qu'on ait inspiré insensiblement & univer-

ſellement à tous les peuples de l'Egliſe, une erreur directement oppoſée à cette foy qu'ils avoient. D'où il s'enſuit que ſi l'on a cru la preſence reelle au commencement de l'Egliſe, l'abſence reelle n'a pu s'introduire inſenſiblement, & ſans cauſer des diviſions & des troubles; & ſi l'on a cru l'abſence reelle, la preſence reelle ne pouvoit de meſme s'introduire ſans tumulte & ſans conteſtation. Nous voyons la premiere de ces ſuppoſitions accomplie du temps de Berenger, & toute l'Egliſe ſoulevée pour exterminer l'opinion de l'abſence reelle, lorſqu'elle commença de paroiſtre. Elle a produit ce qu'elle devoit naturellement produire, & elle a excité les troubles & les diviſions qu'elle devoit exciter.

Mais comme l'autre n'en a jamais fait, & qu'elle s'eſt trouvée paiſible & dominante dans l'Egliſe, ſans que perſonne ſe ſoit jamais apperceu de ſa naiſſance, ny de ſon accroiſſement, nous en avons conclu avec raiſon qu'elle n'avoit point d'autre origine que celle de l'Egliſe meſme, & que

de ce qu'elle n'a jamais causé de bruit, c'est qu'elle a esté toujours constamment & universellement embrassée par tous les fidelles.

Voila ce que l'on a dit, & les bornes auſquelles on s'est renfermé ; & c'est ce qu'on ne peut détruire par des exemples qui n'ont rien de semblables à celuy-là. Car il est tres-possible par exemple, qu'une pratique qui a toujours esté licite en certains cas, devienne ensuite plus commune, & mesme generale dans l'Egliſe, comme celle de la communion sous une espece. Il ne faut point pour cela changer de creance, ces deux pratiques subsistant avec la foy qu'on a toujours eüe que JESUS-CHRIST est tout entier sous chaque espece.

Les Roys ont de tout temps pris quelque part aux elections des Eveſques en certaines occaſions.

Ce fut Theodoſe qui choiſit Nectaire. Et nos Roys de la premiere & ſeconde race ont ſouvent pratiqué le meſme, quoy que les elections ayent eſté ſouvent rétablies. Le changement qui s'y eſt fait, n'eſt ny inſen-

sible, ny admirable : on en sçait le commencement, & les progrés ; la cause en est toute evidente. Il n'y a donc rien de plus mal à propos que ces exemples

L'elevation de l'Hostie n'est qu'une ceremonie ; mais il est faux qu'elle soit nouvelle : l'Auteur l'avance sans preuve, & nous donne la liberté de le luy nier sans preuve.

Les veritez de la grace n'ont jamais esté populaires dans toutes les consequences qu'on en tire dans la Theologie ; & il est faux qu'elles ne le soient pas encore dans les points principaux & essentiels. Il n'y a point de catholique qui ne prie pour sa conversion, & pour celle des autres ; & qui ne confesse par ses prieres que c'est Dieu qui convertit & change le cœur. Il n'y en a point qui ne luy rende graces de ses bonnes œuvres, & qui n'avoüe par là qu'il en est le premier & le principal auteur. Enfin l'instinct & la lumiere commune de la pieté porte tous les gens de bien à reconnoistre Dieu comme auteur de tout le bien, & à ne s'attribuer que

le mal & le peché. Cela ſuffit pour faire voir la difference de ſes exemples que l'Autheur de la Reſponſe rapporte de ce changement univerſel de creance, qu'il pretend eſtre arrivé ſur le ſujet de l'Euchariſtie. Il ne reſte plus qu'à examiner quelques points particuliers qui regardent l'hiſtoire de ce changement imaginaire, & qui faiſant la III. partie de l'Ecrit de l'Auteur, feront auſſy le ſujet de la III. partie de cette Refutation.

TROISIE'MEPARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Divers exemples des mauvais raiſonnemens de l'Auteur de la Réponſe en cette troiſiéme Partie.

L'AUTEUR de la Réponſe tâchant de ſoutenir en la III. partie de ſon ecrit, l'hiſtoire fabuleuſe qu'Aubertin a dreſſée de ce changement pretendu dans la creance de l'Euchariſtie, il ne fait preſque autre choſe que repeter ce que l'on a deja ruiné dans le premier Ecrit, ſans y rien ajouter qui rende le recit qu'il en fait plus vray-ſemblable. Ainſy l'on peut dire avec verité que ſi toute cette Réponſe n'a rien de ſolide dans le fond, elle eſt neantmoins beaucoup plus foible, & moins colorée dans cette partie

que dans les deux autres. Car il faut avoüer qu'il y avoit quelque chose d'assez ingenieux dans ces considerations generales, que nous avons refutées, & mesme que cét amas de difficultez sur l'Eucharistie qu'il propose ensuite, estoit capable de faire quelque impression sur les esprits foibles.

Mais on ne voit dans cette troisiéme partie que l'esprit ordinaire de ceux de son party, que l'on peut proprement appeller un esprit de dispute, & qui consiste à soutenir toujours son opinion à quelque prix que ce soit; à ne se rendre jamais à la verité, lors mesme qu'on la voit; à employer toutes sortes de preuves sans discernement; à ne consulter jamais le bon sens; & enfin à avancer temerairement des choses tres-fausses, & à desavoüer hardiment les plus certaines. Je ne desire pas qu'on m'en croye sur ma parole, & j'espere d'en donner des preuves assez claires pour en convaincre l'auteur mesme de cette Réponse, pourveu qu'il veüille rentrer dans cét esprit de sincerité, qu'il sembloit nous promettre dans

e commencement de ſon ecrit. Et c'eſt
ourquoy afin de l'y obliger davanta-
e, & de luy faire mieux comprendre
e que c'eſt que ce mauvais caractere,
e luy rapporteray d'abord quelques
xemples de raiſonnemens peu juſtes &
eu ſinceres, que l'on trouve dans cette
roiſiéme partie.

I. EXEMPLE.

Pour montrer que Bertram eſt un
uteur embaraſſé, & qui n'eſt pas ſi
lairement favorable aux Calviniſtes,
ue des catoliques ne le puiſſent ex-
liquer en un bon ſens, & conforme
la doctrine de l'Egliſe, on s'eſt ſervy
e l'autorité de Triteme, qui le loüe
omme un écrivain orthodoxe; ce
u'il n'auroit jamais fait, s'il eſtoit
iſiblement contraire à la creance de
Egliſe Romaine, dans laquelle on ne
eut douter que Triteme n'ait eſté,
prés les loüanges qu'il donne à Lan-
anc & à Guitmond.

Cét argument eſtoit aſſez vray-ſem-
lable; Auſſi l'auteur de la Réponſe
'a pas voulu le diſſimuler. Il taſche
onc de s'en tirer par cette pointe.

L'Abbé Triteme, dit-il, *a donné des loüanges à Bertram, je le croy bien; mais c'eſt qu'il eſt en effet loüable, & cela ne fait qu'accroiſtre ſon authorité.* Sans doute que l'Auteur auroit bien de la peine à donner un ſens raiſonnable à ces paroles. Un diſcours de l'Euchariſtie n'eſt loüable en effet ſelon luy que lorſqu'il combat clairement la doctrine de la preſence reelle: ainſy quand il dit que Triteme a loüé Bertram, parce qu'il eſtoit en effet loüable, cela veut dire dans ſon ſens, que Triteme a loüé Bertram parce qu'il combattoit clairement la preſence reelle. Or Triteme eſtoit catholique; il ne le deſavoüe pas, & ne répond rien à ce qu'on a dit pour le prouver. Il veut donc que Triteme catholique, & croyant la preſence reelle, ait loüé Bertram, parcequ'il combattoit la preſence reelle. C'eſt le ſens de cette pointe developée. Que l'Auteur juge luy-meſme, ſi ce n'eſt pas chicaner que de raiſonner de cette ſorte.

II. EXEMPLE.

On a remarqué en paſſant dans le traité

traité que cét auteur a voulu refuter, que Blondel estoit tombé dans une surprise assez plaisante, par le desir de faire des adversaires à Paschase, qui est de joindre ensemble deux suppositions contraires. Car ayant veu d'un costé qu'Usserius supposant qu'Amalarius estoit catholique, fait le synode de Cressy calviniste, comme ayant condamné Amalarius, & le rend ainsy adversaire de Paschase. Il prend cette partie de cette supposition, & pretend que le synode de Cressy estoit contraire à Paschase, & conforme à la doctrine des Calvinistes. Mais trouvant de l'autre dans l'Epitome manuscrit du livre des Divins offices, qu'Amalarius, Raban, & Heribald avoient écrit contre Paschase, sans considerer que cette supposition estoit contraire à celle d'Usserius, il fait encore d'Amalarius un adversaire de Paschase; de sorte qu'il feint que le concile qui a condamné Amalarius, & Amalarius condamné par le concile, estoient dans le mesme sentiment, & egalement contraires à la doctrine de Paschase.

Cette contradiction eſt d'une part toute viſible, & de l'autre elle n'eſt ny deciſive de noſtre different, ny fort injurieuſe à Blondel. Il n'y a perſonne qui ne ſoit ſujet à ces ſortes de ſurpriſes, & il y a bien plus de baſſeſſe à les deffendre quand on en eſt averti, qu'il n'y a de faute à y tomber: neanmoins l'Auteur de la Réponſe n'a pu ſouffrir cette petite egratignûre. Il s'en picque, & pretend y répondre. Je conſens qu'il le faſſe, pourveu qu'il nous diſe quelque choſe de raiſonnable: mais veritablement ce n'eſt pas une choſe ſupportable que de répondre comme il fait. Il dit que la critique de l'auteur du traité contre Blondel, eſt toutafait injuſte, & indigne d'un homme de lettres. Il ne ſuffit pas de le dire, il le faut prouver. Il ajoute que Blondel ne fait que dire en paſſant qu'il n'excepte pas le Synode de Creſſy du nombre de ceux qui ont contredit Paſchaſe. Je n'ay jamais oüy dire qu'il ſoit permis de dire des ſottiſes en paſſant. Enfin il dit, que dans ces ſortes de choſes inconnuës, & qu'on

ne voit qu'au travers d'un voile, chacun a la liberté de ſes conjectures, & ſurtout des gens d'une litterature conſommée. Mon Dieu, y a-t-il tant de mal à reconnoiſtre une legere ſurpriſe, que pour l'eviter on ne craigne point le dire de telles abſurditez ? il eſt permis de faire des conjectures raiſonnables ſur les choſes cachées ; mais il n'eſt pas permis d'en faire de deraiſonnables & de contradictoires : la litterature conſommée doit aider à eviter les contradictions ; mais elle ne donne pas le privilege de ſe contredire.

L'Auteur conclut en diſant qu'on a violé le droit des gens en faiſant ce reproche à Blondel. Mais on luy peut répondre qu'il viole toutes les regles de la raiſon, qui ſont encore plus naturelles que celles du droit des gens, en répondant de la ſorte. Blondel n'a aucune qualité qui doive empeſcher de remarquer ſes ſurpriſes : on ne luy doit pas les loüanges qu'on luy peut donner veritablement : on ne dira jamais que ce n'ait pas eſté un homme de grande lecture, & de grande memoire ; mais ſi on pretendoit le faire

paſſer pour un genie fort elevé, pou
un homme fort judicieux, pour u
eſprit fort net & fort juſte, on fero
une autre ſorte d'injuſtice, à laquell
toutes les perſonnes intelligentes n
conſentiront jamais.

III. EXEMPLE.

Il eſt de la juſteſſe de l'eſprit de r
traiter pas de mépris, & comme ind
gnes de réponſe des raiſons conſid
rables. Et l'on s'aſſure que toutes l
perſonnes d'eſprit mettront en ce ran
les reflexions que l'on a faites ſur les l
vres de Paſchaſe.

Apres avoir prouvé en paſſant, qu
l'Egliſe eſtoit au IX. ſiecle dans l'u
de ces deux creances diſtinctes, q
le corps de JESUS-CHRIST eſtoit pr
ſent reellement dans l'Euchariſtie,
qu'il en eſtoit reellement abſent,
qu'il n'y avoit qu'une de ces deux o
nions qui fuſt maiſtreſſe de la foy d
peuples, pour montrer que c'eſt
celle de la preſence reelle, on dit q
Paſchaſe, qui eſtoit un homme ſi
cere, en propoſant la doctrine de
preſence reelle, la propoſe toujou

omme l'unique creance de l'Egliſe de
on ſiecle ; & qu'il témoigne qu'en-
ore que quelques perſonnes euſſent
rré en ſecret ſur ce point par igno-
ance, nul n'avoit jamais neant-
oins oſé s'élever en public contre
ne verité ſi reconnuë de tout le mon-
e: *Quamvis*, dit-il, *ex hoc qui-* *Epiſt. ad Frud.*
lam de ignorantia errent, nemo ta-
nen eſt adhuc in aperto, qui hoc ita
ſſe contradicat, quod totus orbis cre-
lit & confitetur.

A quoy il ajoûte, que quiconque
oudroit choquer cette verité, s'oppo-
eroit à toute l'Egliſe : *Videat qui*
ontra hoc venire voluerit, quid agat
ontra ipſum Dominum, & contra om-
em Chriſti Eccleſiam. Nefarium ergo
celus eſt orare cum omnibus, & non
redere quod veritas ipſa teſtatur, &
bique omnes univerſaliter verum eſſe
atentur.

Et de là on a tiré cette conſequen-
e, que ſi la doctrine de la preſence
elle que Paſchaſe ſoutient dans cet-
e lettre a Frudegarde ; & dans tous
es autres livres, n'euſt pas eſté la
reance commune de l'Egliſe, & que

c'eust esté la premiere fois qu'elle eust esté produite au monde, il eust fallu que Paschase eust entierement perdu l'esprit, pour parler de cette sotte d'une opinion dont il eust esté l'inventeur; & non seulement qu'il l'eust perdu pour un moment, mais durant toute sa vie; puis qu'il a écrit la mesme chose en divers temps, au commencement de sa jeunesse, & dans sa vieillesse. Or comment est-il possible qu'un homme puisse demeurer durant quarante ans si grossierement abusé, que de se persuader que tout le monde croit avec luy ce qu'il auroit cru tout seul contre l'opinion de tout le monde? Et comment tant de sçavans hommes ses amis, tant de Religieux de son Ordre, tant d'Evesques avec qui il se trouvoit dans les conciles, ne l'auroient-ils pas desabusé d'une imagination si ridicule en soy, & si prejudiciable à son salut?

Voilà ce que l'on a dit, à quoy l'Auteur se contente de répondre, *qu'il ne fait point d'estat de ce qu'on dit que Paschase proteste que son opinion est celle de toute l'Eglise: Que cette pe-*

ite ſubtilité luy ſemble plus plaiſante que raiſonnable, comme ſi tous les heretiques n'avoient pas accoutumé de debiter leurs erreurs ſous le nom de la foy catholique.

Mais il devoit prendre garde qu'en témoignant de faire peu d'eſtat d'une raiſon qui eſt certainement conſiderable, il ne donnaſt lieu de ne faire pas beaucoup d'eſtat de ſon jugement en cét endroit, ces manieres mépriſantes retombant ſur ceux qui s'en ſervent mal à propos, parcequ'elles ſont des preuves de peu de diſcernement.

On luy ſoutient donc que cette raiſon n'eſt point mépriſable, parcequ'elle eſt entierement dans le bon ſens; & que ſa replique au contraire eſt digne de mépris, parcequ'elle eſt fauſſe & deraiſonnable. Il n'eſt point vray que ce ſoit la coutume des heretiques de debiter leurs erreurs comme la foy univerſelle de tous les fidelles de leur temps: Les Pelagiens dans une lettre que S. Auguſtin refute reconnoiſſoient que la doctrine du peché originel eſtoit receüe dans tout

Lib. 4. ad Bonif. c. ult.

l'occident, *toto penitus occidente non minus ſtultum quam impium dogma eſſe ſuſceptum.* Julien reproche à S. Auguſtin qu'il ſe ſervoit contre luy du témoignage des artiſans. Berenger appelloit l'opinion de la preſence reelle, l'opinion ou la folie du peuple, *ſententiam ſive vecordiam vulgi.* Zuingle fut long-temps à n'oſer découvrir ſes ſentimens, de crainte de choquer toute l'Egliſe, qu'il voyoit toute entiere dans un ſentiment contraire. Jamais Luther ne s'eſt imaginé que ſes opinions fuſſent ſuivies par toute la terre, & qu'il n'y euſt perſonne qui les contrediſt. Les Catholiques meſmes ne diroient jamais à preſent qu'il n'y a perſonne au monde qui nie la preſence reelle, parce-qu'ils ſçavent qu'il y a des Sacramentaires. Ces ſortes de diſcours ne ſeroient pas de ſimples fauſſetez, mais des folies dont un homme ſage n'eſt pas capable.

Apud Lanfr. c.

Il eſt donc contre toute ſorte d'apparence, que ſi l'Egliſe avoit eſté univerſellement au IX. ſiecle dans la foy diſtincte de l'abſence reelle, & que

l'opinion de la presence reelle n'eust pas encore esté produite au monde, un homme celebre comme Paschase eust pu tomber dans une illusion si étrange, que de s'imaginer serieusement durant quarante ans qu'une opinion qui n'avoit jamais paru au monde avant luy, & qui n'estoit suivie de personne, fust la creance commune, & universelle de toute la terre.

CHAPITRE II.

Suite des exemples des mauvais raisonnemens de l'Auteur de la Réponse.

COmme le bon sens ne permet pas qu'on les traite de mépris les raisons qui ne sont pas mépriſables, il veut aussy qu'on n'employe pas sans choix toutes sortes d'autoritez & de preuves, & qu'on ne fasse pas valoir comme convaincantes celles qui n'ont pas la moindre apparence, ny la moindre force. Cependant c'est le procedé ordinaire de l'Auteur de la Réponse dans cette troisiéme partie, & en voicy quelques preuves.

On avoit dit par exemple, que

des adversaires pretendus que Blondel & Aubertin opposent à Paschase, il en falloit d'abord retrancher Valfridus Strabo, Flore, Loup Abbé de Ferriere, & Christian Drutmar, parcequ'on ne voyoit rien dans leurs écrits qui donnast lieu à ce jugement. L'Auteur n'est pas content de ce retranchement, & pretend s'y opposer. *Et moy*, dit-il, *je rétablis premierement Valfridus Strabo.*

Et pourquoy? Est-ce qu'il parle mal en quelque endroit de Paschase, & qu'il entreprend de le refuter? *Non, c'est*, dit-il, *qu'il écrit que dans la Cene que* JESUS-CHRIST *celebra avec ses Disciples, avant qu'il fust livré aprés la solemnité de l'ancienne Pasque, il donna à ses Disciples le sacrement de son corps & de son sang en la substance du pain & du vin, & leur enseigna de les celebrer en commemoration de sa passion. Certes il ne se pouvoit rien trouver de plus propre que ces especes pour signifier l'union du chef avec les membres: Car comme le pain est de plusieurs grains, & est reduit en un seul corps par le ciment de l'eau; & comme*

levin. eſt épreint de pluſieurs grappes ; de meſme le corps de Chriſt ſe fait de l'union de la multitude des ſaints.

Par cette maniere de raiſonner il ne ſera pas difficile à l'Auteur de trouver bien des adverſaires à Paſchaſe, & de luy en oppoſer autant qu'il y a de catholiques au monde. Car il n'y en a point qui fiſt difficulté de dire que JESUS-CHRIST donna à ſes Diſciples le ſacrement de ſon corps & de ſon ſang, en la ſubſtance, ou dans la matiere du pain & du vin, c'eſtadire qu'il choiſit le pain & le vin pour en faire la matiere de ſon ſacrement.

Hincmar qui condamne d'erreur ceux qui diſent *que les ſacremens de l'autel ne ſont pas le vray corps & le vray ſang du Seigneur, mais ſeulement la memoire de ſon corps* ; & qui aſſure *que le ſacrifice du corps & du ſang du Seigneur eſtant fait de pain & de vin meſlé d'eau, & cõſacré par la voix & par les paroles de* JESUS-CHRIST, *eſt fait le vray & le propre corps, & le vray & propre ſang de noſtre Seigneur* JESUS-CHRIST, ne laiſſe pas de dire avec S.

lib. de Pred. c. 31.

In Epicolumnis Apud Durand. Troarn. p. 7.

Augustin, *que pour marquer l'union des fidelles* JESUS-CHRIST *nous a donné son corps & son sang en des choses qui de plusieurs sont reduites en un, le pain estant fait de plusieurs grains de bled, & le vin de plusieurs grains de raisin.* Leon IX. aprés avoir condamné Berenger en deux conciles, écrivant l'an 1053. contre Michel Cerularius, appelle simplement le sacrement de l'Eucharistie la commemoration de la passion de JESUS-CHRIST: *Tu charissime nobis Antistes Constantinopolitane, tuque Leo Acridane, dicimini Apostolicam & latinam Ecclesiam nec auditam, nec convictam palam damnasse, pro eo maximè quod de azimis audeat commemorationem Dominicæ passionis celebrare.* Le mesme Leon IX. dit en une autre lettre en parlant des Grecs: *Violenter adstruere conantur fermentatum panem fuisse, quo Dominus Apostolis suis corporis sui mysterium in Cœna commendavit.* Que ne diroient point les Ministres s'ils trouvoient ces paroles dans un autre auteur que dans le condamnateur de Berenger? Et Eugene IV. que l'on ne soupçonnera pas de

n'avoir pas cru la Transſubſtanciation, & qui l'enſeigne ſi formellement dans l'inſtruction aux Armeniens, ne laiſſe pas de dire dans cette meſme inſtruction apres Alexandre V. *que l'on n'offre dans l'oblation qui ſe fait en la Meſſe que du pain & du vin meſlé d'eau, parceque cela convient pour ſignifier l'effet de ce Sacrement, qui eſt l'union du peuple avec* JESUS-CHRIST.

Que l'Auteur apprenne donc que ce n'eſt là que le langage ordinaire de tous les catholiques, auquel la nature & l'uſage les conduit, parceque le pain & le vin ſont la matiere du ſacrement, que c'eſt du pain & du vin que le ſacrement eſt fait, & que lors meſme que le pain & le vin ſont reellement changez au corps & au ſang de JESUS CHRIST, il reſte encore l'apparence de pain & de vin, & ainſy les eſpeces en peuvent retenir le nom. Mais comme ces expreſſions ſi naturelles ne les empeſchent pas de croire le changement veritable du pain & du vin au corps & au ſang de JESUS-CHRIST, elles ne ſont pas auſſy des preuves que Valfridus ne l'ait pas

cru; & en effet il en parle dans le meſme livre en ces termes ſi precis que nous avons rapportez dans le premier traitté : *Puiſque le Fils de Dieu nous aſſure que ſa chair eſt vraiment viande, & ſon ſang vraiment breuvage, il faut entendre que ces myſteres de noſtre redemption, c'eſt à dire l'Euchariſtie, ſont veritablement le corps & le ſang du Seigneur, & croire en meſme temps qu'ils ſont des gages de l'union parfaite que nous avons déja en eſperance avec noſtre Chef, & que nous aurons quelque jour actuellement avec luy.*

Mais voyons ſi l'Auteur ſera plus heureux ſur le ſujet de Flore.

Secondement, dit-il, *je remets Flore pour les meſmes raiſons qui l'ont fait caſſer. L'oblation*, dit-il, *quoyque priſe des ſimples fruits de la terre, eſt faite non pas pour les fideles, comme tourne l'Auteur, mais aux fideles, le corps & le ſang du Fils unique de Dieu, par la vertu ineffable de la benediction divine. Car qui ne voit que ces mots, aux fideles, ſont ruineux à la Tranſſubſtantiation.*

Il ſeroit bon de parler un peu moins

fierement quand on n'a que des choſes ſi foibles à dire. Tout le monde ſçait que les Catecumenes n'eſtoient pas admis à la participation de l'Euchariſtie, & que c'eſtoit pour cette raiſon qu'on diviſoit la meſſe en pluſieurs parties, dont la premiere s'appelloit la meſſe des Catecumenes. Qui peut donc trouver étrange, que Flore diſe que le pain eſt fait aux fidelles, ou pour les fidelles (car cela eſt fort indifferent) le corps & le ſang de JESUS-CHRIST; puiſqu'il n'y avoit que les fidelles qui y participaſſent, & qu'il n'eſtoit donné qu'aux fidelles? Qu'y a-t-il en cela de *ruineux à la Tranſſubſtantiation*? & qu'y a-t-il au contraire dans ces paroles qui n'établiſſe la Tranſſubſtantiation? puiſque le pain ne peut eſtre fait le corps de JESUS-CHRIST, qu'en ceſſant d'eſtre pain, ce qu'on appelle Tranſſubſtantiation, & que cette vertu ineffable de la benediction divine, à laquelle Flore rapporte cét effet, marque une operation réelle & veritable, & non un ſimple changement de ſignification & de figure, pour lequel il n'eſt

besoin d'aucune vertu, & beaucoup moins d'une vertu ineffable.

Pour Loup Abbé de Ferriere, l'Auteur ne rapporte rien autre chose pour le rendre adversaire de Paschase, sinon qu'il a loüé Heribald, d'où il conclut qu'il ne doit pas estre banny de la societé des autres. Mais il devoit se souvenir qu'Aubertin dont il tire cette preuve, remarque luy-mesme un peu auparavant, qu'Hincmar a loüé aussy Heribald apres sa mort; & cependant il traite Hincmar de novateur, & reconnoist qu'il enseigne la doctrine de la presence reelle, & qu'il condamne dans Iean Erigene l'opinion de ceux qui disent, que les sacremens de l'autel ne sont pas le vray corps & le vray sang du Seigneur, mais seulement la memoire du corps & du sang, comme une nouveauté contraire à la foy de l'Eglise catholique, ainsi que nous avons veu cy-dessus.

Aub. p. 903.

Qu'il comprenne donc par cét exemple ce que le bon sens luy devoit avoir suggeré, que l'on ne doit pas conclure que ceux qui ont donné des

loüanges aux perſonnes, ayent approuvé tous les ſentimens, & tous les écrits de ceux à qui ils ont donné ces loüanges; parcequ'il ſe peut faire qu'ils ne les ayent pas connus, ou qu'ils n'y ayent pas fait attention. C'eſt ce que le Pape Pelage II. remarque touchant les loüanges qui ont eſté données à Origene par pluſieurs Peres, & ce que l'on peut répondre aux eloges que Theodore de Mopſueſte a receus des plus grands hommes de ſon temps.

Il n'en eſt pas demeſme quand un auteur approuve en particulier quelque écrit d'un autre. Car cette approbation donne lieu de croire qu'il en approuve les ſentimens, à moins qu'il ne paroiſſe par d'autres preuves qu'il l'ait expliqué en un bon ſens; comme il paroiſt que Triteme a pris l'écrit de Bertram en un ſens catholique par les loüanges qu'il donne aux livres de Lanfranc & de Guitmond, qui ſont formellement & clairement oppoſez au mauvais ſens que l'on pourroit prendre dans Bertram.

L'Auteur rétablit enſuitte Chriſtian

Drutmar sur un passage qu'il en rapporte en ces termes : *Le Seigneur a donné à ses Disciples le sacrement de son corps & de son sang, pour la remission des pechez, & pour l'entretien de la charité.* Cela ne contient encore rien de favorable pour luy, & tous les catholiques parlent de la sorte. Il ajoûte : *afin que conservant le souvenir de cette action, ils fissent toujours en figure ce qu'il devoit accomplir pour eux.* Tout le monde sçait que l'Eucharistie est la figure & la representation de la Passion : ainsy cela est vray à la lettre dans le sentiment des catholiques ? mais neanmoins la traduction n'est pas juste ; car il y a dans le latin, *ut memores illius facti semper hoc in figura facerent, quæ pro eis erat acturus non oblivisceretur.* Ce qui est visiblement corrompu & defectueux. Et c'est pourquoy l'Auteur en a eclipsé ces paroles, *non oblivisceretur*, qui ne paroissent pas dans sa traduction : de sorte qu'il est bien étrange qu'il pretende tirer avantage d'un lieu corrompu, & qui tout corrompu qu'il est, ne dit rien qui le favorise.

Il rapporte enſuite ces paroles qui n'ont point de liaiſon avec ce qui precede : *Cecy eſt mon corps, c'eſtadire, en ce ſacrement.* En quoy il témoigne tres-peu de ſincerité. Car il ne peut pas ignorer que Sixte de Sienne, le Cardinal du Perron apés luy, & pluſieurs autres, n'ayent accuſé les Proteſtans d'avoir corrompu cet endroit de Drutmar, l'exemplaire manuſcrit qui s'en trouve dans la Bibliotheque des Cordeliers de Lyon, portant expreſſément ces paroles : *Hoc eſt corpus meum, hoc eſt in ſacramento verè ſubſiſtens.* Je ſçay qu'Aubertin taſche de rejetter ce ſoupçon, en diſant que peuteſtre Sixte de Sienne a menti. Mais lorſqu'un homme cite un manuſcrit qu'il eſt permis à tout le monde de conſulter, c'eſt ſe rendre ridicule que de pretendre le refuter, en diſant en l'air qu'il a peuteſtre menti. Il ajoute qu'un Imprimeur catholique avoit fait imprimer Drutmar en la meſme ſorte avant qu'il euſt eſté publié par Secerius Lutherien. Cela peut ſervir à juſtifier le Lutherien de falſification

& d'impoſture, mais on ne montre pas par là que le lieu en ſoy ne ſoit pas corrompu, eſtant bien plus facile à des copiſtes de retrancher que d'ajouter, & n'y ayant guere d'apparence qu'on ſe ſoit amuſé à ajouter des mots dans un auteur auſſy peu celebre que Drutmar.

Quoyqu'il en ſoit, ce n'eſt pas agir ſincerement, que de rapporter un paſſage de cette ſorte, ſur lequel il y a tant de conteſtation, ſans avertir qu'il eſt conteſté. Et d'ailleurs l'Auteur n'en ſçauroit tirer aucun avantage, quand Drutmar l'auroit écrit en la maniere qu'il le rapporte, eſtant certain que le corps de JESUS-CHRIST n'eſt pas découvert & viſible dans l'Euchariſtie, mais qu'il y eſt en ſacrement, c'eſt-adire couvert du voile & du ſigne du ſacrement.

Ce que l'Auteur ajoûte de Drutmar, ne contient que les raiſons pourquoy JESUS-CHRIST a choiſi le pain & le vin pour en faire la matiere de l'Euchariſtie, qui ſont le rapport qu'ils ont avec les effets de ce ſacrement: ce qui eſt ſi commun dans tous les

livres des catholiques, que c'eſt ſe mocquer du monde, de s'en ſervir pour montrer qu'un auteur n'eſt pas de leur ſentiment.

C'eſt à quoy ſe reduiſent toutes les preuves que l'auteur apporte, pour remettre ces quatre auteurs au nombre des adverſaires de Paſchaſe; & je penſe qu'il demeurera convaincu qu'il n'y euſt jamais rien de moins ſolide. Mais il eſt neantmoins encore plus inexcuſable en ce que pour groſſir le nombre des adverſaires de Paſchaſe, il dit froidement qu'on doit y joindre encore Frudegarde, & Remy d'Auxerre.

Ce n'eſt pas qu'il n'emprunte encore cela d'Aubertin, auſſy bien que tout le reſte; mais une perſonne judicieuſe devoit avoir reconnu que ce que dit Aubertin ſur le ſujet de l'un & de l'autre eſt ſi peu raiſonnable, qu'il n'eſtoit pas de la prudence de donner lieu de l'examiner. Car pour Frudegarde il n'a point d'autre raiſon de le conter entre les adverſaires de Paſchaſe, ſinon qu'il ſe trouve qu'il avoit conſulté Paſchaſe ſur un paſſage de

S. Augustin, qui avoit fait naistre dans son esprit quelque doute touchant ce mystere : *Dicis te antèa credidisse*, dit Paschase à Frudegarde ; *sed profiteris quod in libro de doctrina christiana beati Augustini legisti quod typica sit locutio : quod si figurata locutio est, & schema potiùs quàm veritas, nescio, inquis, qualiter illud sumere debeam.* Voila tout le fondement d'Aubertin. Un jeune homme écrit à Paschase comme à son maistre, il luy demande lumiere sur une difficulté qui le troubloit ; il luy témoigne qu'il a toujours cru la presence reelle, ce qui marque que c'estoit la doctrine commune de l'Eglise de son temps, & celle que l'on apprenoit aux enfans ; il luy declare qu'il a esté emeu, non par l'instruction de ses pasteurs, ni par des personnes qui enseignassent publiquement une doctrine contraire à celle de la presence reelle, mais par un passage de S. Augustin ; il en demande l'eclaircissement à Paschase, comme à un des plus sçavans hommes de son temps : il luy propose

cette difficulté, non par maniere de disputе, & comme soutenant une opinion contraire à la sienne, mais pour recevoir ses instructions, & se soumettre à ses lumieres; & enfin il ne conclut pas de ce passage de S. Augustin qui le troubloit, qu'il voulut changer de creance, mais seulement qu'il ne sçavoit en quel sens prendre ce passage de S. Augustin, ni comment l'accorder avec la doctrine de l'Eglise de son temps, *nescio qualiter illud sumere debeam.* Et de là Aubertin conclut que Frudegarde contredit directement Paschase, & qu'il le faut ajoûter au nombre de ses adversaires. De sorte que selon cette maniere de raisonner, il faudra dire que les Professeurs en theologie ont autant d'adversaires qu'ils ont d'écoliers; parce qu'il n'y en a point qui ne leur demande instruction sur quelques difficultez. En verité je suis fâché que l'Auteur ait suivi ces bassesses d'Aubertin: le commencement de son écrit sembloit promettre quelque chose de plus raisonnable & de plus judicieux.

Y eut-il auſſy jamais rien de plus étrange, que de nous dire, comme fait l'Auteur aprés Aubertin, qu'il faut conter Remy d'Auxerre entre les adverſaires de Paſchaſe, c'eſtadire entre les ennemis de la preſence reelle? luy qui parle ainſy dans les paſſages meſmes qu'Aubertin en cite de l'expoſition qu'il a faite du Canon. *Ce ſacrement eſt mangé & beu tous les jours dans la verité, & neanmoins il demeure vivant & ſans corruption; parceque c'eſt un myſtere dans lequel on voit une choſe, & on en comprend une autre. Ce qui ſe voit, à l'apparence de corps: ce qui ſe conçoit, produit un fruit ſpirituel. Mais puiſqu'un myſtere eſt ce qui ſignifie une autre choſe, s'il eſt vray que c'eſt le cors de* JESUS-CHRIST *dans la verité, pourquoy l'appelle-t-on myſtere? C'eſt qu'aprés la conſecration il paroiſt une autre choſe: car il paroiſt du pain & du vin; mais c'eſt dans la verité le corps & le ſang de* JESUS-CHRIST. *Car Dieu s'accommodant à noſtre infirmité, voyant que nous n'avons pas accouſtumé de manger de la chair crue, & de boire du ſang, a voulu que les dons demeuraſſent*

raſſent dans leur premiere forme, quoy-qu'ils ſoient dans la verité le corps & le ſang de JESUS-CHRIST. Et dans le Commentaire de la premiere Epitre aux Corinthiens, ſur ces paroles, *Le pain que nous rompons à l'autel, n'eſt-ce pas la participation du corps du Seigneur? Le pain*, dit-il, *eſt premierement conſacré & beni par les Preſtres & par le S. Eſprit, & enſuite il eſt rompu. Et quoyqu'alors il paroiſſe pain, neanmoins c'eſt dans la verité le corps de* JESUS-CHRIST; *& quiconque mange de ce pain, mange le corps de* JESUS-CHRIST; *parceque nous ne ſommes tous qu'un meſme pain de* JESUS-CHRIST, *& un meſme corps, nous qui mangeons ce pain ſelon la parole de l'Apoſtre. La chair que le Verbe a priſe dans le ventre de la Vierge en l'unité de ſa perſonne, & le pain qui eſt conſacré dans l'Egliſe, ne ſont qu'un meſme corps de* JESUS-CHRIST. *Car comme cette chair eſt le corps de Chriſt, de meſme ce pain paſſe au corps de Chriſt; & ce ne ſont pas deux corps, mais un meſme corps.* Ce qu'il exprime encore plus fortement dans l'expoſition du

Canon. *Comme la divinité du Verbe est une, quoyqu'elle remplisse tout le monde; de mesme quoyque ce corps soit consacré en plusieurs lieux, & en une infinité de jours differens, ce ne sont pas neanmoins plusieurs corps de Christ, ny plusieurs sangs; mais un mesme corps, & un mesme sang, que celuy qu'il a pris dans le ventre de la Vierge, & qu'il a donné à ses Apostres... C'est pourquoy il faut remarquer, que soit qu'on en prenne plus, soit qu'on en prenne moins, tous reçoivent egalement le corps de* JESUS-CHRIST *tout entier*, OMNES *tamen corpus Christi intergerrimè sumunt.*

Tout le fondement d'Aubertin pour détruire la clarté de ces passages, est que cet auteur use de ces termes en expliquant la maniere dont le pain est fait le corps de JESUS-CHRIST : *Divinitas enim replet illud, quod & conjungit: & facit ut sicut ipsa una est, ita conjungatur corpori Christi, & unum ejus corpus sit in veritate.* D'où il conclut que cet auteur ne veut pas que le pain devienne le corps de JESUS-CHRIST par changement, mais seulement par l'habitation de la divinité.

Mais c'eſt attribuer ſans fondement à un auteur judicieux une imagination ridicule. Car l'habitation de la divinité dans le pain, quand meſme elle ſeroit hypoſtatique, peut bien rendre la matiere du ſacrement le pain & le vin de Dieu; mais elle ne peut le rendre le corps & le ſang de JESUS-CHRIST, que par un veritable changement, comme l'habitation de la divinité dans le corps de JESUS-CHRIST, ne le rend pas l'ame de JESUS-CHRIST, & ne fait pas que cette propoſition ſoit veritable : Le corps de JESUS-CHRIST eſt l'ame de JESUS-CHRIST.

H. Remy nous aſſure que par la conſecration le pain eſt tellement fait le corps de JESUS-CHRIST, que ce ne ſont pas deux corps, mais un meſme corps. Or cette union de la divinité avec le pain ne peut faire cet effet. Car comme l'union de la divinité avec chacun des bras du corps de JESUS-CHRIST, ou avec chacun des pieds de JESUS-CHRIST, ne faiſoit pas que ces deux bras ne fuſſent qu'un bras, & ces deux pieds ne fuſſent qu'un pied; demeſme

l'union de la divinité avec deux corps differens, ne feroit pas que ces deux corps ne fussent qu'un corps.

III. Elle ne suffiroit pas mesme pour faire que le pain fust reellement uni au corps de JESUS-CHRIST. Car l'union de la divinité avec le corps & l'ame de JESUS-CHRIST dans les trois jours du sepulchre, ne faisoit pas que l'ame fust unie au corps durant ces trois jours.

IV. Au lieu que Remy assure qu'il n'y a point plusieurs corps de JESUS-CHRIST, ny plusieurs calices. *Licet multis locis, & innumerabilibus diebus illud corpus consecretur, non sunt tamen multa corpora Christi, neque multi calices.* Il s'ensuivroit de cette union chimerique que Dieu auroit autant de corps, qu'il seroit uni à de pains differens, puisque chaque pain demeureroit en sa propre nature.

V. Au lieu qu'il dit que tous les chrestiens prennent le corps de JESUS-CHRIST tout entier, quelque petite que soit la partie de l'Eucharistie qu'ils reçoivent. *Sive plus sive minus quis inde percipiat, omnes æqualiter cor-*

pus Christi integerrimè sumunt. Il s'ensuivroit au contraire que nul ne prendroit le corps de JESUS-CHRIST tout entier, & qu'on en prendroit davantage plus on prendroit de la matiere du sacrement. Car comme chaque partie du corps naturel de JESUS-CHRIST n'est pas tout son corps, y ayant encore d'autres parties qui sont animées par son ame, & unies à sa divinité; ainsy chaque pain uni à la divinité, ne seroit pas tout le corps de Dieu, qui comprendroit en ce cas, outre le corps naturel de JESUS-CHRIST, l'assemblage de tous ces pains differens ausquels la divinité seroit unie, comme le corps naturel comprend l'assemblage de tous les membres ausquels l'ame est unie; de sorte que qui prendroit plus de pain consacré, prendroit une plus grande partie du corps de JESUS-CHRIST.

Cette union de la divinité avec le pain n'est donc digne que de l'imagination d'Aubertin, qui aime mieux dire au hazard tout ce qui luy vient en l'esprit, que de reconnoistre qu'aucun ancien auteur enseigne la pre-

ſence reelle. Et certainement ces paroles de Remy ſur leſquelles il ſe fonde ne le portoient point à une penſée ſi peu vray-ſemblable. Car cet auteur dit bien que la divinité remplit ce pain, & qu'elle le joint au corps de JESUS-CHRIST; mais il ne dit pas qu'elle l'y joigne en le laiſſant ſubſiſter en la nature de pain. Il marque au contraire que c'eſt en le changeant & en faiſant qu'il ne ſoit plus pain, mais le corps veritable & naturel de JESUS-CHRIST. *Iſte panis*, dit-il, *tranſit in corpus Chriſti. Videtur quidem panis & vinum, ſed in veritate corpus eſt Chriſti.* La divinité remplit donc le pain ſelon cet auteur; mais elle le remplit d'une maniere efficace; elle le change en le rempliſſant; elle le fait paſſer à la nature du corps de JESUS-CHRIST; elle fait qu'il ceſſe d'eſtre pain, quoyqu'il le paroiſſe; elle le rend corps de JESUS-CHRIST dans la verité. C'eſt ainſy qu'elle l'unit au corps en faiſant qu'il n'y ait plus de pain, quoyque l'apparence en demeure, & que ce qui eſt conceu ſous cette apparence, ſoit veritablement le corps

meſme de JESUS-CHRIST. *Videtur quidem panis & vinum, ſed in veritate corpus Chriſti eſt & ſanguis..... Facit ut priſtina remaneant forma illa duo munera, etſi in veritate corpus Chriſti & ſanguis ſunt.*

CHAPITRE III.

Examen de ce que dit l'Auteur de la Réponſe ſur le ſujet de Iean Scot.

ENfin pour un dernier exemple du peu de juſteſſe des raiſonnemens de l'Auteur en cette III. partie, il nous permettra de rapporter encore ce qu'il dit de Jean Scot, appellé Erigene, dont il parle ainſy : *L'Auteur du Traitté dit que Iean Erigene eſtoit un broüillon, un ignorant, un homme rempli d'erreurs, dont le livre fut brûlé dans un concile tenu prés de deux cens ans aprés luy,.... Mais nous pouvons ſçavoir en quelle eſtime il fut durant ſa vie, & aprés ſa mort par beaucoup de choſes : premierement par l'honneur qu'il eut d'eſtre precepteur de Charles le Chauve, marque qu'il eſtoit en*

reputation d'homme ſçavant. Secondement il écrivit de l'Euchariſtie par le commandement de Charles, auſſy bien que Bertram. De plus la reputation de ſon ſçavoir le fit appeller par Alfride Roy d'Angleterre. Enfin tous les hiſtoriens luy rendent témoignage d'avoir eſté perſonnage de grand eſprit, & de grande eloquence, docteur conſommé en toute literature, Preſtre, & Moine tres ſaint, Abbé d'un monaſtere de fondation royale. Ils diſent meſme que l'on vit une lumiere miraculeuſe ſur le lieu où il avoit eſté tué. Ce qui obligea les Moines de le tranſporter dans la grande egliſe, & de luy faire un honorable tombeau auprés de l'autel avec cette epitaphe: CY GIST JEAN, *le ſaint Philoſophe, qui en ſa vie fuſt enrichi d'une merveilleuſe doctrine, & qui enfin eut l'honneur de monter par le martyre au royaume de Chriſt. Voila ce broüillon, cet ignorant, & cet homme rempli d'erreurs.*

Il ſemble en entendant ce diſcours que ce ſoit l'Auteur du Traité qui ait donné ces epithetes à ce Jean Scot. Mais on ſera bien étonné quand on

prendra la peine de le lire, & que l'on verra que ce n'eſt pas luy qui les luy donne, mais la plus ſçavante Egliſe de France qui eſtoit alors celle de Lyon, laquelle il cite expreſſément, & qui parle ainſy d'Amalarius, & de Jean Scot : *Multum moleſtè & dolenter accipimus, ut eccleſiaſtici & prudentes viri Amalarium de fidei ratione conſulerent, qui & verbis & libris, ſuis mendaciis, & erroribus, & phantaſticis atque hæreticis diſputationibus plenis, omnes pene apud Franciam Eccleſias, & nonnullas etiam aliarum regionum, quantum in ſe fuit, infecit, atque corrupit; ut non tam ipſe de fide interrogari, quàm omnia ſcripta ejus ſaltem poſt mortem debuerint igne conſumi. Et quod majoris eſt ignominiæ atque opprobrij, Scotum illum ad ſcribendum compellerent, qui ſicut ex ejus ſcriptis veriſſimè comperimus, nec ipſa verba Scripturarum adhuc habet cognita, & ita quibuſdam phantaſticis adinventionibus & erroribus plenus eſt, ut non ſolùm de fidei veritate nullatenus ſit conſulendus, ſed etiam cum ipſis omni irriſione dignis ſcriptis ſuis, niſi*

lib. de trib. Ep. Ep. 2. c. 10.

corrigere & emendare festinet, vel sicut demens sit miserandus, vel sicut hæreticus sit anathematizandus.

Flore sçavant Diacre de la mesme Eglise, ne le traitte pas plus favorablement, & il l'appelle dés le commencement de son écrit un causeur & un étourdy : *Venerunt ad nos cujusdam vaniloqui & garruli hominis scripta.* Et il le convainc dans tout son ouvrage d'ignorance & d'erreurs, aussy bien que Prudence Evesque de Troyes, qui a refuté au long ses dixneuf chapitres que le Concile de Valence condamna en ces termes: *Sed & alia novemdecim syllogismis ineptissimè concluſa, & licet jactetur, nullâ sæculari literaturâ nitentia; in quibus commentum diaboli potiùs quàm argumentum aliquod fidei deprehenditur, à pio auditu fidelium penitus explodimus..... Ineptas autem quæstiunculas, & aniles pene fabulas, Scotorumque pultes, puritati fidei nauseam inferentes quæ periculosissimis & gravissimis temporibus, ad cumulum laborum nostrorum, usque ad scissionem charitatis miserabiliter & lachrima-*

c. 4.

& 5

bilitèr ſuccreverunt, ne mentes chriſtianæ inde corrumpantur, & excidant à ſimplicitate fidei quæ eſt in Chriſto Ieſu, penitus reſpuimus, & ut fraterna charitas, cavendo à talibus, auditum caſtiget, Chriſti amore monemus.

On voit la meſme cenſure dans le Concile de Langres *c. 4.*

Enfin le Pape Nicolas I. en parlant de la traduction qu'il avoit faite des livres de S. Denys, declare expreſſément que ce Scot eſtoit un homme ſuſpect d'erreurs.

Voila ce qu'on avoit en veüe en parlant de Jean Scot, comme on a fait. Et la ſincerité obligeoit l'Auteur de la Réponſe de ne le pas diſſimuler.

Cela devoit ſuffire pour luy faire juger à luy meſme combien on doit avoir peu d'égard à l'eſtime que Charles le Chauve, & un Roy d'Angleterre ont pu faire de Jean Erigene, & aux loüanges que quelques hiſtoriens luy ont données. Car ſi elles eſtoient ſuffiſantes pour le juſtifier des erreurs qu'on luy impute touchant l'Euchariſtie, elles le juſtifieroient auſſy de celles qu'on luy im-

pute touchant la grace. Que si l'Auteur reconnoist sans doute que c'est avec grande raison que l'Eglise de Lyon, le Concile de Valence, & celuy de Langres ont condamné ses erreurs touchant la grace, qu'il reconnoisse aussy par cet exemple que les Roys peuvent estimer, & que les historiens peuvent loüer des hommes remplis d'erreurs.

Qui ne sçait que la pluspart du monde, & principalement les grands ne jugent des hommes que par l'exterieur & par le dehors; & que pourveu qu'une personne ait quelque facilité de parler? qu'il fasse paroistre une science meslée, comme estoit celle de Jean Erigene, qui avoit beaucoup voyagé, qui sçavoit diverses langues, & qui estoit philosophe, qualité rare en ce temps là, il ne manque jamais d'attirer l'estime de plusieurs personnes? Mais ce n'est pas sur cette reputation populaire qu'il faut fonder le jugement qu'on doit porter de la doctrine d'un auteur. Et un homme judicieux s'arrestera toujours beaucoup davantage au témoignage

d'une ſçavante Egliſe & de deux Conciles compoſez des plus grands Eveſques de ce ſiecle, qu'à l'eſtime de quelques grands, à la credulité de quelques Religieux, & au rapport de quelques hiſtoriens d'Angleterre, qui ne connoiſſoient pas ce Scot, comme on le connoiſſoit en France.

Enfin c'eſt en vain que l'on pretend que nous devons nous en rapporter à des hiſtoriens étrangers, puiſque nous en pouvons juger par nous-meſmes, & par la lecture des livres que nous avons encore de luy. Or il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de reconnoiſtre en les liſant, que c'eſtoit un homme qui ſuivoit plus ſes raiſonnemens, que la lumiere de la tradition de l'Egliſe, & qui faiſant profeſſion d'expliquer la theologie par la philoſophie, eſtoit auſſy mauvais philoſophe, qu'ignorant theologien; de ſorte que c'eſt avec raiſon que le Concile de Langres luy oſte l'une & l'autre de ces qualitez.

Il n'en faut point d'autre preuve que le commencement & la fin de ſon livre, & je croy qu'il eſt bon de

les rapporter icy, afin que tout le monde puisse juger du caractere de cet esprit, & de la justice des loüanges que les Ministres luy donnent.

Le premier chapitre de son livre porte ce titre : *Quadruvio regularum totius philosophiæ, quatuor omnem quæstionem solvi.* C'est adire que toute question se doit resoudre par le quaternaire des quatres regles de la philosophie.

Il le commence par l'établissement de ce principe, que la philosophie & la religion sont la mesme chose, & que la philosophie ayant quatre parties, la divisive, la definitive, la demonstrative, la resolutive, dont il rapporte les mots grecs & les definitions, C'est par là qu'il entreprend de trouver la verité du mystere de la predestination. On peut juger ce que l'on devoit attendre de ce ridicule commencement, & l'on n'y est pas trompé. Ce ne sont qu'argumens en forme, que dilemmes, que syllogismes conjonctifs, qui ne sont ordinairement que de fausses subtilitez, ou de veritables erreurs. Enfin il conclut

ſon ouvrage par une ſpeculation qui contient tout le XIX. chapitre, & qui merite bien d'eſtre ſçeüe.

Cet homme eſtoit ſi plein de la philoſophie d'Ariſtote, & de la doctrine des quatre elemens, que pour la conſacrer en quelque ſorte, il en a voulu baſtir l'enfer & le paradis.

Il dit donc que les demons avant leur peché eſtant dans l'element du feu, ils en avoient eſté chaſſez acauſe de leur peché, & que l'on leur avoit fait un corps d'air malgré qu'ils en euſſent, afin qu'ils y ſouffriſſent le ſupplice de leur orgueil. Qu'ainſy l'element du feu eſt le lieu des bienheureux, ſoit Anges, ſoit hommes; & que l'air qui eſt proche du feu ſera celuy des diables & des damnez.

Que les eleus en reſſuſcitant auront des corps de feu, afin de vivre dans le feu, & que les damnez auront des corps d'air, afin de pouvoir eſtre tourmentez par le feu qui eſt au deſſus d'eux.

Que la joye de ces natures qui ſeront en l'element du feu, conſiſte en ce que cet element domine & preſſe

ce qui eſt au deſſous, & le veut attirer à ſoy ; au lieu que le ſupplice de ceux qui ſeront au deſſous, ſera d'eſtre dominez, preſſez, & brûlez par l'element ſuperieur.

Que neanmoins les corps & des damnez & des éleus ſeront éclatans pour l'ornement de l'univers, *ita videlicet quod idem ille ignis omnibus corporibus fiat gloria, quod damnandis animabus extrinſecùs cumulabitur pœna.*

Voila ce grand perſonnage, & cet homme conſommé en toute ſorte de litterature, comme l'appelle l'Auteur de la Réponſe. Voila quel eſtoit le caractere de ce precurſeur des Sacramentaires. Que l'on juge aprés cela s'ils ont beaucoup de ſujet de s'en glorifier, & s'il y eut jamais un homme plus propre pour attaquer le myſtere de la foy, comme l'appelle l'Egliſe, que celuy qui faiſant profeſſion de ne s'appuyer que ſur la philoſophie humaine, faiſoit un ſi mauvais uſage de ſa raiſon.

CHAPITRE IV.

Examen de ce que l'Auteur dit touchant le conciliabule des Iconoclaſtes, & le ſecond Concile de Nicée.

CEs exemples que je viens de rapporter ne ſont que pour donner une idée generale du peu de juſteſſe de l'Auteur dans les raiſonnemens & dans les preuves qu'il employe en cette III. partie. Mais pour le ſatisfaire pleinement, il eſt neceſſaire d'examiner en particulier les points principaux qu'il entreprend de traitter, & dans leſquels il s'imagine avoir refuté l'écrit de l'Euchariſtie, qui fait le ſujet de ce different.

On les peut reduire à quatre, dont le premier conſiſte en ce qu'il dit touchant le conciliabule des Iconoclaſtes, & le Concile de Nicée en Bithynie. Le 2. en ce qu'il dit du livre de Ratramnus ou Bertram. Le 3. en ce qu'il avance touchant le x. ſiecle. Et le 4. en ce qu'il dit touchant l'opinion des Grecs modernes, & des autres Com-

munions separées de l'Eglise depuis un long temps.

Je commence par le Concile de Constantinople contre les images, & celuy de Nicée en Bithynie pour les images, en laissant ce qui regarde Anastase Sinaïte, & saint Jean Damascene, dont l'Auteur parle auparavant, parce qu'il n'a pas seulement songé à répondre à ce qu'on en avoit dit dans le premier traité, & qu'il s'est contenté de repeter ce que l'on croyoit y avoir suffisamment refuté. Mais pour le Concile de Constantinople & le second de Nicée, il pretend en tirer de grands avantages. Il releve extraordinairement le premier, & il condamne tres aigrement le second. Il dit de celuy de Constantinople, que c'estoit *trois cens trente-huit Evesques, c'est-à-dire la plus pure & la plus éclatante partie de l'Eglise, & un plus grand nombre qu'il n'y en eut au Concile de Nicée: Qu'il s'explique si clairement en faveur de la doctrine de Calvin, que Calvin mesme ne pourroit rien dire de plus formel: Que c'est par hazard, & par rencontre qu'ils*

parlent de l'Euchariſtie, circonſtance que l'Auteur trouve fort conſiderable. Et quant au II. Concile de Nicée, il ſoutient *qu'on ne le peut excuſer d'imprudence, d'aveuglement, & de paſſion.* Mais ce qu'il y a de remarquable eſt, que quoyqu'il donne toutes les loüanges qu'il peut à ce conciliabule de Conſtantinople, en diſſimulant tous les juſtes reproches qu'on peut faire contre, comme qu'il n'y avoit aucun des Patriarches qui y aſſiſtaſt, & qu'il eſtoit viſiblement dominé par un Empereur paſſionné & violent; & quoyqu'il cache tout ce que l'on peut dire à l'avantage du II. Concile de Nicée, où tous les Patriarches aſſiſtoient, où le Pape preſidoit par ſes Legats, & qui ſe tenoit ſous l'autorité d'un Empereur equitable & moderé; il demeure neanmoins d'accord que bien que les expreſſions de ces deux Conciles ſur l'Euchariſtie ſoient differentes, ils eſtoient dans les meſmes ſentimens en ce qui regarde le fond, comme il paroiſt en ce que le Concile de Nicée reprenant les expreſſions des Iconoclaſtes, leur

rend neanmoins témoignage qu'aprés avoir mal parlé, ils revenoient dans la ſuite à la verité. Et en effet il eſt entierement hors d'apparence que dans l'eſpace de trente ans qui ſe ſont paſſez entre ces deux Conciles, toute l'Egliſe d'orient euſt changé de foy ſur la matiere de l'Euchariſtie, ſans que perſonne ſe fuſt apperceu de ce changement, ny que l'on euſt veu naiſtre aucune conteſtation ſur ce point, en meſme temps que l'on excitoit tant de trouble ſur la diſpute des images, qui eſtoit infiniment plus legere.

Il faut donc ſuppoſer comme un principe conſtant, que ces deux Conciles n'ont eu qu'une meſme doctrine dans le fond ſur le ſujet de l'Euchariſtie, c'eſtadire ou qu'ils ont cru tous deux la preſence reelle, ou qu'ils ont cru tous deux l'abſence reelle. Il s'agit ſeulement de ſçavoir laquelle des deux creances on leur doit attribuer à tous deux egalement. Les Calviniſtes tirent à eux le concile des Iconoclaſtes, & par ce concile ils pretendent expliquer celuy de Nicée.

Les Catholiques soutiennent au contraire que le II. Concile de Nicée est clairement pour eux, & que l'on s'en doit servir pour expliquer celuy des Iconoclastes. C'est le sujet de ce different dans lequel je ne voy pas qu'un homme de bon sens puisse raisonnablement hesiter touchant le party auquel la verité l'oblige de se ranger. C'est ce qui paroistra par les considerations suivantes.

1. Le concile des Iconoclastes ne parle de l'Eucharistie que par rencontre, & pour un autre dessein; c'est-adire qu'il n'a pas eu pour but de dire tout ce que l'on doit croire de l'Eucharistie, mais d'en tirer seulement un argument contre les images. Et quand on ne parle des mysteres qu'en cette maniere, chacun sçait que l'on n'est obligé d'en dire que ce qui sert au sujet que l'on traitte. Or l'Eucharistie ayant deux qualitez selon la doctrine des catholiques; l'une qu'elle est l'image de JESUS-CHRIST selon sa partie exterieure & sensible, & moins principale; l'autre, qu'elle est JESUS-CHRIST

meſme dans ſa partie principale, mais inviſible, il eſt certain qu'il n'y avoit que la premiere qualité d'image qui favoriſaſt, non en verité, mais en apparence, la pretention des Iconoclaſtes, & qui leur donnaſt ſujet de dire comme ils faiſoient, *que* JESUS-CHRIST *n'avoit point choiſi d'autre image ſous le ciel que celle du pain & du vin, pour exprimer ſon Incarnation, d'où* ils concluoient que toutes les autres eſtoient illicites.

Il n'y auroit donc pas ſujet de s'étonner quand ils n'auroient point parlé de la ſeconde, qui eſt d'eſtre veritablement le corps meſme de JESUS-CHRIST; puiſqu'elle ne ſervoit de rien à leur deſſein. Cependant ils n'ont pas laiſſé de le faire, & ils nous diſent expreſſément dans ce lieu meſme que les Calviniſtes citent, *que* JESUS-CHRIST *avoit voulu que le pain de l'Euchariſtie eſtant la veritable image de ſa chair naturelle, fuſt fait ſon divin corps par l'avenement du S. Eſprit.*

Il n'en eſt pas de meſme de cet ecrit contre les Iconoclaſtes qui fut leu dans la 6. ſeſſion du II. Concile de

Nicée, on y reprend une expreſſion defectueuſe touchant l'Euchariſtie, on la condamne dans un mauvais ſens. On eſtoit donc obligé de parler preciſément & exactement. Car jamais on ne s'eloigne davantage des metaphores, que lorsqu'on condamne les autres de s'eſtre ſervi de termes impropres & peu exacts. Et c'eſt dans cet eſprit de ſimplicité eloigné de figures & de metaphores qu'il eſt dit dans cet ecrit, *que les dons ſont appellez types avant que d'eſtre ſanctifiez: mais qu'aprés la conſecration ils ſont appellez, ils ſont en effet, & ſont crus proprement le corps & le ſang de* IESUS-CHRIST: *qu'ainſy ces ennemis des images avoient apporté pour les détruire l'exemple d'une image qui n'eſtoit point image, mais corps & ſang.*

Il n'eſt pas queſtion ſi le Diacre Epiphane, & les Eveſques de ce II. Concile de Nicée, devant qui il paroit, avoient raiſon en ce qu'ils prétendoient que les dons n'avoient jamais eſté appellez types, ou antitypes qu'avant la conſecration, c'eſt une queſtion de fait, dans laquelle ils

ont pu se tromper d'une erreur fort innocente, puisqu'elle estoit fondée sur le sens populaire du mot d'image qui exclut la verité: ce qui leur faisoit faire ce raisonnement: *Si imago corporis est, non potest esse hoc divinum corpus.* Mais il s'agit de ce qu'ils ont cru de l'Eucharistie. Or il faut renoncer à la raison pour douter qu'ils n'ayent cru ce qu'ils nous disent si expressément, *que l'Eucharistie n'est pas l'image de* JESUS-CHRIST, *mais son propre corps*: ce que l'on ne peut prendre en aucune sorte, qu'au sens que les catholiques le prennent.

2. Car il faut remarquer que le langage des hommes souffre bien que l'on détruise, & que l'on nie l'expression figurée, pour affirmer l'expression simple; mais que c'est une extravagance sans exemple, de nier l'expression simple pour affirmer l'expression figurée.

Par exemple, d'autant que la pierre du desert n'estoit JESUS-CHRIST que par metaphore & par signification, & que toutes ces autres expressions sont aussy metaphoriques, les

sept

ſept vaches ſont les ſept années, le ſang eſt l'alliance, l'Agneau paſchal eſtoit JESUS-CHRIST; on peut bien dire, la pierre n'eſtoit pas JESUS-CHRIST, mais elle en eſtoit l'image; les vaches n'eſtoient pas des années; mais elles ſignifioient des années; le ſang n'eſtoit pas l'alliance proprement, mais il eſtoit la marque de l'alliance; l'Agneau paſchal n'eſtoit pas JESUS-CHRIST immolé, mais il en eſtoit la figure.

Mais il n'eſt jamais venu dans l'eſprit de perſonne de s'exprimer de la ſorte: La pierre ne ſignifioit pas JESUS-CHRIST, mais elle eſtoit JESUS-CHRIST: les vaches ne ſignifioient pas des années, mais elles eſtoient des années: le ſang n'eſtoit pas une marque d'alliance, mais c'eſtoit l'alliance meſme: l'Agneau paſchal n'eſtoit pas la figure de JESUS-CHRIST immolé ſur la croix, mais c'eſtoit JESUS-CHRIST meſme immolé ſur la croix.

Il n'y a donc point d'apparence que celuy qui compoſa ce traitté ait cru d'une part, que le pain & le vin ne fuſſent que la figure & la repreſenta-

tion du corps de JESUS-CHRIST, & non le corps meſme de JESUS-CHRIST; & que de l'autre pour ſifier cette creance il ait dit que le pain & le vin n'eſtoient pas l'image de JESUS-CHRIST, mais qu'ils eſtoient proprement le corps & le ſang de JESUS-CHRIST. Pour parler de cette ſorte il faudroit avoir entierement perdu le ſens.

3. Il n'y a rien dans le diſcours des Iconoclaſtes qui ne ſoit vray à la lettre ſelon l'opinion des catholiques; & tout ce qu'on y peut blâmer, eſt qu'il eſt ſuſceptible d'un mauvais ſens ſelon l'intelligence populaire du mot d'image, lequel neanmoins ces Eveſques témoignent qu'ils n'ont point eu.

Ils appellent l'Euchariſtie image, & cela eſt vray dans le ſens naturel de ce mot, puiſque comme dit Paſchaſe, ce myſtere eſt verité, & ne laiſſe pas d'eſtre figure. Ils diſent que Dieu a choiſi une image principale, ſçavoir la ſubſtance du pain, & qu'il a commandé de l'offrir. Cela eſt encore vray, tant parcequ'on offre les dons avant qu'on les conſacre, que parce-

que lors meſme qu'ils ſont conſacrez, ils retiennent avec raiſon le nom de la choſe dont ils conſervent la figure & la reſſemblance.

Le premier auteur qui s'eſt ſervi du mot de Tranſubſtantiation, ſçavoir Eſtienne Eveſque d'Autun, dans le paſſage meſme où il s'en ſert, ne laiſſe pas d'appeller l'Euchariſtie oblation de pain & de vin: *Oblatio*, dit-il, *panis & vini tranſubſtantiatur in corpus & ſanguinem Chriſti.* *De Sacramento Altaris*, c. 13.

Il eſt donc certain que ce n'eſt en rien favoriſer les Sacramentaires, que de dire ſimplement comme font ces Eveſques, que JESUS-CHRIST a commandé qu'on offriſt le pain & le vin, images de ſa chair; & qu'il reſte à ſçavoir s'ils n'ont point cru que cette ſubſtance du pain & du vin, cette image de la chair naturelle, fuſt changée en ſon corps & en ſon ſang. C'eſt en quoy conſiſte la queſtion, & ces Eveſques la decident, en reconnoiſſant, comme ils font plus bas, *que Dieu a voulu que le pain de l'Euchariſtie eſtant l'image de ſa chair naturelle, devint le divin corps, eſtant ſanctifié par*

l'avenement du S. Esprit. Et ceux meſmes qui les combattent avoüent qu'ils l'ont decidée en cette maniere, & qu'ils ont reconnu que le pain eſtoit le corps meſme de JESUS-CHRIST.

Ainſi le ſens que les catholiques donnent à ce concile des Iconoclaſtes eſt conforme à leurs propres paroles. Et il eſt de plus appuyé du témoignage de celuy meſme qui les a combattus dans le II. Concile de Nicée.

4. Mais outre que le ſens que les Calviniſtes ſont obligez de donner aux paroles du II. Concile de Nicée, n'eſt tiré que de leur fantaiſie, il eſt de plus ſi contraire au ſens commun, qu'il eſt étrange qu'il ait pu venir dans l'eſprit d'aucun homme raiſonnable.

L'écrit leu dans la 6. action de ce Concile nous aſſure que le pain n'eſt *pas l'image du corps de* JESUS-CHRIST, *mais qu'il eſt appellé, qu'il eſt en effet, & qu'il eſt cru proprement le corps meſme de* JESUS-CHRIST; *& que c'eſt à tort qu'on l'appelle image, puiſque c'eſt la chair & le ſang de* JESUS-CHRIST. Cela veut dire, dit l'Auteur de la Ré-

ponſe, que ce n'eſt pas une image vuide, puiſque l'ame en la prenant s'unit à JESUS-CHRIST comme à ſon objet, & JESUS-CHRIST s'unit à l'ame en agiſſant ſur elle. Mais en quelle langue a-t-il trouvé que ces mots, *ce n'eſt pas une image*, ſignifient ce n'eſt pas une image vuide? Où a-t-il trouvé que ceux-cy, *que le pain eſt appellé, eſt en effet, & eſt cru le corps de* JESUS-CHRIST, ſignifient que l'on penſe à JESUS-CHRIST en prenant le pain, & que JESUS-CHRIST agit ſur ceux qui le prennnent? Eſt-ce en cette maniere que l'on exprime cette penſée?

Cependant ces Meſſieurs les pretendus Reformez trouvent ces explications fort raiſonnables, & l'on ne s'en doit pas étonner. Ils ſe les rediſent perpetuellement à eux-meſmes & à force de les rebattre ils deviennent incapables d'en reconnoiſtre l'abſurdité. C'eſt l'ordinaire de l'eſprit humain de perdre ainſy par l'accoutumance le diſcernement du vray & du faux. Ils ont toujours dans l'eſprit ces ſolutions, de corps ſym-

bolique, corps typique, presence de vertu, presence de signification, presence d'objet. Ils se les rendent familieres, & s'imaginent ensuite qu'elles ont pu estre aussy familieres aux Peres qu'à eux.

Mais ils devroient considerer que les Peres n'estoient pas dans la mesme condition qu'eux. Ils n'estoient point attachez à ces termes. Ils n'avoient point dessein d'allier les expressions anciennes avec leurs opinions presentes. Ils ne songeoient qu'à se faire entendre. Or il est absolument contre le sens commun, qu'un homme pour faire entendre cette pensée, que l'Eucharistie n'est pas une image de JESUS-CHRIST inutile & sans effet, mais que ceux qui la prennent en songeant à JESUS-CHRIST s'unissent à luy comme à leur objet, & que JESUS-CHRIST s'unit aussy à eux en agissant sur leurs ames, choisisse ces termes: *Le pain consacré n'est pas l'image du corps de* JESUS-CHRIST, *mais il est appellé, il est en effet, & il est cru proprement son corps.*

5. Que si les paroles de cet écrit leu dans la 6. action du II. Concile de

Nicée ſont abſolument ridicules dans le ſens que les Calviniſtes y donnent, les raiſonnemens de ce meſme écrit ne le ſont pas moins.

On y refute les Iconoclaſtes qui avoient appellé l'Euchariſtie image, par cet argument. L'image n'eſt pas la choſe meſme dont elle eſt image. Or le pain conſacré eſt le corps meſme de JESUS-CHRIST. Donc il n'en eſt pas l'image : *Si imago corporis eſt, non poteſt eſſe hoc divinum corpus.*

Nicephore Patriarche de Conſtantinople, écrivant quelque temps aprés contre les Iconoclaſtes, emprunte du II. Concile de Nicée ce meſme raiſonnement : *Quomodo*, dit-il, *idem dicitur corpus Chriſti, & imago Chriſti: quod enim eſt alicujus imago, hoc corpus ejus eſſe non poteſt.*

Sur quoy il faut remarquer que les Calviniſtes employent contre les Catholiques le meſme principe que les Eveſques de Nicée, & Nicephore employent contre les Iconoclaſtes; mais qu'en y joignant de differentes mineures, ils en tirent des concluſions toutes differentes.

Les Eveſques du Concile de Nicée forment cet argument : L'image n'eſt pas la choſe meſme dont elle eſt image. Or l'Euchariſtie eſt le corps meſme de JESUS-CHRIST. Donc elle n'en eſt pas l'image.

Et les Calviniſtes forment celuy-cy: L'image n'eſt pas la choſe meſme dont elle eſt image. Or l'Euchariſtie eſt l'image du corps de JESUS-CHRIST. Donc elle n'eſt pas le corps meſme de JESUS-CHRIST.

Les Calviniſtes pretendent que les Eveſques du Concile de Nicée ſe trompoient dans leur raiſonnement, & nous pretendons qu'ils ſe trompent dans le leur.

Mais c'eſt une equité que l'on doit garder en accuſant les hommes d'erreur, que de ne leur imputer que des erreurs humaines, & qui ſont voilées de quelque ſorte d'apparence, & de ne leur en pas imputer qui ſoient entierement folles & extravagantes.

Cette equité eſt fondée ſur ce principe tres veritable, & tres neceſſaire pour l'intelligence du langage

humain, que les hommes ſont capables de s'ebloüir, & de ſe ſurprendre par une fauſſe apparence, parce qu'ils ſont hommes; mais qu'ils ne ſont pas capables de ſe tromper ſans apparence & ſans raiſon, & d'approuver des choſes notoirement fauſſes, parce qu'ils ne ſont pas fous.

Nous prattiquons cette equité envers les Calviniſtes. Nous leur diſons qu'ils ſe trompent; mais qu'ils ſe trompent en hommes. Le principe dont ils ſe ſervent, que l'image n'eſt pas la choſe meſme dont elle eſt image, eſt faux dans le ſens naturel du mot d'image qui ne ſignifie que repreſentation. Car une choſe ſe peut repreſenter ſoy meſme dans un autre eſtat, comme le viſage eſt l'image de l'ame: la colombe, & les langues de feu repreſentoient le S. Eſprit, & le contenoient. Mais il eſt vray dans le ſens populaire de ce mot. Car on n'appelle pas ordinairement image ce qui eſt la choſe meſme, & l'on conclut populairement: C'eſt ſon image, donc ce n'eſt pas luy meſme. Voila l'apparence qui les trompe.

Mais les Calviniſtes ne traittent pas de meſme le Concile II. de Nicée, & tous les auteurs qui ſe ſont ſervis du meſme raiſonnement, en les expliquant comme ils font. Ils leur imputent une erreur, mais une erreur qui n'eſt pas humaine, & qui eſt entierement inſenſée. Et pour le faire voir, examinons un peu le raiſonnement des Eveſques de Nicée ſelon le ſens des Calviniſtes.

Leur principe eſt : *L'image n'eſt pas la choſe meſme dont elle eſt image.* Et ce principe ne ſçauroit entrer dans la teſte de qui que ce ſoit, à moins qu'on ne l'explique au moins en ce ſens; *L'image n'eſt pas reellement la choſe meſme dont elle eſt imag*. Car il eſt ridicule en celuy-cy : *L'image n'eſt pas figurativement, ou virtuellement la choſe dont elle eſt image*; puiſqu'il eſt au contraire de la nature de l'image d'eſtre figurativement la choſe dont elle eſt image, & qu'il eſt clair qu'il ne repugne point à la nature de l'image, de contenir la vertu de la choſe, comme il ne repugne point à l'eau du bapteſme de contenir la vertu du

S. Eſprit. Elle en eſt au contraire plus veritablement image.

Il faut donc au moins qu'on ſuppoſe que ces Eveſques ont pris ce principe au premier ſens, & qu'ils ont voulu dire que l'image *n'eſt pas reellement la choſe dont elle eſt image.* Voila leur majeure; & leur mineure eſt: *Le pain conſacré eſt le corps de* JESUS-CHRIST, dont ils tirent cette concluſion: *qu'il n'eſt donc pas l'image du corps de* JESUS-CHRIST, comme les Iconoclaſtes l'appelloient. Qu'on explique maintenant cette mineure au ſens des Calviniſtes: Le pain conſacré eſt le corps de JESUS-CHRIST figurativement & virtuellement, & l'on verra qu'on en fera le plus impertinent raiſonnement qui ait jamais eſté fait.

Car le raiſonnement entier & developpé conſiſtera dans ces trois propoſitions.

L'image n'eſt pas reellement le corps meſme dont elle eſt image.

Or le pain conſacré eſt figurativement & virtuellement le corps de JESUS-CHRIST.

Donc il n'eſt pas l'image de JESUS-CHRIST.

Il eſt donc certain qu'on ne peut expliquer raiſonnablement l'argument de ces Eveſques qu'en l'entendant au ſens des catholiques, & en ſubſtituant dans la mineure le meſme terme qui eſt clairement ſousentendu dans la majeure en cette maniere.

L'image n'eſt pas reellement le corps meſme dont elle eſt image.

Or le pain conſacré eſt reellement le corps de JESUS-CHRIST.

Donc il n'eſt pas l'image du corps de JESUS-CHRIST.

Cet argument pris en cette maniere ne laiſſe pas d'eſtre defectueux, parceque la majeure n'eſt pas veritable abſolument, & en tous ſens: mais il eſt apparent, & c'eſt une erreur humaine que de s'y laiſſer ſurprendre.

Au lieu qu'eſtant expliqué au ſens des Calviniſtes, il eſt entierement extravagant. Ainſy comme toutes les preuves que l'on tire de l'autorité des hommes ne ſont appuyées que ſur ce principe, qu'ils ne ſont pas fous,

comme nous l'avons dit ailleurs, il ne leur a pas esté permis d'expliquer les paroles d'un écrit leu avec approbation dans un Concile en une maniere selon laquelle il faudroit l'accuser non d'erreur, mais de folie.

Mais cette expression, que le pain consacré n'est pas l'image du corps de JESUS-CHRIST, ne justifie pas seulement que l'auteur de cette refutation du concile des Iconoclastes, qui fut leüe dans la sixiéme session du II. Concile de Nicée, estoit dans la foy de la presence reelle; elle ne montre pas aussy seulement que tous les Peres de ce Concile devant qui on la lisoit estoient dans la mesme foy; mais elle fait voir que c'estoit la creance commune & universelle de toute l'Eglise de ce temps-là, tant en orient qu'en occident.

Car il faut remarquer, qu'ils n'estoient pas inventeurs de cette expression. Elle se trouve expressément dans Anastase Sinaïte, dans S. Jean de Damas, & dans le Concile de Francfort, qui ne l'avoit pas empruntée des Grecs.

Et de là on doit conclure neceſſairement, que ce n'eſtoit point une choſe ordinaire dans l'Egliſe, d'appeller le pain de l'Euchariſtie image & figure de JESUS-CHRIST; puiſque cette expreſſion ſcandaliſe tout un Concile, & qu'elle fut combattue en orient & en occident. Or il eſt contre toute ſorte d'apparence, qu'une expreſſion tres commune dans l'Egliſe euſt ſcandaliſé de cette ſorte tous les Eveſques du monde.

Il ſe peut bien faire que les Iconoclaſtes la trouvant autoriſée par quelques anciens Peres, s'en ſoient ſervis parcequ'elle eſtoit favorable à leur deſſein. Il ſe peut faire auſſy que les Eveſques du II. Concile de Nicée, & ceux de Francfort en ne faiſant pas attention aux paſſages des Peres qui l'autoriſent, l'ayent repriſe acauſe du mauvais ſens qu'elle preſente d'abord.

Mais il ne ſe peut faire en aucune ſorte qu'ils euſſent repris cette expreſſion, ſi elle euſt eſté commune dans le langage ordinaire dont on parloit alors dans l'Egliſe, parceque

ce langage ne leur pouvoit eſtre inconnu.

Or de cela ſeul que ce n'eſtoit pas la coutume des fidelles de ce temps là de conſiderer le pain & le vin comme les figures du corps & du ſang de JESUS-CHRIST, il s'enſuit qu'ils ont cru la preſence reelle; puiſqu'ils ne pouvoient pas detourner toutes les expreſſions qui la ſignifient naturellement, à ces ſens metaphoriques d'images & de figures de JESUS-CHRIST.

On leur diſoit ſans ceſſe que l'Euchariſtie eſtoit le corps de JESUS-CHRIST; on ne leur diſoit point qu'elle en fuſt l'image & la figure, puiſqu'ils ne pouvoient ſouffrir ces expreſſions en ce ſiecle. Ils ne pouvoient donc comprendre autre choſe, ſinon qu'elle eſtoit veritablement & reellement le corps meſme de JESUS-CHRIST, eſtant impoſſible qu'ils ayent pu reſiſter à l'impreſſion ſi puiſſante de tant de termes qui forment l'idée d'une preſence reelle, ſans cette ſolution, qui eſt preſque l'unique qu'Aubertin & les autres Miniſtres apportent pour s'en deffendre.

On ne peut donc nier raisonnablement que toute l'Eglise ne fust au temps de ce Concile dans la foy de la presence reelle, & qu'ainsy comme les Ministres avoüent qu'il ne s'estoit point encore fait de changement dans la substance de la foy, on ne doive conclure que cette mesme doctrine de la presence reelle est celle de toute l'antiquité.

Au reste encore qu'il soit vray que cette expression, que le pain consacré est l'image du corps de JESUS-CHRIST, se trouve autorisée par quelques anciens Peres, on ne doit pas neanmoins trouver étrange qu'elle se soit abolie, parceque l'usage n'en a jamais esté frequent, & qu'il est tres facile & tres naturel que le peuple estant maistre du langage, ait banni une façon de parler, qui formoit un faux sens selon le sens populaire, qui est celuy qui se presente d'abord.

CHAPITRE V.

Où l'on fait voir que l'Auteur de la Réponse ne peut tirer aucun avantage du livre de Bertram.

COmme les Miniſtres ne trouvent pas ſouvent des livres anciens qui leur ſoient favorables meſme en apparence, s'il s'en rencontre quelqu'un dans ce grand nombre qui nous ſont reſtez, qui ſemble dire quelque choſe à leur avantage, ils le font valoir d'une maniere ſi extraordinaire, qu'il paroiſt bien qu'ils ne ſont pas accoutumez à eſtre favoriſez par les auteurs eccleſiaſtiques.

Nous avons veu de quelle ſorte ils ont voulu faire de Jean Erigene, qui dans la verité eſtoit un des impertinens hommes de ſon ſiecle, un homme admirable, & conſommé en toute ſorte de litterature. Mais voicy un autre auteur du meſme ſiecle qu'ils relevent encore beaucoup davantage, parce que ſon livre s'eſtant conſervé, leur donne moyen de s'en ſervir avec quelque ſorte d'apparence.

C'eſt un nommé Ratramne ou Bertram ; car peut eſtre que ces deux noms ne ſont que le meſme, & en effet l'auteur anonyme deffenſeur de Paſchaſe attribue à Ratramne l'ouvrage qui paroiſt maintenant ſous le nom de Bertram, comme au contraire Sigebert & Triteme appellent Bertram celuy qu'Hincmar dans le prologue du livre *de Forma deitatis*, & Frodoard hiſtorien celebre *l. 3. c. 15.* nomment Ratramne : d'où il paroiſt que l'on ſe ſervoit indifferemment de l'un & de l'autre nom pour marquer une meſme perſonne. Ce Ratramne donc compoſa un livre du corps & du Sang de JESUS-CHRIST par le commandement de Charles le Chauve, qui ſe plaiſoit ainſy à conſulter les hommes ſçavans, & ſouvent autant pour appuyer l'erreur que la verité. Car ce fut luy en partie qui engagea Jean Erigene à écrire de la Predeſtination, comme il le témoigne dans le premier chapitre de ſon livre.

Mais comme les Princes ont bien d'autres affaires que de s'amuſer à diſputer des matieres de theologie,

quoyque cet ouvrage ait eſté entrepris par ſon ordre, il ne paroiſt pas qu'il ait eu de ſuite, ny qu'il ait meſme eſté publié durant ſon regne, ny long temps depuis. C'eſt ce que reconnoiſt un Profeſſeur Calviniſte de Leiden, qui l'a fait imprimer avec un petit commentaire. Il eſt croyable, dit-il, que le livre de Bertram ne fut pas publié; parce qu'autrement Lanfranc n'auroit pas manqué d'en parler, n'eſtant ny ſtupide ny inſenſible; il n'auroit pas manqué de ſentir vivement la pointe des argumens que ce livre nous fournit. Je croy qu'il y a deux raiſons qui ont fait que ce livre eſt demeuré caché: la modeſtie de l'Auteur, & la timidité de l'Empereur. Car encore que les Pontifes Romains n'ayent commencé qu'au III. ſiecle d'aprés celuy-là à perſecuter cette opinion avec le fer & le feu, il y a lieu neanmoins de ſoupçonner qu'ils eſtoient déja dés ce ſiecle dans un autre ſentiment (c'eſt adire dans l'opinion des catholiques.) C'eſt pourquoy comme quelques-uns écrivent que Charles avoit achetté ſa conſecration

» des Papes, il n'eſt pas étrange qu'il ne
» les ait pas voulu irriter contre luy par
» la publication de cet écrit : BERTRAMI *verò ſcriptum editum non fuiſſe credibile eſt, de quo alioquin Lanfrancus non fuiſſet taciturus, cùm ejus aculeos homo non ſtupidus non potuiſſet non ſentire. Rationem cur editum non fuerit, duplicem puto : modeſtiam ſcilicet Autoris, & Imperatoris puſillanimitatem. Nam tametſi ferro & flammâ Pontifices Romani hanc ſententiam, non niſi tertio poſt Caroli Calvi obitum ſæculo, perſequi cœperint ; tamen ſuſpicio eſt,* ALTERIUS SENTENTIÆ EOS FUISSE PATRONOS ET DEFENSORES ; *à quibus cum emiſſe Carolum ſuam conſecrationem ſcribant nonnulli, quid mirêre, ſi hoc edito ſcripto eos in ſe provocare noluit.*

Voila comment parlent les Calviniſtes meſmes, quand ils parlent de bonne foy. Ils ne s'amuſent pas à conteſter que l'Egliſe ne fuſt alors dans la creance de la preſence reelle, parceque c'eſt une choſe trop claire. Ils avoüent que ce livre de Bertram fut veu de peu de perſonnes. Ainſy

éconnoiſſant qu'il eſt demeuré caché, ls nous delivrent de la peine de rechercher les raiſons pour leſquelles n n'a pas obligé l'Auteur de s'expliquer davantage. En effet il eſt entierement ſans apparence, que Berenger n'euſt pas cité ce livre pour luy, & n'en euſt pas fait un des principaux ppuis de ſon erreur, s'il avoit eſté dans ſon ſiecle entre les mains des nommes de lettres, luy qui ſe ſervoit d'un grand nombre d'autoritez beaucoup moins ſpecieuſes, & qui iroit avantage du livre de Jean Scot ſur la meſme matiere, & faiſoit meſme valoir cette circonſtance, qu'il avoit eſté écrit par l'ordre de Charles le Chauve.

Ce ſilence de Berenger, & de ceux qui l'ont combattu touchant Bertram, & une oraiſon de S. Gregoire qu'Aſcelin écrivant contre Berenger marque avoir eſté employée par Jean Scot; & qui ſe trouve dans le livre de Bertram, ont fait croire à M. de Marca Archeveſque de Toulouze, que le livre de Jean Scot, & celuy de Bertram n'eſtoient que le meſme li-

vre, & que le veritable auteur en eſtoit ce Jean Scot, ſoit qu'il ſe fuſt voulu cacher ſous le nom de Bertram, ſoit que l'on euſt donné par erreur à ce livre le nom de Ratramne ou Bertram, parcequ'il eſtoit conſtant que Ratramne avoit receu ordre d'écrire ſur la meſme maniere: de ſorte que ſon livre ne ſe trouvant point, on avoit pû facilement donner ſon nom à celuy de Jean Scot publié ſans nom d'auteur. Et en effet il eſt aſſez étrange qu'il ne ſe trouve point d'auteur qui ait connu tous les deux enſemble. Le defenſeur anonyme de Paſchaſe fait mention de Bertram; mais il ne parle point de Scot; & Berenger & Lanfranc parlent de Scot, mais ils ne parlent point de Bertram; & quand le livre de Bertram a recommencé de paroiſtre, celuy de Scot ne s'eſt plus trouvé.

Ce n'eſt pas icy le lieu d'examiner cette conjecture. Mais ce qui paroiſt certain eſt que ſi ce livre de Bertram eſt different de celuy de Scot, il eſt demeuré comme enſeveli durant un long temps; & ainſy il n'eſt nullement

étrangé qu'il n'ait excité aucun trouble dans ſon ſiecle.

Cela ſuffit pour détruire tous les avantages que les Miniſtre en pourroient tirer. Car il n'y auroit pas ſujet de s'étonner que dans un myſtere qui choque ſi fort la raiſon humaine, il ſe fuſt trouvé dans un ſiecle un theologien, qui tâchant de l'y rendre plus conforme, s'eloignaſt de la creance commune de l'Egliſe par de vaines ſpeculations. C'eſt un effet tout naturel des difficultez que Dieu a voulu joindre à ce myſtere, & de l'inclination que l'eſprit humain a d'accommoder toutes choſes à la foibleſſe de ſes lumieres. Mais ſi l'on examine de prés la doctrine & les expreſſions de ce livre, on trouvera qu'il n'eſt pas ſi avantageux aux Calviniſtes qu'ils ſe l'imaginent, & que ce n'eſt pas ſans raiſon que les Centuriateurs en ont eu une penſée toute contraire.

Car on peut conſiderer cet auteur en deux manieres, ou comme témoin de la doctrine de ſon ſiecle ſur l'Euchariſtie, ou comme raiſonnant de luy-meſme ſur cette doctrine. Il eſt

témoin de la doctrine de son siecle par le rapport qu'il fait des expressions dont on se servoit communément pour exprimer la foy touchant ce mystere ; & il raisonne sur cette doctrine, lorsqu'il explique ces expressions selon ses pensées & ses speculations.

Si l'on le considere en la premiere maniere, tant s'en faut qu'il soit contraire à la doctrine catholique, qu'il peut au contraire beaucoup servir à établir cette vetité, que le commun des fidelles de ce siecle estoit dans la creance de la presence reelle. Car c'est en suivant le langage de l'Eglise de son temps qu'il dit : *Ie ne croy pas qu'aucun des fidelles doute que ce pain n'ait esté fait le corps de* JESUS-CHRIST, *& que le calice ne contienne son sang* : NON ENIM *putamus, ullum fidelium dubitare, panem illum fuisse Christi corpus effectum, quod discipulis donans dixit : Hoc est corpus quod pro vobis datur ; sed neque calicem dubitare sanguinem Christi continere.*

C'est en suivant le langage de l'Eglise de son temps qu'il reconnoist

que

que le pain & le vin ſont changez au corps & au ſang de JESUS-CHRIST par une operation inviſible du S. Eſprit: *Panis qui offertur, ex frugibus terræ cùm ſit aſſumptus, in Chriſti corpus dum ſanctificatur tranſponitur; ſicut & vinum cum ex vite defluxerit, divini tamen ſignificatione myſterij efficitur ſanguis, non quidem viſibiliter, ſed ſicut ait præſens doctor, operante inviſibiliter Spiritu ſancto. Vnde & ſanguis & corpus Chriſti dicuntur, quia non quod exteriùs videntur, ſed quod interiùs divino ſpiritu operante facta ſunt, accipiuntur; & quia longè aliud per potentiam inviſibilem exiſtant, quàm viſibiliter appareant.*

C'eſt en ſuivant ce meſme langage qu'il conclut: *Ex his omnibus quæ ſunt hactenus dicta, monſtratum eſt quod corpus & ſanguis Chriſti, quæ fidelium ore in Eccleſia percipiuntur, figura ſunt ſecundum ſpeciem viſibilem; at verò ſecundum inviſibilem ſubſtantiam, corpus & ſanguis verè Chriſti exiſtant.* C'eſt à dire, *nous avons montré par tout ce que nous avons dit juſques icy, que le corps & le ſang de* JESUS-CHRIST

qui ſont receus dans la bouche des fidelles, ſont figures ſelon l'eſpece viſible; mais que ſelon la ſubſtance inviſible ils ſont veritablement le corps & le ſang de JESUS-CHRIST.

Enfin il témoigne que le principe conſtant de tous les fidelles eſtoit, *que l'Euchariſtie eſtoit le corps de* JESUS-CHRIST, *& que le pain & le vin conſacrez, n'eſtoient plus ce qu'ils eſtoient auparavant. Corpus enim*, dit-il, *ſanguinemque Chriſte fideliter confitentur*, ET CÙM HOC FACIUNT, NON HOC JAM ESSE QUOD PRIÙS FUERE PROCUL-DUBIÒ PROTESTANTUR.

Si hoc profiteri noluerint, compellentur negare, corpus eſſe ſanguinemque Chriſti, quod nefas eſt non ſolùm dicere, verùm etiam cogitare: C'eſtadire, *s'ils ne diſoient cela, ils ſeroient obligez de nier que ce fuſt le corps & le ſang de* JESUS-CHRIST, *ce que l'on ne peut dire ny meſme penſer ſans crime.*

Voila ce que l'on croyoit en ce ſiecle. C'eſtoit un crime horrible que de nier que l'Euchariſtie fuſt le corps de JESUS-CHRIST; l'on y faiſoit profeſſion de croire que le pain & le vin

consacrez estoient veritablement le corps & le sang de JESUS-CHRIST, *corpus & sanguis Christi verè existunt*; que cela se faisoit par une operation invisible du S. Esprit, *operante invisibiliter Spiritu sancto*. C'estoit la maniere dont on en parloit, & l'on doit juger par ces expressions populaires de l'idée qu'elles devoient naturellement imprimer dans l'esprit du peuple. Bertram y ajoûte ses raisonnemens. Il explique ces paroles à sa fantaisie. Il les detourne si l'on veut à des sens metaphoriques. Mais le peuple n'a point formé sa creance sur ces raisonnemens & sur ces explications qu'il n'a jamais entendues, & qui certainement n'ont jamais esté populaires, mais sur les expressions mesmes qui ont toujours retenti à ses oreilles.

Si l'on demande donc ce qu'il croyoit, il faut dire selon Bertram mesme *qu'il croyoit que le pain & le vin aprés la consecration estoient le corps & le sang de* JESUS-CHRIST, *& que ce changement se faisoit par une operation invisible du S. Esprit*. Voila la foy de l'Eglise. Bertram en qualité

de theologien a pu raiſonner comme il a voulu ſur cette foy ; mais il n'a pas eſté capable de faire paſſer ſes raiſonnemens dans le peuple par un livre qui n'a peuteſtre jamais eſté veu que de trois ou quatre perſonnes de ſon ſiecle. Ainſy eſtant conſideré comme témoin de la creance de ſon ſiecle, on doit reconnoiſtre qu'il depoſe clairement pour la preſence reelle ; puiſqu'il fait voir qu'on exprimoit ce myſtere en des termes qui ne pouvoient former une autre idée dans l'eſprit du peuple.

Aprés cela il eſt aſſez inutile de rechercher avec ſoin quel a eſté ſon veritable ſentiment. Dans les myſteres populaires, & qui doivent eſtre connus de tous les fidelles d'une foy diſtincte, la foy du peuple eſt la veritable foy. Le corps de l'Egliſe ne peut errer, mais il eſt tres poſſible qu'un particulier s'egare. Il eſt impoſſible de concevoir que l'Egliſe du IX. ſiecle ait abandonné la foy de l'ancienne Egliſe. Mais on conçoit tres facilement qu'un theologien ſe ſoit évaporé en des raiſonnemens frivoles,

& qu'il ſe ſoit ainſy ecarté de la doctrine de l'Egliſe, principalement lorſqu'il le fait en conſervant tous les termes ordinaires qui contiennent cette foy, & en les detournant ſeulement en des ſens éloignez des ſentimens communs des fidelles. L'eſprit humain ſe plaiſt en ces ſortes de ſubtilitez, & il n'y a point de myſtere ſur lequel il n'en ait voulu faire epreuve.

C'eſt donc une diſcuſſion entierement indifférente pour le fond de nos diſputes que d'examiner de quel ſentiment a eſté Bertram. S'il a erré il a erré tout ſeul, & en errant meſme il a rendu témoignage à la doctrine de l'Egliſe par les termes dont il a eſté obligé de ſe ſervir, n'oſant pas s'ecarter d'un langage ſi autoriſé dans l'Egliſe τῆς συνηθείας τὸ ἰσχυρὸν δυσωπούμενος, comme S. Baſile dit d'Origene ſur le ſujet du S. Eſprit.

C'eſt pourquoy je laiſſe maintenant cet examen; parce qu'il n'eſt pas utile dans une diſpute de cette importance d'amuſer l'eſprit à ces ſortes de conteſtations. Mais ſi le principal different eſtoit decidé, il ne me ſeroit pas

difficile de montrer à l'Auteur, que l'on peut soutenir pour moins avec autant d'apparence, que Bertram estoit dans la creance commune de l'Eglise catholique, que les Ministres soutiennent qu'il y estoit contraire : que la maniere dont ils sont obligez d'expliquer ces expressions pour les rendre Calvinistes, est pour le moins aussy forcée, que celle dont les Catholiques se servent pour y donner un bon sens, & conforme à leur doctrine ; & que le plus grand avantage qu'ils puissent pretendre touchant cet auteur, est que l'on le tire à part comme un écrivain embarrassé, & qui ne peut estre utile ny aux uns ny aux autres. Voila ce que l'on peut leur faire voir quand ils le voudront. Mais comme c'est une dispute de pure curiosité, & qui n'est nullement importante pour la decision de nos differens, il y auroit de l'imprudence de la mesler dans un traitté où l'on evite à dessein ces discussions de critique, pour ne s'attacher qu'aux choses qui peuvent contribuer à faire prendre party dans une contestation qui est telle, que le

paradis & l'enfer feront la difference de ceux qui auront fait un bon ou mauvais choix. *Ce n'eſt pas icy*, comme dit Guitmond l. 3. *une diſpute, où l'avantage & le deſavantage ſoient de peu de conſequence. On ne combat pas pour la victoire comme dans les écoles, ou pour quelque bien temporel, comme dans les jugemens. Mais c'eſt une diſpute qui a Dieu pour juge, & où il s'agit de la vie eternelle & du royaume du ciel; parceque la mort eternelle ſera la peine de ceux qui auront ſoutenu la fauſſeté, & la vie eternelle ſera la couronne des deffenſeurs de la verité*: FALSAM *enim partem ſempiterna mors devorat, veram autem vita æterna coronat.*

CHAPITRE VI.

Où l'on montre que les reproches que les Miniſtres font contre le X. *ſiecle, ſont injuſtes par l'examen de l'eſtat de l'Egliſe en Allemagne & dans le ſeptentrion durant ce ſiecle.*

C'Eſt une choſe ſi hors d'apparence en elle meſme qu'il ſe ſoit fait

au x. siecle un changement insensible & universel dans la creance de l'Eucharistie, qu'on auroit sujet de mépriser les reproches vagues dont l'Auteur de la Réponse charge ce siecle, qu'il represente en l'air comme rempli de tenebres, d'ignorance, & de superstition, pour rendre par là croyable cette innovation pretendue que les Ministres y placent sans preuve & sans fondement, parcequ'ils ne la peuvent placer en un autre temps.

Il suffiroit de luy representer que le siecle de Berenger estant si peu eloigné du IX. siecle, qu'il ne faut qu'une generation pour les joindre, ceux qui ont instruit les fidelles du temps de Berenger ayant pû estre instruits par ceux qui avoient vécu une partie de leur vie dans le IX. siecle, c'est la plus grande de toutes les extravagances, que de se persuader que la memoire d'un aussy étrange evenement que le seroit un changement universel de creance sur le point le plus connu de la religion chrestienne, ait pu dans si peu de temps s'abolir de l'esprit de tous les hommes.

On ſe pourroit encore contenter de luy dire que ce changement ne ſe peut placer dans les premieres cinquante années de ce ſiecle ; puiſqu'il eſt incroyable que les fidelles de toute la terre ayant eſté inſtruits dans la creance diſtincte de l'abſence reelle, ayent embraſſé une opinion toute contraire en condamnant leurs premiers ſentimens, ſans que ce changement ait fait aucun bruit ; & encore moins dans les dernieres cinquante années puiſque pluſieurs ayant paſſé une partie de leur vie dans le x. & dans le xi. il y auroit eu encore du temps de Berenger une infinité de témoins de ce changement ; de ſorte que bien loin que l'on euſt pu luy reprocher, comme on a fait la nouveauté de ſon opinion, il n'auroit jamais manqué au contraire de prouver la nouveauté de celle de la preſence reelle, par une infinité de témoins.

Car il faut remarquer qu'il commença ſelon Baronius de publier ſon hereſie en l'an 1035. & en ce temps-là il y avoit apparemment encore dans l'Egliſe plus de cent mille perſonnes

de 50. de 60. de 70. & de 80. ans, dont les uns avoient par conſequent vécu 15. ans, les autres 25. les autres 35. & les autres 45. ans dans le x. ſiecle. Et toutes ces perſonnes pouvoient rendre témoignage de ce qui s'eſtoit fait durant les cinquante dernieres années de ce ſiecle, ou pour l'avoir veu eux-meſmes, ou pour avoir veu des perſonnes qui avoient vécu pendant tout ce ſiecle.

Enfin on auroit pu repouſſer en peu de paroles tous ces reproches qu'il fait contre le x ſiecle, en les tournant contre luy-meſme, & en luy montrant que quand ils ſeroient veritables, il en devoit tirer une conſequence toute contraire à celle qu'il tire.

Car au lieu qu'il conclut de ce qu'il y a eu peu d'écrivains dans le x. ſiecle, qu'il s'y eſt pu faire un changement inſenſible dans la creance de l'Euchariſtie, il auroit raiſonné plus juſtement s'il avoit conclu, qu'il ne s'eſt pu faire dans ce ſiecle aucun changement conſiderable dans la foy, parce qu'il y a eu peu d'écrivains.

Les hommes ſont toujours hommes

dans tous les siecles ; ils ne souffrent point que l'on leur arrache leurs opinions sans faire quelque resistance, principalement en une matiere importante. Cette resistance produit les disputes, & les disputes produisent les écrits. Ainsy quand on ne voit point d'écrits, il faut conclure qu'il n'y a point eu de disputes, & point de combat ; & par consequent que la doctrine de l'Eglise n'a point esté attaquée.

Au lieu donc qu'il prouve par l'ignorance de ce siecle que l'opinion de la presence reelle a pu y naistre, & s'y repandre sans bruit, on a raison de prouver par l'ignorance mesme dont il accuse ce siecle, qu'il n'est pas possible qu'il y soit arrivé un changement si considerable dans la creance d'un mystere si important & si connu. Car s'il se fust excité quelque dispute sur ce sujet, ceux qui auroient proposé cette opinion, auroient tâché de l'autoriser par les passages des Peres qui la favorisent ; les autres l'auroient combattue par les passages qui y paroissent contraires ; & cet eclaircissement auroit bientost dissipé l'ignorance qui

ne peut subsister avec ces sortes de contestations.

Aussy c'est un des desseins que Dieu a eu en permettant les heresies, de retirer les fidelles de l'ignorance, où une trop longue paix les engage insensiblement. C'est ce qui a fait dire à S. Augustin que l'on n'a jamais bien traitté de la Trinité avant que les Ariens attaquassent ce mystere; & que chaque heresie en faisant naistre des questions nouvelles & particulieres, a servy à établir & à eclaircir davantage la foy de l'Eglise par la necessité qu'elle apportoit de traitter ces questions.

August Enarr. in Ps. 54. De bono perseve. c. 20.

Que cet auteur ne nous dise donc plus que le x. siecle est un siecle de tenebres & d'assoupissement, pour en conclure qu'on y a pu changer la foy de l'Eglise; puisque nous avons droit d'en conclure au contraire, que l'on n'a point entrepris de la changer, parceque cette entreprise auroit troublé ce sommeil de l'Eglise, & dissipé les tenebres de ce siecle.

C'est ce qu'on pourroit dire à l'Auteur de la Reponse quand mesme on

demeureroit d'accord de la verité de ces reproches. Mais parcequ'ils luy ſont communs avec la pluſpart des Miniſtres, & qu'il ſe trouve meſme des catholiques qui le favoriſent en ce point, quoyque par des raiſons bien differentes, on croit que pour leur oſter ce pretexte une fois pour toutes, il eſt neceſſaire d'en detruire les fondemens, en faiſant voir qu'ils ne ſont ny raiſonnables ny juſtes.

Auſſy ne naiſſent-ils pas de la veüe de la verité mais ou de paſſion & d'intereſt, ou de quelques conſiderations particulieres. Les Miniſtres voulant placer en ce ſiecle le progrés de l'opinion de la preſence reelle, ont jugé qu'il leur eſtoit avantageux de le decrier, afin qu'on cruſt les hommes de ce temps-là capables d'une auſſy grande ſtupidité, que ſeroit celle d'avoir ſouffert l'établiſſement d'une opinion ſi étrange ſans s'en émouvoir.

Le Cardinal Baronius qui entraiſne toujours avec ſoy un grand nombre d'aureurs qui le ſuivent, s'eſt porté à declamer contre ce ſiecle par un mouvement à la verité tres loüable,

mais qui a neanmoins servi à l'engager dans quelque excés. Il y a trouvé l'Eglise particuliere de Rome dans un effroyable desordre, ayant esté gouvernée durant ce siecle par plusieurs Papes monstrueux, comme il les appelle luy mesme. L'image affreuse de ce dereglement a frappé ce Cardinal, & l'ayant entierement occupé, l'a empesché de faire assez de reflexion sur les graces & les benedictions que Dieu a repandues en ce mesme siecle sur un grand nombre d'autres Eglises plus abondamment qu'en aucun autre, comme pour soutenir par la vigueur des membres la maladie de la teste; au lieu que dans d'autres temps il guerit souvent par la santé de la teste, les maladies des autres parties du corps.

Mais comme le zele de ce Cardinal peut l'avoir porté trop avant en cette occasion, il est necessaire d'en revenir à la verité, & de juger, sur ce que les historiens nous apprennent de ce siecle, de la justice de ces reproches.

Or si on examine les choses de cette sorte sans preoccupation & sans

passion, on trouvera bien à la verité des desordres dans ce siecle, comme il y en a toujours eu dans tous les autres. On y trouvera beaucoup d'ignorance en plusieurs Prelats, de mesme que dans les siecles precedens, & dans ceux qui ont suivi. Mais en comparant ce que l'on y voit de bien & de mal, avec ce qu'on voit de bien & de mal dans les autres siecles, il est impossible qu'on ne conclue que c'est un des plus heureux siecles de l'Eglise, qui n'ayant que des desordres communs, a des avantages tres singuliers.

C'en est un bien considerable & bien important pour la pureté de la foy qu'il n'y a point de siecle où il y ait eu tant de Princes, Rois, & Empereurs religieux, & mesme saints, dans toutes les provinces du Christianisme : ce qui contribue plus que toutes choses à maintenir la vraye foy, & la solide pieté, non seulement dans les peuples, mais aussy dans les Prelats. Et c'est ce qu'il est necessaire de considerer un peu en particulier.

L'Empire d'orient estoit gouver-

né au commencement de ce siecle par Leon le Philosophe, le plus sçavant de tous les Empereurs Grecs, dont le Cardinal Baronius, qui ne luy est pas d'ailleurs trop favorable, a esté contraint de relever le zele & la pieté. Et certainement on ne peut rien ajoûter au soin qu'il avoit d'y porter les peuples, qui alloit jusqu'à leur addresser des lettres circulaires pleines d'instructions chrestiennes, & telles que des Evesques zelez en pourroient écrire aux fidelles de leurs dioceses.

Quelques vices qu'on reproche aux Empereurs qui l'ont suivi, ils ne sont point extraordinaires, & l'on voit par le reglement mesme de leur vie qu'ils devoient estre tres instruits du sentiment des Peres sur tous les mysteres; puisque Luitprand témoigne dans la relation qu'il a faite de son ambassade à Constantinople, que l'on lisoit les homelies des Peres à la table de l'Empereur Nicephore, qu'il décrit d'ailleurs comme tres dereglé; ce qui marque que c'estoit la coutume ordinaire de ces Empereurs, qui les devoit par neceſſité rendre tres sçavans dans la doctrine des Peres.

Mais comme il s'agit particulierement de l'occident, ce qui merite d'y eſtre plus conſideré en ce temps là eſt ſans doute l'Allemagne, puiſqu'elle y a commencé d'eſtre le ſiege fixe de l'Empire, qui comprenoit encore alors une partie de l'Italie.

Or ſi l'on conſidere l'eſtat de l'Allemagne en ce ſiecle, & meſme celuy de tout le ſeptentrion, on peut dire avec verité que jamais Dieu n'y verſa tant de benedictions & tant de graces. Les Princes qui la gouvernerent durant ce ſiecle ont eſté non ſeulement les plusgrands & les plus pieux qu'elle ait jamais eus; mais il ſeroit difficile de trouver en aucun autre eſtat un ſi grand nombre de Princes ſages, religieux, & vaillans, qui ſe ſoient ſuccedez les uns aux autres.

Conrad qui fut eleu Roy de Germanie en l'an 912. en la place d'Othon Duc de Saxe qui le refuſa, ayant laiſſé aprés ſept ans de regne le royaume à Henry fils d'Othon par un exemple rare de fidelité, l'Allemagne fut gouvernée de ſuite premierement par Henry I. depuis l'an 919. juſqu'en l'an

936. puis par Othon le grand, fils de Henry, jusqu'en l'an 973. ensuite par Othon II. qui ne regna que dix ans, & laissa l'Empire à Othon III. en qui finit la famille des Othons l'an 1002. auquel il mourut. Aprés luy on élut Henry Duc de Baviere, que sa pieté extraordinaire a fait mettre au nombre des Saints. Il gouverna l'Empire jusqu'en l'an 1024. & eut pour successeur Conrad, lequel estant mort l'an 1039. laissa l'Empire à son fils Henry III. qui le posseda jusqu'en l'an 1056.

Ainsy voila tout le x. siecle & une partie de l'xi. jusqu'à la condamnation de l'heresie de Berenger, occupez par cette suite de Princes. Je ne pretens pas justifier toutes leurs actions particulieres. Je sçay qu'on leur a reproché quelques defauts, & principalement à Othon II. & à Conrad. Mais je dis qu'à tout prendre il y a peu d'Empereurs qui les ayent egalez en pieté, & que bien loin d'avoir esté indifferens pour la religion, jamais Princes ne s'y interessérent davantage.

Que ne peut-on point dire à l'avantage du grand Othon qui remplit une

grande partie du x. siecle ? Je ne parle point de ſes victoires, jamais Prince n'en gagna plus. Je ne conſidere que ſa pieté. Il n'y en a point de plus grande à un Prince, que d'eſtre un ſage diſpenſateur des charges & des biens de l'Egliſe qui ſont en ſa diſpoſition. Othon y eſtoit ſi religieux, qu'il euſt mieux aimé perdre ſon royaume, que de donner des biens de l'Egliſe à des perſonnes qui en eſtoient indignes, & il en donna une preuve illuſtre dans une occaſion ſignalée. Il eſtoit l'an 939. en Alſace environné d'une puiſſante armée de ſes ennemis ; pluſieurs de ſes ſoldats l'abandonnoient tous les jours, de ſorte qu'un Comte qui avoit avec luy des trouppes conſiderables, crut qu'il devoit ſe ſervir de cette conjoncture pour obtenir d'Othon une certaine abbaye tres riche. Il la fit donc demander ; mais Othon luy répondit en preſence de tout le monde, qu'il voyoit bien que ſa demande eſtoit une menace dans l'eſtat où eſtoient ſes affaires ; mais qu'il eſtoit écrit qu'il valoit mieux obeïr à Dieu qu'aux hommes, & qu'il ne fal-

loit pas donner les choſes ſaintes aux chiens, & qu'il croiroit le faire s'il donnoit à des gens ſeculiers des biens qui ſont deſtinez pour ceux qui ſervent Dieu : que non ſeulement il ne luy donneroit jamais cette abbaye ; mais qu'il ne luy donneroit jamais rien, pour luy avoir fait une ſi injuſte demande ; qu'il pouvoit donc s'en aller s'il vouloit, & prendre party avec ſes ennemis. Le Comte fut couvert de confuſion, & demanda pardon de ſa faute ; & Dieu recompenſa cette genereuſe action d'Othon par une victoire ſignalée qu'il obtint ſur les rebelles.

Quoyque la depoſition qu'il fit faire de Jean XII. par un concile tenu à Rome, ait quelque choſe d'extraordinaire, il eſt certain neanmoins qu'il y fit paroiſtre beaucoup de moderation. Leur different meſme ne vint que de l'amour qu'Othon avoit pour la diſcipline de l'Egliſe. *La meſme raiſon*, dit Luitprand, *qui fait que le diable hait ſon Createur, fait auſſy que le Pape Iean XII. hait le tres-ſaint Empereur Othon. L'Empereur eſt plein d'affection & de*

Luitpr. l. 6. c. 6.

entiment pour tout ce qui regarde Dieu; l obſerve ſes regles ; il ne ſonge qu'à la eforme de l'Egliſe & de l'Eſtat ; il proege l'un & l'autre par ſes armes ; il les rne par ſes mœurs ; il les corrige par ſes oix. Mais le Pape Iean s'oppoſe à tout ela , & c'eſt pourquoy ils ne peuvent accorder enſemble.

Cependant dans cette diviſion d'eſprits Othon ſouffrit long-temps ce Pape monſtrueux. Il tâcha de le ramener par la douceur , & lorſqu'il permit que l'on le jugeaſt dans un concile d'Eveſques , ce ne fut qu'après l'avoir averti pluſieurs fois avec toute ſorte de reſpect de venir ſe juſtifier dans le concile des crimes abominables qu'on luy imputoit.

Il fut durant toute ſa vie le protecteur de l'Egliſe , & l'amy particulier de tous les ſaints Prelats de ſon ſiecle, & entr'autres de S. Vdalric Eveſque d'Auſbourg , par les prieres duquel il obtint cette victoire memorable contre les Hongrois en l'an 1055. Enfin ſes actions ont eſté telles, qu'il a merité cet eloge de l'Eveſque Ditmar , hiſtorien tres ſincere , qu'il eſt le plus

grand Prince qui ait eſté depuis Charlemagne.

Non ſeulement les Princes de ce temps-là n'eſtoient ny impies ny libertins, mais ils eſtoient veritablement chreſtiens, & ils prattiquoient juſqu'aux plus penibles exercices de la pieté dont ils auroient pu ſe diſpenſer. Il ne faut que voir pour cela ce que witichind rapporte de la mort d'Othon.

Witich. l. 3. *Trois jours avant la Pentecoſte*, dit cet hiſtorien, *l'Empereur ſe leva dés le point du jour, ſelon ſa coutume, pour aſſiſter à Matines & à Laudes; enſuite ayant pris un peu de repos, il aſſiſta encore à la Meſſe, & diſtribua de l'argent aux pauvres de ſa propre main, comme il avoit accoutumé de faire. Il prit quelque nourriture, & puis il ſe repoſa juſqu'à diſner, ne ſe ſentant encore de rien: puis il aſſiſta à Veſpres, & aprés* Magnificat *il commença de ſe trouver mal. Les Princes qui eſtoient prés de luy, s'en eſtant apperceus, le firent aſſoir, & comme il s'eſtoit évanoüi, ils le firent revenir à luy. Il demanda auſſy-toſt qu'on luy donnaſt le ſacrement du corps*

& du sang de JESUS-CHRIST; *& l'ayant receu, il rendit son esprit à Dieu sans gemissement, & avec une extrême tranquillité, dans la pratique de ces exercices de pieté.*

Voila le dernier jour de la vie d'Othon, & le modelle ordinaire de sa vie, puisqu'il ne fit ce jour-là que ce qu'il faisoit tous les autres jours.

Mais il paroist encore plus de pieté chrestienne dans Othon III. & plus d'amour pour l'Eglise, & pour les Saints de l'Eglise. Pierre de Damien écrit de luy dans la vie de S. Romuald, que n'ayant pas esté assez fidelle envers un certain Crescent, il s'en confessa à S. Romuald, & s'en alla ensuite nuds pieds depuis Rome jusqu'au Mont-Gargan pour en faire penitence : qu'il passa tout le Careſme avec peu de suite dans le monastere de S. Apolinaire, s'exerçant au jeusne & à la psalmodie, portant un cilice sur sa chair nue ; qu'il couvroit de sa pourpre imperiale, & ne couchant que sur un pauvre matelas fait de sonc que l'on paroit d'une riche couverture par dehors.

On peut voir ce qui eſt rapporté de ſes exercices de pieté dans la vie de S. Burchard Eveſque de Vorme qui eſt encore plus étonnant.

La pieté, la chaſteté, le zele pour l'Egliſe de Henry Duc de Baviere, & depuis Roy de Germanie & Empereur, ont eſté ſi extraordinaires, qu'il en a eſté mis au catalogue des Saints, eſtant le ſeul des Empereurs qui ait merité cet honneur par le commun conſentement de l'Egliſe. Il ne fit autre choſe durant ſa vie que proteger l'Egliſe, baſtir des monaſteres, eriger des eveſchez, chaſſer les mauvais Abbez, & reformer l'Egliſe autant qu'il pouvoit. Il y exhorte les Eveſques avec des paroles tres-fortes dans le ſynode tenu à Dortmond l'an 1005.

Ditm. l. 6.

Synodus Tremoniensis

L'année d'aprés il fit aſſembler un ſynode à Francfort, & y eſtant entré luy-meſme, il ſe proſterna d'abord à terre devant les Eveſques, & leur parla enſuite en ces termes qui témoignent un fond admirable de pieté. *Ayant en veüe*, dit-il, *la recompenſe future, j'ay choiſi* JESUS-CHRIST *pour*

Ditm. l. 6.

pour heritier, parce que je n'ay aucune esperance d'avoir des enfans. Et il y a long-temps que j'ay offert en sacrifice au Pere eternel dans le secret de mon cœur & moy-mesme, & tout ce que je possede, & que je possederay jamais, ne luy pouvant offrir autre chose.

Ces sentimens & ces paroles ne pouvoient naistre que d'un cœur brûlant de l'amour de Dieu, qui le faisoit renoncer à l'usage du mariage, & le portoit à ne conserver l'Empire que pour y faire regner JESUS-CHRIST.

Henry III. fils de Conrad, qui commença de regner peu de temps aprés que Berenger commença de publier son heresie, & qui la vit condamnée, estoit aussy un Prince tres religieux. Il pardonna dans un concile tenu à Constance à tous ses ennemis, & il ordonna que chacun feroit le mesme dans toute l'estendue de son Empire à l'égard de ceux dont il croiroit avoir esté offensé. Ce qui établit une paix & une tranquillité admirable dans l'Allemagne. Il renvoya les comediens sans recompense. Il purifia l'entrée des charges ecclesiastiques, en *Herman. in ann. 43.*

faisant exactement punir la simonie, dont il estoit extraordinairement ennemy ; & il en parla avec tant de zele, qu'il ne craignit pas d'en accuser son propre pere, en parlant de luy en ces termes : *Mon pere*, dit-il, *pour l'ame duquel je suis en une tres grande peine, n'a que trop exercé durant sa vie cette damnable avarice.* Il pressa les Evesques par des paroles tres fortes de se corriger de ce vice, & il fit cette protestation publique, que comme il avoit receu gratuitement de Dieu la couronne imperiale, il donneroit aussy gratuitement tout ce qui concerneroit la religion, & qu'il vouloit que les Evesques en fissent de mesme.

Glab. l. 5. c. 5.

Ce bonheur d'avoir des Princes saints & religieux ne fut pas particulier à l'Allemagne en ce siecle, les autres provinces du septentrion receurent la mesme grace de Dieu avec d'autant plus d'avantage, que les Roys n'y conserverent pas seulement la religion, mais qu'ils l'y établirent & l'y planterent en quelque façon, n'ayant esté convertis qu'en ce temps-là, & ayant contribué ensuite de tout

leur pouvoir à la converſion de leurs peuples.

Car ce fut en ce ſiecle que Dieu donna au Dannemarc le ſaint Roy Harald, qui ayant eſté premierement converti par S. Unny Archeveſque de Hambourg, & puis confirmé dans la foy par un miracle, remplit tout le ſeptentrion de predicateurs de l'Evangile, & d'egliſes baſties en l'honneur de Dieu. Il fut enfin chaſſé, & bleſſé pour la cauſe de JESUS-CHRIST par ſon propre fils, ce qui l'a fait honnorer comme martyr.

La Norvege honnore de la meſme ſorte le Roy Olaph, qui fut tué l'an 1028. par les magiciens qu'il taſchoit d'exterminer dans ſon royaume, & fit apres ſa mort un grand nombre de miracles. *Adam hiſt. Eccleſ. l. 2. c. 4.*

L'hiſtorien Adam, Chanoine de Brême, louë encore beaucoup le zele & la pieté d'un autre Olaph Roy de Suede, qui vivoit en ce meſme temps. *Id. c. 41.*

Mais il n'y a rien de comparable dans les hiſtoires des Princes chreſtiens à celle d'Eſtienne Roy de Hongrie, que l'on peut appeller avec rai-

ſon le veritable Apoſtre de ce grand royaume. Son pere Geïſa s'eſtant fait chreſtïen eut revelation de Dieu qu'il auroit un fils ſaint, qui deſtruiroit le paganiſme dans ſon royaume. Sa mere le fit nommer Eſtienne ; ſelon la revelation qu'elle en avoit eu de S. Eſtienne qui luy eſtoit apparu. Il fut baptiſé par S. Adalbert, qui travailloit alors à la converſion des peuples de ce royaume, & ayant ſuccedé à ſon pere l'an 997. il ne fit autre choſe durant tout le reſte de ſa vie que d'y eſtablir l'Egliſe, Eriger des Eveſchez, baſtir des monaſteres & des Egliſes, non ſeulement dans ſon royaume, mais à Rome, à Conſtantinople, & en Ieruſalem ; reformer la vie des Eccleſiaſtiques & des Religieux, elever aux charges ceux qu'il connoiſſoit eminens en ſainteté.

Enfin les hiſtoriens de Pologne donnent de grands eloges à la pieté de Boleſlas, qui commença d'y regner la derniere année de ce ſiecle, & mourut l'an 1025. & ils le repreſentent comme un Prince egalement vaillant & religieux.

Ce ne fut pas seulement les Princes qui se rendirent en ce siecle recommendables par leur pieté, les Reynes & les Imperatrices partagerent avec eux la gloire de la saintetè, & ne servirent pas peu sans doute à l'inspirer à toute leur cour, & à toutes les femmes de leur temps.

Sainte Maltide femme de Henry I. Roy de Germanie, & mere de l'Empereur Oton I. estoit une Princesse d'une pieté eminente, & ce que Vuitichind rapporte de ses vertus, est tout a fait admirable. *Qui pourroit exprimer*, dit cet historien, *la vigilance de cette Princesse pour le service de Dieu. Sa cellule resonnoit toute la nuit du chant des hymnes, & des pseaumes. Et comme elle estoit proche de l'eglise, aprés avoir pris un peu de repos, elle ne manquoit jamais de sortir toutes les nuits, de se lever pour aller à l'eglise, où elle passoit tout le reste de la nuit en veilles & en oraisons, n'en sortant point qu'aprés qu'on avoit celebré la Messe. Ensuitte elle visitoit les malades de son voisinage; elle leur fourniſſoit les choses necessaires; elle* Vuitich. l. 3.

donnoit l'aumoſne aux pauvres ; elle recevoit les hoſtes qui ſe preſentoient avec toute ſorte de bons traittemens, n'en laiſſant jamais aller aucun ſans luy parler, & ſans luy donner les choſes neceſſaires. Elle inſtruiſit elle-meſme ſes domeſtiques & ſes ſerviteurs dans les ouvrages & dans les lettres. Ainſy ayant paſſé ſa vie dans ces ſaints exercices, eſtant chargée d'années & pleine d'honneurs, de bonnes œuvres, & d'aumoſnes; ayant diſtribué toutes ſes richeſſes royales aux ſerviteurs & aux ſervantes de Dieu, elle mourut le 13. Mars de l'an 973. & fut miſe aprés ſa mort au nombre des Saintes.

Ædite femme de l'Empereur Othon I. fut celebre en ſainteté durant ſa vie, & en miracles aprés ſa mort, ſelon Ditmar.

Saint Odilon a écrit la vie d'Adelaïs ſeconde femme de ce meſme Empereur, comme d'une Sainte canoniſée.

Theophanie femme de l'Empereur Othon II. eſtant demeurée veuve par ſa mort, paſſa tout le reſte de ſa vie dans des exercices de pieté, implorant les prieres des ſaints de l'Egliſe pour

l'ame de son mary, & elle instruisit de telle sorte deux de ses filles, qu'elle les porta à renoncer au monde & au mariage, & à se consacrer à Dieu dans la retraite d'un monastere.

L'Illustre sainte Chunegunde femme de l'Empereur Henry II. ayant vescu avec luy dans une perpetuelle virginité qu'elle prouva mesme par un miracle, passa les dernieres quinze années de sa vie dans une compagnie de vierges, parmy lesquelles elle se consacra à Dieu en renonçant à toutes les grandeurs du monde, afin de consommer sa saintetè par les exercices de la vie religieuse.

Les historiens relevent aussy la pieté de Gunilde femme du Roy Harald, & de Judith femme de Boleslas Roy de Pologne; & sa compagne dans ses actions de pieté.

J'ay rapporté au x. siecle tous ces Princes & ces Princesses, parce qu'en effet ils y ont passé une partie de leur vie, & que d'ailleurs les Ministres decrient egalement tout le temps qui s'est passé depuis le commencemẽt du x. siecle jusqu'au temps de Berenger.

Il eſt facile de juger par tout ce que nous venons de dire, que comme un des principaux ſoins des Princes chreſtiens eſt de pourvoir les Egliſes de bons Prelats, l'Allemagne & les autres provinces du ſeptentrion, n'ayant jamais eu de Princes plus religieux, ne doivent jamais auſſy avoir eu de plus grands Eveſques. Et c'eſt en effet ce qui ſe trouve veritable.

L'Egliſe de Hambourg Metropolitaine du Dannemarc, & de tout le pays appellé Sclavia, qui comprenoit toute la haute Allemagne juſqu'à la Pologne, fut preſque toujours gouvernée durant ce ſiecle par des Saints.

S. Hoger Archeveſque de cette ville, eſtant mort en l'an 919. & ſon ſucceſſeur Reginard n'ayant duré que deux ans, on elut à cet archeveſché le grand S. Unny qui fut l'Apoſtre du Dannemarc, de la Norvege & de pluſieurs autres provinces du ſeptentrion.

Il mourut l'an 936. & eut pour ſucceſſeur Adaldague, ſçavant & vertueux prelat, qui gouverna l'Egliſe de

Hambourg pendant 53. ans, & remplit ainſy preſque tout le reſte de ce ſiecle.

Son ſucceſſeur Libence eſt appellé par l'hiſtorien Adam *vir literatiſſimus, & omni morum probitate decoratus.* Il releve ſa chaſteté, ſon humilité, ſon eloignement de la cour, & ſon exactitude dans la diſcipline. *Adam l. 2. c. 19. 22.*

Le Pontificat de Libence ayant duré juſqu'en l'an 1013. on elut Unvan en ſa place. Et il ſe rendit auſſy tres recommendable par le ſoin qu'il eut de la diſcipline & de la reforme des Eccleſiaſtiques, par ſa generoſité contre les entrepriſes des Princes, & par ſa liberalité envers les peuples nouvellement convertis. *Id. l. 2. c. 33. 34. & 35.*

Enfin cet archeveſché fut gouverné quelque temps aprés par le celebre Adalbert, qui fut non ſeulement un grand Eveſque, mais un ſage Miniſtre d'Eſtat ſous l'Empereur Henry III. lequel ne faiſoit rien ſans ſon conſeil. Cet Archeveſque s'employa avec un grand zele & un grand fruit à la converſion des peuples du ſeptentrion.

On peut voir ce que l'hiſtorien Adam, Chanoine de Brême, témoin *Adam l. 4. c. 42. 43. 44.*

oculaire de toutes ces choſes, a écrit de ſes vertus.

Les autres Egliſes d'Allemagne, tirerent les meſmes avantages de la pieté de ces Empereurs. Brunon frere d'Othon Archeveſque de Cologne, & Vuillelme fils du meſme Othon, Archeveſque de Mayence, eſtoient de grands & de vertueux prelats.

Francon, & Burchard Eveſques de Vorme, Godeſcalus Eveſque de Friſingen, Ditmar Eveſque de Merſeburg, qui a écrit l'hiſtoire de ces temps-là d'une maniere ſi ſincere, furent celebres en pieté.

Henry I. ayant fondé l'eveſché de Vallet-fleve dans le pays de Lunebourg, y établit pour Eveſque un nommé Marc, dont la ſainteté a eſté atteſtée par des miracles.

S. Adalbert Eveſque de Magdebourg, Heribert, & Annon Archeveſques de Cologne, Vuolphang Eveſque de Ratiſbonne, qui avoit elevé Henry II. Tagmon Eveſque de Magdebourg, Beruvard Eveſque de Hildesheim, & Gothard ſon ſucceſſeur, Harduit Eveſque de Salſbourg, ont

eſté reverez aprés leur mort comme des Saints, & ont vécu dans ce ſiecle, ou dans le commencement de l'autre.

Mais le celebre S. Udalric l'occupe preſque tout entier, & il eſt d'autant plus conſiderable qu'il eſtoit né, & avoit veſcu aſſez long-temps dans le IX. ſiecle, & que ceux qui l'ont veu & qu'il a inſtruits ont pu voir la naiſſance de l'hereſie de Berenger. Car il fut éleu Eveſque d'Auſbourg l'an 924. eſtant déja aſſez âgé, puiſque 15. ans auparavant il apprehendoit que l'on ne l'elut à la place d'Adalbero. Et il ne mourut que l'an 972. de ſorte que ceux de la ville d'Auſbourg qui avoient 75. & 80. ans en 1035. lorſque l'hereſie de Berenger commença de paroiſtre, avoient vécu les uns 12. & les autres 17. ans avec S. Udalric, & tous les autres avoient eſté inſtruits par ſes diſciples.

Ce ſaint fut en une veneration particuliere à l'Empereur Othon le Grand, & generalement à toute l'Allemagne; de ſorte qu'il n'y en a point qui ſoit un témoin plus irreprocha-

ble de la foy de l'Eglise de ce siecle.

On peut faire la mesme reflexion sur le grand S. Adalbert Archevesque de Prague ; car s'il s'éloigne un peu plus du IX. siecle n'ayant esté eleu Archevesque de Prague qu'en 980. ce qui n'empesche pas qu'il n'ait veu un tres grand nombre de personnes qui avoient passé une partie de leur vie dans le IX. siecle, il s'approche aussy davantage du temps de Berenger, n'estant mort qu'en 997. De sorte qu'au temps de la publication de l'heresie de Berenger, il y avoit encore une infinité de personnes à Prague, à Rome, en Hongrie, en Prusse, en Lithuanie, qui l'avoiẽt veu, & qui avoient esté instruits par luy dans la foy.

Ce saint est si admirable en toutes les parties de sa vie, qu'il merite bien que nous nous y arrestions un peu. Il quitta son archevesché acause de l'extrême dereglement du peuple de Bohême, qui estoit encore tout barbare & abandonné aux vices. C'est un des cas où l'Eglise permet aux Evesques de se separer de leurs Eglises. Il alla de là à Rome, & au Mont-

Cassin ; & ensuite il revint à Rome, & se fit Religieux au Monastere de S. Boniface. La ferveur de sa pieté dans cette retraite remplit toute la maison d'edification. *Il s'employoit*, dit l'auteur de sa vie, *aux offices du monastere avec d'autant plus de joye, qu'ils estoient plus vils, afin d'arriver par là à la ressemblance de Dieu. Il s'exerçoit soigneusement à tout ce qui estoit bas & humble. Il s'oublioit soy mesme, s'estant rendu petit en la presence de ses freres. Il balloit la cuisine, faisoit sa semaine, lavoit les ecuelles, servoit aux freres qui appresteient à manger. Il tiroit de l'eau du puits de ses propres mains. Il servoit la congregation au matin, à midy, & au soir, ayant receu cette obeïssance de l'Abbé. Il ne souffrit jamais qu'aucune pensée occupast son ame sans la découvrir. Il faisoit connoistre à son directeur toutes les suggestions de l'ennemy. Il faisoit des interrogations tres subtiles touchant l'Ecriture sainte, en s'informant avec soin de la nature des vices & des vertus; & souvent son Abbé luy répondoit des choses qu'il ne sçavoit pas auparavant, comme il l'avoüoit luy-*

meſme pour montrer que c'eſtoit une grace qui luy eſtoit donnée en conſideration de l'humilité de ſon diſciple.

Aprés avoir paſſé cinq ans dans cette heureuſe retraite, il fut rappellé en Bohême, & il y retourna par l'ordre du Pape. Mais y ayant trouvé les meſmes dereglemens, & ayant perdu l'eſperance d'y faire du fruit, il alla porter la foy dans la Hongrie, & y etablit le chriſtianiſme, ayant meſme baptiſé le fils du Roy Geïſa, qui fut le celebre Saint Eſtienne Roy de Hongrie, à qui ce royaume doit l'entier établiſſement de la foy chreſtienne, & la deſtruction de l'idolatrie.

Saint Adalbert revint de là à Rome dans ſon monaſtere de S. Boniface, où il y avoit alors huit Abbez celebres en ſainteté, quatre Grecs & quatre Latins. Il paſſa avec eux cinq autres années en profitant de leurs inſtructions & de leurs exemples.

Et il en fut encore arraché par les inſtance de l'Archeveſque de Mayence, qui obligea le Pape Gregoire V. de le renvoyer, à condition neanmoins

que ſi ſon peuple ne ſe rendoit pas plus obeïſſant il iroit porter l'Evangile aux nations barbares. Mais Boleſlas Roy de Bohême luy en ayant defendu l'entrée, il s'en alla en Pruſſe, & de là en Lithuanie, où ayant beaucoup ſouffert pour la foy, il receut enfin la couronne du martyre, ayant eſté percé de ſept lances. Il fut honnoré de Dieu d'un ſi grand nombre de miracles, qu'il convertit beaucoup plus de perſonnes aprés ſa mort, qu'il n'en avoit converty durant ſa vie. Et ſon corps fut tranſporté dans la ville de Gueſne, où l'Empereur Othon III. alla exprés en pelerinage, ayant meſme voulu entrer nuds pieds dans la ville, & dans l'Egliſe de ce ſaint martyr.

Ce fut l'exemple de S. Adalbert qui excita S. Boniface à aller chercher auſſi le martyre au meſme pays où S. Adalbert l'avoit trouvé. Ce Saint qui eſtoit parent de l'Empereur Othon III. & en grande faveur auprés de luy, ſe fit Religieux ſous ſaint Romuald, où il prattiqua de prodigieuſes auſteritez. Ce fut là qu'ayant appris le mar-

tyr de S. Adalbert, il fut enflammé du desir de suivre son exemple. Il n'y a rien de plus étonnant que ce que Pierre de Damien rapporte de la maniere dont il alla à Rome recevoir la consecration archiepiscopale, & de ce qu'il fit dans son voyage de Rome en Prusse, où il alloit prescher l'Evangile. *Ce saint homme*, dit Pierre de Damien, *alla toujours à pied avec tous ceux de sa suite durant le voyage qu'il fit à Rome, devançant toujours les autres de beaucoup, & chantant continuellement des pseaumes. Il marcha toujours nuds pieds, mangeant une fois le jour du pain & de l'eau acause du travail du chemin, & y ajoûtant seulement les jours de feste quelques herbes & quelques racines, toute sorte de graisse, de beurre, d'huyle luy estant inconnue. Aprés sa consecration il ne laissa pas d'observer exactement l'ordre monastique dans la recitation de l'office.*

Or quoyque dans le voyage qu'il fit de Rome delà les monts, il prit un cheval acause de la dignité d'Archevesque, neanmoins il se tenoit à cheval les jambes nues, & il souffrit

ſouvent un froid ſi exceſif aux pieds dans ces païs froids, qu'on ne pouvoit les ſeparer du fer ſur lequel il s'appuyoit qu'avec de l'eau chaude. Eſtant arrivé parmy les barbares, il commença de leur preſcher l'Evangile avec tant de ferveur, que tout le monde voyoit aſſez qu'il brûloit du deſir du martyre. Mais eux apprehendant qu'il n'arrivaſt aprés la mort de ce nouvel Apoſtre la meſme choſe qui eſtoit arrivée apres le martyre de S. Adalbert, dont les miracles convertirent une infinité de Sclaves, ils s'abſtinrent long temps par une malice artificieuſe de mettre les mains ſur ce bienheureux martyr, & ils refuſerent de luy donner la mort, quoyqu'il la ſouhaitaſt avec paſſion. Ainſi ce ne fut que l'an 1008. qu'il ſouffrit le martyre, ayant eſté tué par l'ordre du frere du Roy des Ruſſiens, lequel il avoit converty.

Ce fut auſſy cette meſme année que S. Brunon Allemand, compagnon de l'hiſtorien Ditmar, qui témoigne que dés ſa jeuneſſe il avoit receu de Dieu des graces tres particulieres,

preſchant l'Evangile au meſme peuple de Ruſſie, y receut la couronne du martyre.

Voila quel eſtoit dans ce ſiecle & ſous ces Empereurs l'Egliſe d'Allemagne. C'eſtoit une Egliſe qui n'eſtoit pas ſeulement feconde en Saints, & en grands Eveſques, mais auſſy en Apoſtres & en Martyrs, qui renouvellerent l'image des premiers ſiecles de l'Egliſe, & ſervirent par leur zele à verifier la promeſſe que Dieu a faite à ſon Fils de luy donner toutes les nations de la terre : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, & poſſeſſionem tuam terminos terræ.* Car c'eſt une choſe admirable que l'accroiſſement que receut l'Egliſe durant ce ſiecle par la converſion des peuples du ſeptentrion, à qui de grands Saints d'Allemagne annoncerent l'Evangile.

Saint Unny Archeveſque de Hambourg convertit les Danois, les Norvegiens, & tout le haut du ſeptentrion.

S. Adalbert Archeveſque de Magdebourg travailla avec grand fruit à la converſion d'une partie des Sclaves.

S. Adalbert Archeveſque de Prague convertit les Hongrois, & une partie des Pruſſiens & des Lithuaniens.

S. Boniface & S. Brunon preſcherent l'Evangile aux Ruſſiens.

S. Eſtienne Roy de Hongrie convertit les Tranſilvains; & comme la Hongrie avoit eſté convertie par les Allemans, & qu'il avoit eſté baptiſé luy meſme par S. Adalbert, on doit encore compter la converſion de cette province entre les fruits des graces que Dieu verſa dans ce ſiecle ſur l'Allemagne.

Il eſt marqué dans l'hiſtoire de la vie de Henry I. Roy de Germanie, qu'il convertit les Roys des Normands, des Abrodites, & Cuufus Roy de Dannemarc.

Enfin c'eſt par une ſuite de ce regard favorable de Dieu ſur le ſeptentrion durant ce ſiecle, que les Normands meſmes qui s'eſtoient emparez de cette province des Gaules qui porte leur nom, embraſſerent la foy chreſtienne par les ſoins de Hervé Archeveſque de Rheims, ſçavant & ver-

tueux prelat, leur Duc Rollon ſi celebre pour ſa pieté & pour ſa juſtice, qui ſe fit baptizer en ce temps ayant reduit avec luy tous ſes ſujets à embraſſer la religion chreſtienne.

Tout cela ſuffit ce me ſemble pour montrer qu'à l'égard de l'Allemagne & du Septentrion, il n'y a point eu de plus heureux ſiecle que le dixiéme, & qu'ainſy l'on a grand tort de le decrier comme le plus malheureux de tous. Car cet avantage de la converſion de la moitié de l'Europe eſt ſi conſiderable, & tellement au deſſus de tous les autres par leſquels on a accouſtumé de relever les ſiecles, que c'eſt ne ſçavoir pas eſtimer les choſes leur juſte prix, que de preferer au x. ſiecle quelques autres ſiecles de l'Egliſe, qui eſtant ſteriles en converſion de peuples & en Saints, ont eſté plus abondans en écrivains & en perſonnes ſçavantes dans les ſçiences profanes.

La converſion de tous ces peuples eſt d'autant plus conſiderable qu'elle ne s'eſt point faite à l'occaſion d'un trafic mercenaire, mais par un pur

zele du salut des ames, & par des hommes apostoliques qui brûloient du meme zele qui a enflammé les premiers Saints de l'Eglise, & qui les imitoient aussy bien dans la sainteté de leur vie, que dans leurs travaux pour la conversion des peuples.

Je n'ay pas rapporté toutes ces particularitez de l'estat où estoit l'Allemagne & le septentrion durant ce temps, pour détruire seulement en general les reproches vagues que les Ministres font en lair contre ce siecle, mais pour montrer aussy en particulier qu'il n'est pas possible que la foy s'y soit alterée sur le sujet de l'Eucharistie.

Je feray voir en examinant l'estat de la France, que les Prelats n'estoient point en ce temps dans l'ignorance où l'on nous les represente. Et certainement comme le zele pour la veritable foy est inseparable de l'ardeur de la charité, il est absolument impossible que tous ces saints Evesques qui ont fleury en Allemagne durant ce siecle, n'ayent pas eu beaucoup de soin de s'instruire eux mesmes, & d'instrui-

re les autres dans la doctrine de l'Eglise.

Il suffit de remarquer icy que le mystere de l'Eucharistie estant tel, comme nous l'avons montré, qu'il falloit par necessité qu'il fust connu de foy distincte par les plus simples d'entre les fidelles, ce n'est point proprement un article où l'ignorance ait pu jamais avoir lieu. L'ignorance regarde les points de theologie & de discipline, qui sont plus cachez, & qui ont besoin d'étude; mais elle ne peut jamais regarder les points dont tout le monde devoit estre instruit, & qui faisoient la matiere ordinaire des catechismes.

Ainsi l'introduction d'une erreur sur cette matiere n'a jamais pu estre favorisée par l'ignorance, parceque ce n'est pas une matiere qui en soit capable. Elle pourroit bien avoir esté favorisée par l'indifference, s'il se trouvoit que c'eust esté un siecle de libertinage & d'impieté, où personne ne se mist en peine de la religion & de son salut.

Mais outre que jamais cette indiffe-

rence pour la religion ne peut aller jusqu'à cet excés, que de souffrir sans resistance que l'on établisse dans l'Eglise une opinion directement opposée à la creance commune, & selon laquelle il auroit esté necessaire de condamner toute l'Eglise precedente, & de se condamner soy mesme d'aveuglement, d'erreur & d'impieté; il est certain de plus par ce que nous avons dit, que jamais siecle ne fut plus opposé que celuy-là à l'indifference & au libertinage. L'impieté ne peut subsister lorsquelle n'est pas hõnorée, & elle ne le peut estre quand les Rois sont eux mesmes pieux, & qu'ils tesmoignent par toutes leurs actions d'honnorer la pieté & les personnes pieuses. Et c'est ce que l'on voit en tous les Princes de ce siecle. Othon I. honnora particulierement S. Udalric. Othon III. se conduisit par les conseils de Francon, Evesque de Cologne, & de S. Romuald, & il eut une devotion merveilleuse pour S. Adalbert Archevesque de Prague. Henry II. honnora tous les Saints de son temps, & particulierement

S. Romuald, & S. Heribert Archevesque de Cologne. Henry III. cherit particulierement S. Gualbert. Et enfin ce zele ardent que l'on avoit alors pour la conversion des peuples, & l'austerité de la penitence que l'on y prattiquoit, sont des preuves visibles d'une disposition toute opposée au libertinage.

Il est donc certain que si l'on eust avancé en ce siecle la moindre erreur contre la doctrine de l'Eglise, tous ces saints Evesques se seroient elevez avec vigueur pour la reprimer, & qu'ils auroient esté puissamment secondez par ces Empereurs si zelez pour la religion & pour l'Eglise.

Il s'ensuit de là que tous ces grands Evesques n'ayant pu ignorer l'introduction d'une nouvelle heresie, s'il s'en fust introduit quelqu'une de leur siecle, & n'ayant manqué ny de zele, ny de force pour s'y opposer; & ayant neanmoins passé leur vie dans la paix, sans témoigner qu'ils eussent d'autres ennemis à combatre que l'infidelité des peuples qui n'avoient pas encore receu la foy, ou les desordres de ceux

qui

qui n'en obſervoient pas les regles, c'eſt une preuve ſenſible qu'il ne s'eſt fait en leur ſiecle aucun changement dans la creance de l'Euchariſtie.

Que ſi l'on demande maintenant quelle eſtoit la foy de ces Saints, c'eſt une queſtion bien facile à reſoudre par l'eſtat ou l'hereſie de Berenger trouva l'Egliſe d'Allemagne lorſqu'elle parut en 1035. ſelon le Cardinal Baronius. Car Adelman, depuis Eveſque de Breſſe, qui avoit étudié avec Berenger ſous S. Fulbert, & qui luy écrivit d'Allemagne peu de temps aprés que le bruit de ſon erreur ſe fut repandu, luy marque expreſſement, que ſa doctrine ſcandaliſoit toute l'Allemagne. *Que le Seigneur*, dit-il, *vous detourne de ces voyes, ô monſtres ſaint frere : qu'il dreſſe vos pas dans la voye de ſes commandemens, & qu'il faſſe voir que ce ſont des impoſteurs qui noirciſſent voſtre reputation d'une tache ſi honteuſe, en publiant partout, & rempliſſant les oreilles non ſeulement des Italiens, mais auſſy des Allemans parmy leſquels il y a long temps que je voyage, de ce bruit ſi étrange que*

vous vous estes separé de l'unité de la sainte Eglise nostre mere, & que vous avez des sentimens du corps & du sang de JESUS-CHRIST, *contraires à la foy catholique.* L'opinion de Berenger parut donc contraire à la foy catholique dans l'Allemagne, c'estadire à ceux qui avoient esté instruits par tous les Saints que nous avons marquez cydessus. Ainsy il n'y a pas lieu de douter que la foy de la presence reelle ne fust celle de ces Saints, qui n'en avoient point d'autre que celle qu'ils avoient eux mesmes apprises dans le IX. siecle, ou des disciples du IX. siecle.

Aussy toutes ces nouvelles Eglises de Hongrie, de Pologne, de Transilvanie, de Prusse, de Dannemarc, de Norvege, de Suede, & de la haute Allemagne fondées par S. Adalbert Archevesque de Prague, par S. Estienne Roy de Hongrie, par S. Boniface, S. Brunon, S. Unny, S. Adalbert Archevesque de Magdebourg, se trouverent au temps de Berenger dans la creance de la presence reelle, & demeurerent forte-

ment attachez à l'unité de l'Egliſe. Elles avoient donc eſté inſtruites dans cette foy par ces Saints, comme ces Saints y avoient eſté inſtruits par ceux du IX. ſiecle.

S. Adalbert Archeveſque de Prague merite une reflexion particuliere ſur ce ſujet. On ne peut douter de ſa creance ſur le point de l'Euchariſtie ; puiſque l'on voit que toute l'Egliſe de Hongrie qu'il avoit fondée ſe trouva dans l'opinion de la preſence reelle au temps de la publication de l'hereſie de Berenger, & demeura dans l'union de l'Egliſe Romaine qui le condamna. Cependant perſonne ne devoit eſtre mieux inſtruit que S. Adalbert du ſentiment de l'Egliſe univerſelle ſur cette matiere, puiſqu'il avoit voyagé par toute l'Italie, & qu'il avoit vécu dix ans dans un monaſtere ramaſſé de Religieux Grecs & Latins de divers païs, parmy leſquels il pouvoit par conſequent apprendre parfaitement les ſentimens de l'Egliſe grecque & de l'Egliſe latine.

Ainſy la foy de la preſence reelle

qui se trouva établie dans toutes les Eglises du septentrion au temps de Berenger, prouve invinciblement que c'estoit celle des Saints qui ont établi ces Eglises, comme la foy des premiers siecles & des Eglises apostoliques prouve la foy des Apostres selon S. Augustin. Et la foy de ces Saints du x. siecle prouve que c'estoit aussy celle du IX. siecle; puisqu'ils avoient esté instruits par des personnes qui y avoient passé une partie de leur vie. Et enfin elle se prouve par elle mesme, puisque leur saintetè, leurs œuvres, & leurs miracles condamnent d'impieté tous ceux qui auroient la hardiesse de les accuser d'heresie, & qui les voudroient faire passer pour des Predicateurs de l'erreur, au lieu de les honnorer comme des Apostres de la verité.

CHAPITRE VII.

Conſiderations ſur l'eſtat de l'Egliſe d'Angleterre, de France, d'Eſpagne, & d'Italie durant le x. *ſiecle, qui font voir que les reproches qu'on fait contre ce ſiecle ſont mal fondez à l'égard de ces Egliſes.*

L'Allemagne & les autres provinces ſeptentrionales faiſant une ſi grande partie de l'Egliſe d'occident, c'eſt avoir prouvé abſolument que le x. ſiecle a eſté tres heureux à l'Egliſe, que d'avoir montré qu'il a eſté ſi extraordinairement heureux à tant de provinces qui s'y ſont jointes, les deſordres que l'on peut remarquer dans les autres, ne pouvant egaler l'avantage de la converſion de tant de peuples. Il eſt bon neanmoins de faire une reveüe generale ſur les autres provinces chreſtiennes, pour voir ſi on a eu ſujet de les charger de tant de reproches.

Celle qui ſe preſente la premiere eſt l'Egliſe d'Angleterre. Et en conſi-

derant l'eſtat où l'on la trouve dans ce ſiecle, on reconnoiſtra d'abord qu'il a eſté auſſy-bien pour l'Angleterre que pour l'Allemagne un ſiecle de benediction & de graces.

L'Angleterre a meſme cela de particulier, qu'elle n'a pas eſté ſeulement gouvernée durant ce temps par des Princes religieux; mais que de plus il ſe trouve que le premier Miniſtre de ces Rois eſtoit un ſaint miraculeux en toutes manieres, dont Dieu s'eſt voulu ſervir pour reformer l'Egliſe d'Angleterre, & regler meſme l'eſtat politique de ce royaume.

C'eſt l'illuſtre S. Dunſtan qui remplit preſque tout ce ſiecle. Il fut fait Miniſtre d'Eſtat l'an 940. par le Roy Edmund, ſous lequel il regloit tous les differens, & entretenoit l'union parmy tout le monde, ayant remply le Roy & les Princes de tant de veneration pour luy, que perſonne ne s'oppoſoit à ſes avis. Il fut neãmoins une fois éloigné de la Cour par la malice de quelques envieux, mais il y fut rétabli peu de jours aprés, & remis dans la meſme autorité.

L'amour de la retraite l'ayant porté à quitter le monde pour se faire Religieux, le Roy Edmund le fit Abbé d'un monastere auquel il fit de grands biens en sa consideration, & il continua de se servir de son conseil non seulement dans les affaires temporelles, mais encore dans celle de l'Eglise, le prenant pour son directeur & pour l'Evesque de son ame.

Elrede frere d'Edmund estant venu au royaume aprés luy, continua d'avoir pour Dunstan la mesme confiance qu'avoit eu son frere. Mais Edüin fils d'Edmund qui fut reconnu Roy apres la mort d'Elrede, ayant esté repris severement par S. Dunstan d'un desordre criminel, le bannit & pilla son monastere. Son exil neanmoins ne fut pas long. Car une grande partie de l'Angleterre s'estant soulevée contre Edüin, acause de sa vie debordée, & de l'exil de S. Dunstan, Edgar frere d'Edüin, qui avoit esté choisi Roy en sa place, le rappella aussy-tost, & ne se contenta pas de le rétablir dans son mo-

naſtere, mais il le fit de plus Eveſque de Vuintcheſter.

On dit qu'Odon, qui fut Archeveſque de Cantorbie ſous les regnes d'Edmund, d'Elrede, d'Edüin, juſques au commencement d'Edgar, en conſacrant S. Dunſtan changea le titre de l'Egliſe de Vuintcheſter en celuy de Cantorbie, prevoyant par un eſprit prophetique, que c'eſtoit à cette Egliſe que S. Dunſtan eſtoit deſtiné. Et il y fut en effet elevé deux ans aprés.

Dieu permit que le Roy Edgar tomba dans une faute conſiderable, afin de l'en faire relever par S. Dunſtan, & l'animer plus vivement à la reformation de l'Egliſe d'Angleterre. Ayant veu par hazard une jeune Damoiſelle que l'on nourriſſoit dans un monaſtere, & qui en portoit l'habit, il en devint amoureux, & l'ayant fait ſortir, il en abuſa.

Cette action eſtant venuë aux oreilles de S. Dunſtan, le toucha ſenſiblement. Il s'en alla incontinent trouver le Roy, qui vint au devant de luy, & luy voulut prendre la main

à son ordinaire pour le mener à son trône ; mais S. Dunstan la retira avec un visage troublé, & ne souffrit pas que le Roy la touchast. Le Roy estant étonné de ce procedé, & croyant que son crime estoit demeuré secret, luy demanda pourquoy il ne vouloit pas luy donner la main. *Quoy, Sire*, luy répondit S. Dunstan, *vous avez commis un adultere en renonçant à toute pudeur, vous avez violé une vierge sans regarder l'outrage que vous faisiez à Dieu, & sans avoir aucun respect pour le signe de chasteté qu'elle portoit sur sa teste, & vous me demandez encore pourquoy je ne laisse pas toucher à vos mains impures cette main qui immole le fils de la Vierge à son Pere eternel ? Lavez auparavant vos mains par la penitence des soüillûres qu'elles ont contractées, & ensuite afin de vous reconcilier avec Dieu honnorez & embrassez la main de son Pontife.*

Le Roy estant étonné de ces paroles, se jetta à terre, & embrassant les pieds du saint Evesque il confessa qu'il avoit peché avec des pa-

roles qu'il entrecouppoit de ſes ſoupirs. Alors Dunſtan voyant dans ce Roy un ſi grand exemple d'humilité en fut ravi. Il le releva incontinent, & luy ayant dit en particulier ce qu'il jugeoit neceſſaire pour le ſalut de ſon ame, il luy ordonna une penitence de ſept ans. Ainſy Edgar ayant obtenu l'abſolution du ſaint Eveſque s'appliqua avec grand ſoin à accomplir la penitence qui luy avoit eſté ordonnée, & y ajoura pluſieurs œuvres de pieté pour appaiſer Dieu par le conſeil & le mouvement de ce pere de ſon ame.

Les vices des Princes n'ont jamais eſté rares dans tous les ſiecles ; mais la penitence des Princes eſt la choſe du monde la plus rare. Et c'eſt pourquoy c'eſt une gloire pour le x. ſiecle de nous en donner un exemple ſignalé en la perſonne de ce Roy d'Angleterre, qui n'égale pas ſeulement, mais qui ſurpaſſe de beaucoup celuy de la penitence que fit le grand Theodoſe aprés le meurtre commis à Theſſalonique ; puiſque le crime d'Edgar qui ne vint que-

d'une passion passagere, estoit beaucoup moindre que celuy de Theodose, & que sa penitence fut beaucoup plus longue.

Je ne puis m'empescher de rapporter sur le sujet de la penitence du Roy Edgar, deux autres exemples celebres de penitence, que l'on trouve dans l'histoire de ce siecle, qui doivent servir beaucoup à le relever dans l'esprit de ceux qui sçavent que la penitence est la porte par où l'on entre au royaume qui a esté annoncé par ces paroles: *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum.*

Raignerus Duc de Loraine, ayant usurpé injustement quelques biens qui appartenoient à l'Eglise, & estant touché de l'esprit de penitence, en fit une restitution publique, par un acte autentique le plus humble qui ait jamais esté fait. Il commence par ces paroles: *Moy persecuteur du Seigneur & de l'Eglise son épouse, qui ne merite pas d'estre appellé Duc, mais brigand;* & finit par cette signature: *Raignerus Duc de Loraine, brigand.*

Pierre Urseole Duc de Venise ayant

eſté elevé à cette principauté par la conſpiration du peuple qui avoit tué Vital ſon predeceſſeur, & ayant eu quelque part à cette mechante entrepriſe, ſe crut obligé de renoncer à une dignité qu'il avoit acquiſe par un ſi mauvais moyen. Il ſe deroba donc ſecretement de Veniſe, & eſtant venu en France, il y paſſa le reſte de ſa vie dans la ſolitude d'un monaſtere.

Voila les mouvemens que l'eſprit de Dieu inſpire quand il agit fortement dans les ames. C'eſt cela qui merite juſtement l'admiration des hommes, & qui doit faire dire avec S. Paul : *Vbi ſapiens, ubi ſcriba, ubi inquiſitor hujus ſæculi* : *Où ſont ces ſages, ces ſçavans, ces curieux*, par leſquels on a accoutumé de relever la gloire des ſiecles ? Car qu'eſt-ce que ſont tous les ouvrages des hommes en comparaiſon de ces œuvres de Dieu, & de ces changemens qui ne peuvent eſtre attribuez qu'à ſa main toute puiſſante ?

Mais pour revenir au Roy Edgar il prattiqua exactement ce que dit

S. Auguſtin, que les Rois pour plaire à Dieu doivent faire ce qui ne peut eſtre fait que par les Rois. Il entreprit la reforme de l'Egliſe d'Angleterre, & l'executa avec un zele qu'on ne ſçauroit aſſez admirer.

Il y avoit alors dans l'Angleterre pluſieurs monaſteres ruïnez, ce qui devoit eſtre l'effet du dereglement d'un autre ſiecle autant que de celuy-cy. Mais le retabliſſement de ces monaſteres fut l'effet de la penitence du Roy Edgar. Et il en parle luy meſme de cette ſorte, dans une donation qu'il fit de certaines terres à un monaſtere : *Au temps des Rois mes predeceſſeurs les monaſteres tant de Religieux, que de Religieuſes, eſtoient preſque entierement detruits & negligez. Ce que voyant, j'ay fait vœu à la gloire de Dieu, & pour le ſalut de mon ame, de les retablir, & de multiplier le nombre des ſervantes de Dieu. Et dans l'execution de ce vœu, j'ay déja reparably quarante-ſept monaſteres, qui ſont maintenant pourveus de Religieux & de Religieuſes. Que ſi Dieu me donne la vie, j'eſpere étendre cette liberalité*

que j'ay voüée à Dieu juſqu'au nombre de cinquante qui eſt un nombre de remiſſion.

Où trouve-t-on des exemples d'une magnificence auſſy judicieuſe, & auſſy digne d'un grand Prince que celle-là? Mais il y a peu de choſes comparables dans l'hiſtoire de l'Egliſe avec la ſainte entrepriſe que ce Roy fit avec S. Dunſtan, & quelques autres ſaints Eveſques d'Angleterre, de reformer la vie de tous les Eccleſiaſtiques d'Angleterre, & de chaſſer tous ceux qui ne voudroient pas embraſſer la vie reguliere & religieuſe.

Avant que de leur donner l'ordre de ce deſſein, il leur en fit l'ouverture en ces termes qui ſont rapportez dans les Conciles d'Angleterre : *Puiſque Dieu a fait éclater ſur nous ſa miſericorde avec tant de magnificence, il eſt juſte, ô tres reverends Peres, que nous tachions de repondre par nos œuvres à la multitude de ſes bienfaits. Car ce n'eſt point par noſtre épée que nous poſſedons cette terre. Ce n'eſt point noſtre bras qui nous a ſauvez, c'eſt ſa droite, c'eſt ſon bras ſaint, parce qu'il*

luy a plu de nous eſtre favorable. Il eſt donc juſte que comme il nous a aſſujetti toutes choſes, nous aſſujettiſſions auſſy à luy & nous & nos ames, & que nous nous efforcions de faire en ſorte que ceux qu'il a ſoumis à noſtre pouvoir, ſe ſoumettant à l'obſervation de ſes loix. C'eſt un devoir qui me regarde en particulier de traitter les layques avec une entiere equité; de juger les differens qui arrivent entre les particuliers ſelon les regles d'une exacte juſtice; de punir les ſacrileges; de reprimer les ſeditieux; de delivrer le pauvre de la main de ceux qui ſont plus puiſſans, & les neceſſiteux de ceux qui les oppriment, & qui leur raviſſent leurs biens: mais il eſt auſſy de mon devoir d'avoir ſoin des Miniſtres de l'Egliſe, des troppes de Moines, des compagnies de Vierges; de pourvoir à leurs neceſſitez, & à les faire vivre en paix & en repos.

Il eſt auſſy neceſſaire que nous examinions les mœurs de toutes ces perſonnes, s'ils vivent chaſtement; s'ils ſe conduiſent dans l'honeſteté à l'égard de ceux de dehors; s'ils s'aquittent ſoigneuſement de l'office divin; s'ils ſont

Au lieu de ces paroles. De quarum omnium morbis ac

nos spectat examen, que l'on a traduites, il faut peut-être lire, *de quorum omnium moribus ad vos spectat examen.*

assidus à instruire le peuple ; s'ils sont sobres dans leur manger, modestes dans leurs habits, discrets dans leurs jugemens.

Permettez moy de vous dire, mes reverends Peres, que si vous aviez eu autant de soin que vous le deviez de toutes ces choses, on ne nous rapporteroit pas tant de choses abominables de la vie des Ecclesiastiques.

Il represente ensuite d'une maniere forte & pathetique, les desordres des Ecclesiastiques : puis s'addressant aux Evesques, *Animez vous de zele*, leur dit-il, *Prestres du Seigneur, animez vous de Zele pour les voyes du Seigneur & pour la justice de nostre Dieu. Il est temps de s'elever contre ceux qui ont dissipé la loy de Dieu. Vous avez le glaive de Pierre dans les mains, & moy j'ay celuy de Constantin. Ioignons nous ensemble. Vnissons ces deux glaives pour chasser les lepreux hors du camp de Dieu, pour purifier le sanctuaire du Seigneur; afin qu'il n'y ait au service du temple que de veritables enfans de Levi, qui dit à son pere & à sa mere qu'il ne les connoissoit pas, & à ses freres qu'ils luy*

eſtoient inconnus. Faites par vos ſoins que nous ne nous repentions point d'avoir fait ce que nous avons fait; d'avoir donné ce que nous avons donné, comme nous ferions ſans doute ſi nous voiyons que noſtre liberalité n'eſt pas employée au ſervice de Dieu; mais qu'elle ne ſert qu'à entretenir le luxe des Eccleſiaſtiques vicieux, qui en abuſent avec une licence impunie.

Que vos cœurs ſoient touchez par les reliques des Saints, dont ils ſe mocquent avec inſolence; par les ſaints autels, qu'ils prophanent indignement. Qu'ils ſoient touchez par la pieté des Rois qui nous ont precedé, de la liberalité deſquels le dereglement des Eccleſiaſtiques fait un ſi mauvais uſage. Mon biſayeul Edoüard donna comme vous ſçavez aux monaſteres & aux Egliſes la diſme de toutes ſes terres. Et Alurede mon triſayeul pour enrichir l'Egliſe n'épargna ny ſes threſors, ny ſon patrimoine, ny ſes revenus. Vous n'ignorez pas auſſy combien mon ayeul le*

* Il y a quelque faute dans les noms des Roys marquez en ce paſſage, en voicy le veritable ordre. Æthevulphus triſayeul, Æteſtanus biſayeul, Eduardus Semor ayeul, Actelſtanus I. fils d'Edoüad, Edmundus ſon II. fils. Elrede ſon III. fils, Edüinus I. fils d'Edmund, Edgar ſon II. fils.

vieil Edoüard a fait de dons aux Egliſes, & vous devez vous reſſouvenir de tous les preſens dont mon pere & mon frere ont enrichi les autels de JESUS-CHRIST.

O Dunſtan, le pere des peres, contemplez, je vous prie, les yeux de mon pere arreſtez ſur vous du haut du ciel, & de ce ſejour de gloire où il eſt. Ecoutez les plaintes qu'il fait retentir à vos oreilles avec un ſentiment plein de pieté. Vous m'avez donné, ô Pere Dunſtan, un conſeil ſalutaire de baſtir des monaſteres, d'edifier des egliſes; vous m'avez aſſiſté dans ce deſſein, & vous avez cooperé avec moy dans toutes ces actions de pieté. Je vous ay choiſi pour mon Paſteur, pour mon Pere, pour l'Evêſque de mon ame, pour le directeur de ma conſcience. Quand eſt-ce que je ne vous ay pas obei? Quels threſors ay-je preferez à vos conſeils? Quelles terres n'ay-je point mépriſées, quand vous me l'avez ordonné? Lorſque vous avez jugé qu'il falloit donner quelque choſe aux pauvres, vous m'y avez toujours trouvé diſpoſé. Lorſque vous avez cru qu'il falloit faire du bien aux egliſes, je n'ay pas

differé de le faire. Lorſque vous vous plaigniez qu'il manquoit quelque choſe aux Religieux & aux Eccleſiaſtiques, j'y ay incontinent ſuppléé. Vous me diſiez que c'eſtoit une aumoſne eternelle que celle qui eſt faite aux monaſteres & aux egliſes pour l'entretien des ſerviteurs & des ſervantes de Dieu, & pour eſtre diſtribuée aux pauvres s'il en reſte quelque choſe, & qu'il n'y avoit point de charité plus fructueuſe que celle-là. O l'auſmone precieuſe! O le digne prix de mon ame! O le ſalutaire remede de mes pechez, qui eſt employé au luxe des courtiſanes que les Eccleſiaſtiques entretiennent!

Voila, mon Pere, le fruit de mes aumoſnes, & l'effet de vos promeſſes, que repondrez vous à cette plainte? Ie le ſçay & j'en ſuis perſuadé. Lorſque vous voiyez le voleur, vous ne couriez pas avec luy, & vous n'avez point voulu avoir de part avec les adulteres. Vous les avez priez, vous les avez conjurez de changer de vie, vous les avez confondus. Ils ont mépriſé vos paroles, il en faut venir à la punition, & la puiſſance royale ne vous manquera pas en

cela. Vous avez avec vous le venerable pere Etelvode Eveſque de Vuintcheſter. Vous avez le reverend Oſuvalde Eveſque de Vuorceſter. Ie vous charge de cette affaire, & de donner ordre que ceux qui menent une vie ſcandaleuſe ſoient chaſſez des egliſes, & que l'on ſubſtitue en leur place des perſonnes qui menent une vie reguliere.

Ce ne furent point de vaines menaces, la choſe fut executée ſelon le deſſein de ce Roy. On aſſembla un concile general de toute l'Angleterre où elle fut ordonnée juridiquement; & enſuite les Eccleſiaſtiques dereglez furent chaſſez, & ne furent point retablis, quelques efforts qu'ils fiſſent pour rentrer. L'on fit depuis pluſieurs reglemens ſalutaires ſous le nom du Roy Edgar. Ainſy l'Egliſe d'Angleterre fut heureuſement reformée par les ſoins de ces ſaints Eveſques, & par le zele admirable de ce Roy; & bien loin qu'elle ſe ſoit dereglée durant ce ſiecle, l'on y corrigea les dereglemens de pluſieurs ſiecles.

Cette reforme ne ſervit pas ſeule-

ment aux mœurs, mais auſſy à la doctrine, puiſque l'on ſçait que l'ignorance accompagne toujours le deſordre. Et deplus il eſt remarqué expreſſement dans la vie de S. Oſuald que l'on établit en chaque egliſe un Religieux ſçavant pour inſtruire les autres dans les lettres.

Le zele de S. Dunſtan n'eſtoit pas ſeulement ardent, mais il eſtoit ferme & eclairé, comme on le peut voir par la maniere genereuſe avec laquelle il reſiſta à l'ordre du Pape qu'on avoit ſurpris. Il avoit excommunié un ſeigneur qui avoit contracté un mariage inceſtueux, & ce ſeigneur trompa premierement le Roy qui s'employa auprés de S. Dunſtan afin qu'il le retablit; mais S. Dunſtan ayant refuſé de le faire, il eut recours au Pape, duquel il obtint un Bref qui ordonnoit à S. Dunſtan de le reconcilier. S. Dunſtan ayant receu cet ordre du Pape repondit, qu'il obeïroit volontiers au commandement du Pape, pourveu que cet homme euſt un veritable repentir de ſa faute; mais qu'il ne ſouffriroit point qu'il demeu-

raſt dans ſon peché, & qu'eſtant exempt de la diſcipline de l'Egliſe il inſultaſt aux Prelats & ſe rejoüiſt de ſon crime. *A Dieu ne plaiſe*, ajoûta-t-il, *que pour la conſideration de quelque homme que ce ſoit, ou pour me mettre à couvert moy-meſme, je neglige la loy que* JESUS-CHRIST *a voulu qu'on gardaſt en ſon Egliſe*? Ainſi ce ſeigneur voyant que S. Dunſtan eſtoit inexorable, fut obligé de venir ſe preſenter humblement dans le concile nuds pieds, & en habit de penitent, & d'y demander pardon de ſa faute, en renonçant à ce mariage inceſtueux.

Nous avons veu dans le diſcours du Roy Edgar, qu'il joint à S. Dunſtan pour l'execution de la reformation de l'Egliſe, Etelvode Eveſque de Vvinceſter, & Oſuvalde Eveſque de Vvorceſter. C'eſtoient deux grands perſonnages & deux grands Saints. Le premier mourut l'an 984. avant S. Dunſtan, qui luy predit ſa mort prochaine, auſſy-bien qu'à l'Eveſque de Rocheſter, dans une viſite que ces deux Eveſques luy rendirent; &

l'autre ne mourut qu'aprés luy, ſçavoir l'an 992.

Quant à S. Dunſtan il ſurvêquit au Roy Edgar. Il appuya le droit du jeune Prince Edoüard ſon fils aîné, contre les pretentions d'Ælfrite ſeconde femme d'Edgar, qui vouloit faire paſſer le royaume à ſon fils Etelfrede. Mais Edoüard ayant eſté aſſaſſiné par la malice de cette femme, & ayant fait pluſieurs miracles aprés ſa mort, Dunſtan fuſt contraint de ſacrer Roy Etelfrede, & en le ſacrant il fit une prophetie étonnante des malheurs qui devoient arriver à l'Angleterre, & à la maiſon de ce jeune Roy, acauſe du crime par lequel il eſtoit entré dans le royaume.

Il ſoutint dans un concile la juſtice de la reformation qu'il avoit faite en Angleterre en chaſſant les Eccleſiaſtiques dereglez, contre ces meſmes Eccleſiaſtiques qui vouloient rentrer dans leurs egliſes. Et Oſbern ou Oſbert, Chantre de l'Egliſe de Cantorbie, qui a écrit ſa vie, rapporte que le Roy meſme, & pluſieurs des Prelats ſe laiſſant flechir, le ſeul Dun-

ſtan demeura immobile ; & comme tout le monde attendoit ſa reponſe, l'image du Crucifix qui eſtoit dans le lieu de l'aſſemblée, prononça ces paroles qui furent entendues de tout le monde : *Il n'en ſera rien, il n'en ſera rien : vous avez bien jugé, & vous feriez mal de changer voſtre jugement.* JUDICASTIS *bene, mutaretis non bene.* Quoyque ce miracle paroiſſe aſſez extraordinaire, & qu'on puiſſe en croire ce qu'on voudra, on doit conſiderer neanmoins qu'il eſt rapporté par un auteur contemporain, & qu'il eſt difficile de ſuppoſer un fait de cette nature, dont il devoit y avoir tant de témoins.

Enfin ces meſmes Eccleſiaſtiques pourſuivant encore avec opiniaſtreté leur retabliſſement, le different fut terminé d'une maniere bien étrange. Car Mathieu de Vuerminſter rapporte, que s'eſtant tenu un ſynode à Calne dans une chambre haute, & Dunſtan eſtant violemment attaqué par pluſieurs en faveur des Eccleſiaſtiques chaſſez, le plancher creva, & ecraſa ou bleſſa tous ſes adverſaires, le ſeul

Dunſtan

Dunſtan eſtant demeuré ſur une poutre ſans aucun mal.

Enfin l'année 988. Dunſtan chargé d'années & de merites paſſa à une meilleure vie, laiſſant l'Angleterre dans la triſte attente de ſes propheties, qui ne furent que trop veritables.

Ce ſaint ſuffit ſeul pour relever la gloire de l'Egliſe d'Angleterre durant ce ſiecle; puiſqu'il le comprend tout entier, ou par luy meſme, ou par ceux qui ont eſté liez avec luy.

Il fut ordonné Preſtre par S. Elphegue, qui rendit témoignage en l'ordonnant de ſa ſainteté future. Ce fut S. Odon, Archeveſque de Cantorbie, qui le conſacra Eveſque de Vvorceſter, changeant comme nous avons dit le titre de cette egliſe, en celuy de l'egliſe de Cantorbie. Il conſacra luy meſme S. Elphegue en la place de S. Etelvode pour l'eveſché de Vvincheſter. Ce S. Elphegue fut depuis transferé au ſiege de Cantorbie, & ſouffrit le martyre l'an 1012. par la cruauté des Danois. Il fut Miniſtre de trois Roys, Edmond, Elrede, & Edgar; & il vit tout ce qui arriva dans

l'Angleterre durant ſon ſiecle, & meſme aprés ſa mort par le don de prophetie qu'il avoit receu de Dieu.

Je croy que tant de choſe ſingulieres ſuffiſent pour montrer que l'Egliſe d'Angleterre n'a pas eſté plus malheureuſe dans ce ſiecle que dans les autres. Et il n'eſt pas neceſſaire d'y ajouter pour le relever, que la Reyne Aſuite, mere du Roy Edoüard ayeul d'Edgar, & Edite fille d'Edgar, & ſœur du jeune Prince Edoüard, furent celebres en ſainteté.

Mais puiſque nous examinons particulierement l'eſtat de l'Egliſe de ce ſiecle par rapport à la doctrine & à la foy, il eſt bon de remarquer que Guillaume de Malmeſbury témoigne que S. Odon Archeveſque de Cantorbie convertit pluſieurs perſonnes qui doutoient de la verité de l'Euchariſtie, en leur faiſant voir le pain conſacré changé en chair.

Aubertin conclut de là qu'il y avoit donc pluſieurs perſonnes qui en doutoient. Mais j'en conclus que quelque foy que l'on ajoute à ce miracle, il eſt certain que S. Odon n'en dou-

toit point, & que le commun de l'Egliſe n'en doutoit point auſſy. J'en conclus encore que S. Dunſtan, lequel Odon nomma par relevation divine à l'archeveſché de Cantorbie, n'en doutoit point auſſy, n'eſtant point croyable qu'il euſt rendu un témoignage ſi avantageux à un homme qui auroit eſté dans une opinion differente de la ſienne ſur le ſujet de l'Euchariſtie. J'en conclus que S. Elphegue, que S. Dunſtan choiſit auſſy par une revelation particuliere pour eſtre Eveſque de Vvincheſter, & qui fut depuis Archeveſque de Cantorbie, eſtoit dans le meſme ſentiment que S. Dunſtan; puiſque Dieu ne communique ordinairement ſes lumieres prophetiques qu'à des Saints, & ne fait elire ainſy que des Saints, & des paſteurs orthodoxes. Nous voila donc arrivez par ces trois témoins à 23. ans prés de la publication de l'hereſie de Berenger.

Mais il n'eſt pas beſoin d'argument dans une choſe ſi claire. Toute l'Angleterre ſuivit le party de l'Egliſe Romaine contre Berenger, & ſe trouva

dans la creance de la preſence reelle ; lorſque ſon hereſie commença d'éclater dans le monde. Elle y avoit donc eſté inſtruite par les Eveſques du x. ſiecle, & particulierement par S. Dunſtan, qui avoit eſté le pere des Eveſques & de l'Egliſe d'Angleterre durant la plus grande partie de ce ſiecle.

Ce Saint avoit eſté inſtruit par ceux du IX. ſiecle. Il eſt ſans apparence qu'il ait changé luy meſme de ſentiment, ny qu'il ait ſouffert que l'Egliſe d'Angleterre en changeaſt de ſon temps. Il n'a pu ignorer l'introduction d'une nouvelle opinion. Il a eu aſſez de zele, & d'autorité pour l'empeſcher. Cependant il n'eſt fait aucune mention dans ſa vie écrite aſſez exactement, qu'il ait eu le moindre ſoupçon qu'il s'introduiſit de ſon temps aucun ſentiment contraire à la doctrine de l'Egliſe. Elle n'a donc receu durant ce ſiecle aucun changement ny aucune alteration dans l'Angleterre; & par conſequent, comme la creance de la preſence reelle ſe trouva établie dans toute cette Iſle au

temps de Berenger, & fut deffendue par le celebre Lanfranc Archeveſque de Cantorbie, il eſt indubitable que cette Egliſe eſtoit dans la meſme creance au x. ſiecle, & qu'elle y eſtoit ſans innovation & ſans changement, n'ayant fait que conſerver la foy dans laquelle elle avoit eſté inſtruite par ceux du IX. ſiecle.

Aprés l'Angleterre il eſt juſte de faire reflexion ſur l'Egliſe de France, qui nous fournit auſſy un ſaint Roy qui eſt Robert, lequel a paſſé dans ce ſiecle 30. années de ſa vie, eſtant mort l'an 1031. âgé de 67. ans.

Nous avons déja remarqué que ce Roy, qui eſt appellé par Glaber *doctiſſimus & chriſtianiſſimus*, fit brûler à Orleans *l'an* 1017. *des heretiques qui enſeignoient entr'autres erreurs, que le pain conſacré n'eſtoit point veritablement changé au corps & au ſang de* JESUS-CHRIST.

C'eſtoit donc déja une opinion reconnue pour heretique du temps de ce Prince ſi religieux, & qui avoit eſté inſtruit par des perſonnes qui avoient paſſé toute leur vie dans le x. ſiecle;

& estoient disciples de ceux du IX.

Glaber remarque aussy que ce Roy comme un tres sage serviteur de Dieu, fut toujours l'amateur des humbles, & l'ennemy des superbes; & que lorsque quelque siege episcopal venoit à vaquer dans son royaume, il avoit un extrême soin qu'on y établit un pasteur qui en fust digne, de quelque basse naissance qu'il pust estre, plutost que d'y elever des personnes nobles, qui ne se relevoient que par la pompe seculiere.

Il est donc croyable qu'ayant regné assez long temps, il remplit toute la France de bons Prelats, & qu'ainsy l'Eglise de France ne pouvoit estre fort dereglée durant son regne; ce qui rend la condamnation de Berenger plus autentique, puisque son erreur a esté rejettée par ces saints Prelats que le Roy Robert avoit établis dans l'Eglise.

Mais depeur qu'on ne dise que ces bons Evesques n'appartiennent pas au x. siecle, quoyqu'ils y ayent esté elevez, l'on peut montrer par des preuves positives, & qui ne doivent

point estre suspectes aux Ministres, que les Prelats de France n'estoient point au x. siecle dans cette ignorance monstrueuse dont les ministres les accusent.

L'an 992. on celebra un concile à Rheims pour juger de la cause d'Arnulphe qui y fut deposé. Il n'y a qu'à voir les actes de ce concile, pour reconnoistre que ces Evesques estoient tres habiles dans la discipline de l'Eglise, & dans la science de l'antiquité. Ils soutiennent formellement que le Pape ne peut rien contre les canons. Ils defendent le droit qu'ont les synodes de deposer les Evesques sans appel, lorsque ces Evesques s'en sont rapportez au jugement du synode, suivant cette maxime : *Ab electis judicibus appellare non licet.* M. de Marca qui examine en particulier tout ce qui fut agité dans ce concile, fait voir que l'on n'y fit rien que de tres legitime, & de tres conforme à la discipline de l'Eglise, & que les Evesques qui y assistoient en estoient tres instruits. *Marca de Conc. l. 7. c. 25.*

Aussy Arnulphe Evesque d'Orleans representant dans ce synode les desor-

dres horribles de l'Egliſe particuliere de Rome, que Baronius reconnoiſt & deplore en tant de lieux, fait voir que cette corruption ne s'eſtoit point repandue dans toute l'Egliſe, & qu'il y avoit durant ce ſiecle une infinité de ſaints & ſçavans prelats dans l'étendue du chriſtianiſme: *Certè in Belgio & Germania, quæ vicinæ nobis ſunt, ſummos ſacerdotes Dei in religione admodùm præſtantes inveniri, in hoc ſacro conventu teſtes quidam ſunt.*

Cette connoiſſance des droits des Eveſques n'eſt pas une petite marque de la ſcience des prelats, & l'on en trouve encore dans ce ſiecle un exemple remarquable.

Glab. hiſt. lib. 2. c. 4. Foulque Comte d'Anjou ayant fait baſtir une egliſe magnifique ne put obtenir de l'Archeveſque de Tours qu'il la dediaſt, cet Archeveſque luy ayant répondu, que lorſqu'il auroit ſatisfait au dommage qu'il avoit fait à l'Egliſe, il ſeroit en eſtat de faire à Dieu des offrandes de ſon propre bien. Ce refus obligea ce Comte d'aller à Rome, où par le moyen de l'argent qu'il donna aux

officiers de la Cour de Rome, il obtint du Pape, qu'il y envoyaſt une perſonne pour la conſacrer ſans la participation de l'Archeveſque. L'ordre en fut donné à Pierre Cardinal, qui ſe mit en devoir de l'executer.

Les prelats de France, dit Glaber, *ayant appris cet ordre du Pape, furent tous perſuadez que cette preſomption ſacrilege eſtoit un effet d'une aveugle avarice. Ils deteſterent tous cet attentat, eſtimant que c'eſtoit une choſe toute-fait indigne, que celuy qui gouvernoit le ſiege apoſtolique violaſt le premier l'ordre établ'y par les Apoſtres & par les canons*, LA COUTUME DE L'EGLISE FONDE'E SUR UNE INFINITE' D'AUTORITEZ DE L'ANTIQUITE', DEFFENDANT AUX EVESQUES DE FAIRE AUCUN ACTE DE JURISDICTION DANS LE DIOCESE D'UN AUTRE, SI L'EVESQUE QUI Y RESIDE NE LE PERMET. Glaber ajoute, que ce Cardinal ayant paſſé outre, nonobſtant cette oppoſition generale des Evêſques, à la dedicace de cette egliſe, elle tomba le jour meſme qu'on la conſacra, & que perſonne ne douta que ce ne

fuſt une punition viſible de Dieu contre cette entrepriſe illegitime. *Encore*, dit Glaber, *que le Pontife Romain ſoit le plus reveré de tous les Eveſques acauſe de la dignité du ſiege apoſtolique, il ne luy eſt pas neanmoins permis de violer ce qui eſt preſcrit par les canons. Car comme chaque Eveſque d'une egliſe orthodoxe eſt l'époux de cette egliſe & repreſente le Sauveur du monde, il n'eſt jamais permis à une Eveſque d'entreprendre ſur le dioceſe d'un autre avec inſolence.*

Voila quels eſtoient en ce temps-là les ſentimens de l'Egliſe de France ſur ce point ſi delicat, dans lequel ils euſſent eſté facilement emportez par les pretentions des Papes, s'ils ne ſe fuſſent ſoutenus par la ſcience de l'antiquité.

Il paroiſt auſſy par ce recit de Glaber, & par le concile de Rheims, que les deſordres de la Cour de Rome eſtoient deteſtez en ce temps-là dans l'Egliſe de France, & qu'ainſy elle n'y participoit pas, & ne les imitoit pas. Auſſy il eſt rapporté dans la vie d'Abbo, Abbé de S. Benoiſt ſur

Loire, qu'eſtant allé à Rome pour y obtenir la confirmation de quelques privileges de ſa maiſon, & y ayant trouvé le Pape Iean XV. autre qu'il ne devoit eſtre, poſſedé de l'avarice; mettant toutes choſes en vente, il l'eut en execration; & qu'ayant viſité les egliſes des Saints pour y faire ſes prieres, il s'en revint en ſon monaſtere: *Quem execratus, perluſtratis orationis gratiâ Sanctorum locis, ad ſua rediit.*

Mais pour montrer que les deſordres n'ont jamais eſté tels dans l'Egliſe de France, qu'il ne s'y ſoit trouvé pluſieurs grands Eveſques, qui s'y oppoſoient de toute leur force, & qui faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour en arreſter le cours, il ne faut que lire le concile de Troſly tenu l'an 909. c'eſtadire preſqu'au commencement du x. ſiecle, par Hervé Archeveſque de Rheims & ſes Suffragans.

On y voit premierement par les plaintes que les Eveſques font contre les deſordres, qu'à la verité il y en avoit beaucoup; mais on y voit

en meſme temps que ces deſordres n'eſtoient pas nez dans le x. ſiecle, & qu'ils y eſtoient paſſez du IX. & des ſiecles precedens, & que ce fut au contraire dans le x. que l'on s'efforça d'y remedier ſerieuſement.

On y voit en ſecond lieu, que ces deſordres n'empeſchoient pas qu'il n'y euſt en France pluſieurs Eveſques remplis de l'eſprit & de la ſcience eccleſiaſtique, tres inſtruits dans les Conciles & dans la doctrine des Peres, & qui ne cedoient en rien à ceux qui ont reformé l'Egliſe de France ſous Charlemagne & ſous Louys le Debonnaire. Ils y font paroiſtre partout un amour ardent pour la diſcipline, un zele epiſcopal pour le ſalut des ames, & une extrême douleur des maux de l'Egliſe.

Enfin ils y témoignent beaucoup de vigilance pour la pureté de la foy, en exhortant les Eveſques à conſulter les livres des Peres & les divines Ecriture, pour convaincre l'erreur de Photius contre le S. Eſprit, que le Pape leur avoit écrit avoir encore beaucoup de ſectateurs en orient.

Sanè, diſent-ils, *quia innotuit nobis ſancta ſedes apoſtolica, adhuc errores blaſphemiaſque cujuſdam vigere Photii in partibus orientis in Spiritum ſanctum, quod non à Filio, niſi à Patre tantùm procedat blaſphemantes, hortamur veſtram fraternitatem unà mecum, ut ſecundùm admonitionem Domini Romanæ ſedis, ſinguli noſtrûm perſpectis catholicorum Patrum ſententiis, de divinæ Scripturæ pharetris, acutas proferamus ſagittas potentis, ad confodiendam belluam monſtri renaſcentis, & ad conterendum caput nequiſſimi ſerpentis.*

Eſt-il croyable que s'il ſe fuſt elevé en ce temps-là meſme une nouvelle erreur parmy les fidelles, ces Eveſques inſtruits dans le IX. ſiecle ne s'en fuſſent pas apperceus, & qu'ils euſſent eſté chercher des erreurs des Grecs, qui n'eſtoient point repandues en France, pour les condamner, & pour ſe preparer à les refuter, plutoſt que d'empeſcher l'introduction d'une ſuperſtition damnable, comme le ſeroit ſans doute l'opinion de la preſence

reelle, ſi ce n'avoit pas toujours eſté la foy de l'Egliſe, & ſi ce n'euſt pas eſté celle de ces ſaints Eveſques?

Les plaintes que ces Eveſques font au chapitre 3. du dereglement des monaſteres, nous donne lieu de remarquer icy qu'on ne peut pas ne accuſer le x. ſiecle; puiſque l'on voit que ces Eveſques le repreſentent auſſy grand qu'il peut eſtre dés le commencement de ce ſiecle. Mais c'eſt avec raiſon qu'on peut alleguer pour le relever, la reformation qui ſe fit dans ce ſiecle d'un tres grand nombre de monaſteres, & principalement en France, par des Saints que Dieu ſuſcita extraordinairement pour conſerver dans l'Egliſe l'eſprit de penitence & de ſainteté.

Saint Gerard né de la famille des Ducs de Loraine, s'eſtant d'abord rangé à la vie ſolitaire, s'employa enſuite tres utilement à la reforme des monaſteres; & il en reduiſit juſqu'à dixhuit à une obſervance reguliere, leſquels il gouverna pendant ſa vie.

Adalbero Eveſque de Mets, frere du Duc Frederic, travailla avec un

zele tres ardent à la reforme des monasteres de son dioceſe, en commençant par celuy de Gorzie; & il remit, dit Sigebert dans le *bon chemin ceux qui faiſoient profeſſion de la vie monaſtique. Tous ceux qui vouloient renoncer au ſiecle pour ſe ſoumettre au doux joug de* JESUS-CHRIST, *apprenoient dans la ſainte retraitte de ce monaſtere combien ils devoient eſtre doux & humbles de cœur à l'exemple de leur Maiſtre. Ceux qui quittoient la profeſſion des armes pour s'enroller dans cette milice ſpirituelle, venoient y faire leur apprentiſſage. Ceux d'entre les Eccleſiaſtiques qui vouloient monter à un plus haut degré d'humilité, meritoient d'y voir non pas en ſonge, comme Iacob, mais en verité, une échelle qui touchoit juſqu'aux cieux, par où les Anges du Seigneur montoient & deſcendoient. Ainſy la ferveur de la devotion de cette maiſon repandant ſes flammes de toutes parts, toute la nobleſſe, les magiſtrats, & generalement toutes ſortes de perſonnes, ſans diſtinction ny de condition ny d'âge, y accouroient, & perſonne ne croyoit avoir appris les premiers com-*

Sigebert Gemblac. in Vita Guibert. cap. 8. apud Sur. T. 3. 23. May.

mencemens de la vie religieuſe, s'il n'avoit paſſé dans le monaſtere de Gorzie.

Mais cette reforme n'eſt pas neanmoins conſiderable en comparaiſon de celle qui ſe fit en ce ſiecle par le moyen des ſaints Abbez de Clugny, qui travaillerent avec une benediction particuliere à rétablir la diſcipline monaſtique dans pluſieurs maiſons de l'ordre de S. Benoiſt, non ſeulement en France, mais auſſy en Italie.

Le premier Abbé de cette illuſtre maiſon fut S. Bernon, & il la fonda en partie des biens d'une Comteſſe ſon ayeule, & en partie par la liberalité de Guillaume Comte d'Auvergne, & Duc d'Aquitaine.

La maniere dont ce Prince fit donation à ce monaſtere de divers biens, & du lieu meſme de Clugny, eſt ſi pleine de pieté, qu'elle merite d'eſtre rapportée, pour montrer que les maximes de l'Evangile eſtoient tout autrement vivantes en ce temps-là dans l'eſprit meſme des grands du monde, qu'elles ne le ſont à preſent. *La providence de Dieu*, dit ce Duc, *a pourveu au ſalut des riches, en leur donnant*

moyen de meriter des recompenſes eternelles par le bon uſage des choſes temporelles qu'ils poſſedent. C'eſt ce que l'Ecriture nous fait voir en nous aſſurant que les richeſſes de l'homme ſont la redemption de ſon ame. Ce que conſiderant avec grand ſoin, moy Guillaume, par la bonté de Dieu Comte & Duc, & deſirant donner ordre à mon ſalut pendant que je le puis, j'ay jugé qu'il eſtoit juſte, & meſme neceſſaire d'employer pour le ſalut de mon ame quelque partie des biens temporels que je poſſede, de peur que je ne ſois repris au jour du jugement d'avoir conſumé tout mon bien pour le ſoin de mon corps. Et je ne croy pas pouvoir mieux executer ce deſſein, qu'en me faiſant amis les pauvres du Seigneur, ſelon le commandement du Seigneur, & en nourriſſant de mon bien des perſonnes qui menent une vie reguliere dans un monaſtere; afin que l'aumoſne que je deſire faire à Dieu, ne dure pas pour un temps ſeulement, mais qu'elle ſoit en quelque ſorte perpetuelle. C'eſt ce que je pretends faire dans cette foy, & dans cette eſperance, qu'encore que je n'aye pas aſſez de force

pour mepriſer toutes les choſes du monde, je ne laiſſeray pas de participer à la recompenſe des juſtes, en recevant dans ma maiſon des perſonnes qui ont mepriſé le monde.

S. Bernon eſtant mort l'an 912. le grand S. Odon fut eleu pour ſon ſucceſſeur, & il eſt conſideré par S. Bernard comme le premier Abbé de cette maiſon acauſe de l'eclat extraordinaire de ſa ſainteté. Il fut honnoré par les Rois & par les Papes ; il fut obligé de faire divers voyages à Rome pour le ſervice du ſaint ſiege, & mourut l'an 942. aprés avoir reformé pluſieurs monaſteres.

Il eut pour ſucceſſeur Ademar, dont S. Odilon releve la ſimplicité religieuſe, & l'innocence chreſtienne. Et Ademar S. Mayeul, qui fut particulierement honnoré par Hugue Capet ; & ſervit beaucoup à étendre la reformation en divers monaſteres de France.

Ce ſaint Abbé eſtant mort l'an 993. S. Odilon fut eleu en ſa place par le commun conſentement de toute la congregation, & la gouverna l'eſpace

de 56. ans selon Pierre de Damien : ainsy il vit la naissance & le progrés de l'heresie de Berenger.

Il suffit de dire qu'il fust reveré des Papes, des Empereurs, des Rois, & de tous les grands hommes de son temps.

Je rapporte toute cette suite de saints Abbez de Clugny, parcequ'elle est extremement considerable pour faire connoistre l'extravagance de cette innovation pretendue, que les Ministres nous veulent figurer estre arrivée dans ce siecle.

Ils ont tous vêcu non seulement sous la mesme regle, mais dans une mesme maison. Ils sont disciples les uns des autres. S. Odilon a esté elevé & instruit par S. Mayeul, S. Mayeul par Ademar & par S. Odon, & S. Odon par S. Bernon.

Odilon a veu Berenger. Il a veu le bruit de son heresie, & ny ce Saint, ny aucun monastere de son ordre n'en a esté emporté. Ainsy sa foy ne peut pas estre douteuse.

Je demande s'il est croyable que S. Odilon eust une autre creance que

celle qu'avoit S. Mayeul ; ſi S. Mayeul en avoit un autre que S. Odon, & ſi S. Odon en avoit un autre que S. Bernon, & que l'Egliſe du IX. ſiecle, dans lequel ils ont tous deux eſté inſtruits, & où ils ont paſſé une partie de leur vie ?

Cependant puiſque toute la congregation de Clugny ſe trouve dans la creance catholique dans l'XI. ſiecle, ſi l'on ſuppoſoit qu'il ſe fuſt fait quelque innovation dans l'Egliſe ſur le fait de l'Euchariſtie, il faudroit dire qu'il s'en eſt fait auſſy une dans cette Congregation particuliere, & que ces premiers Religieux de cet ordre ayant eſté inſtruits dans la creance de l'abſence reelle, les autres euſſent abandonné leur ſentiment ſur un des points les plus importans de la religion chreſtienne. Mais c'eſt ce que l'on ne peut dire ſans folie, puiſque les derniers ont reveré les premiers, non ſeulement comme leurs peres, mais comme des Saints ; & qu'ils ont fait ce qu'ils ont peu pour les faire reverer à toute l'Egliſe, au lieu qu'ils euſſent eſté obli-

gez des les regarder comme des perſonnes qui auroient vêcu dans l'illuſion. Outre que comme nous avons ſouvent remarqué, ils n'auroient pu perdre la memoire de ce changement, qui ſeroit arrivé ou dans leurs perſonnes meſmes, ou dans celle de ceux qui les avoient precedé de peu de temps; & ainſy ils auroient ſervi de témoins à Berenger, & ils luy auroient donné lieu d'accuſer de nouveauté l'opinion commune de l'Egliſe de ſon temps.

Que s'il eſt impoſſible de concevoir ce changement dans une ſeule Congregation de l'Egliſe, que l'on juge combien il eſt ridicule de l'admettre dans toute l'Egliſe?

Nous ne nous arreſterons pas beaucoup à conſiderer l'eſtat de l'Eſpagne, parce que cette Egliſe a gemi durant tout ce ſiecle dans ſa plus grande partie ſous la tyrannie des Sarraſins, & que les Rois catholiques qui reſtoient, ont eſté occupez dans des guerres continuelles contr'eux, ce qui leur donnoit moins de moyen de s'appliquer à la reforma-

tion de l'Egliſe. Neanmoins on ne peut reprocher à cette Egliſe aucuns deſordres plus grands dans ce ſiecle que dans les autres, & on a lieu de la relever par pluſieurs martyrs qui ont ſouffert genereuſement pour la foy de JESUS-CHRIST ; par pluſieurs ſaints Eveſques, comme Gennadius Eveſque de Zamory. Attilan Eveſque d'Aſturie, & Rudeſinde Eveſque de Compoſtelle ; par pluſieurs Princes religieux & vaillans, qui ont genereuſement defendu avec peu de forces & leur royaume, & la religion chreſtienne, contre la puiſſance des Arabes qui eſtoit beaucoup plus grande.

Alphonſe le Grand, ſi celebre dans les hiſtoires d'Eſpagne, & qui a laiſſé à la poſterité cet exemple ſi rare de modeſtie, d'avoir mieux aimé ceder le royaume à ſon fils qui s'eſtoit revolté contre luy, & luy ſervir enſuite de capitaine, que d'expoſer ſon Eſtat à une guerre civile qui l'euſt ruiné, occupe les premieres années de ce ſiecle juſqu'en l'an 912. auquel il mourut.

Ordonius ſon ſecond fils, qui luy

ſucceda peu de temps aprés, eſt loüé pour ſa pieté, & il eſt dit de luy qu'il changea ſon palais en egliſe.

Les hiſtoriens d'Eſpagne attribuent la grande victoire du Roy Ramire ſur les Sarrazins à ſon zele pour la religion, & certainement on ne peut rien voir de plus chreſtien que ſa mort. Il voulut ſe dépoüiller de ſon royaume avant que de mourir, & prevenir par ce renoncement volontaire, l'eſtat où la neceſſité de la nature l'alloit reduire.

On voit divers exemples de pieté dans les autres Rois. Le Roy Veremond retablit dés le commencement de ſon regne l'obſervation des canons & des decrets des Papes. Et quoyqu'il l'ait depuis deshonnoré par quelques violences, il repara le ſcandale qu'il avoit cauſé par une penitence ſi publique qu'elle eſt meſme marquée dans ſon epitaphe en ces termes : *Veremond fils d'Ordonius offrit à Dieu à la fin de ſa vie une digne penitence, & mourut en paix.*

Enfin on ne voit rien dans l'hiſtoire de cette Egliſe qui ait pu y favoriſer

l'introduction imperceptible d'une nouvelle heresie contraire à la creance ancienne.

Il ne reste plus que l'Italie à examiner, & il faut avoüer qu'une partie des reproches que Baronius fait en general contre ce siecle, est veritable de l'Eglise particuliere de Rome, & qu'il n'y a rien de plus horrible que la vie de plusieurs Papes de ce temps-là. Mais si cette corruption donne lieu de gemir pour cette Eglise, elle ne donne pas lieu d'en conclure qu'elle ait pu favoriser l'introduction d'une erreur, ce dereglement n'ayant point esté si grand, qu'il n'y eust encore assez de personnes en Italie mesme capables de soutenir la foy, & qui n'eussent jamais souffert l'établissement d'une nouvelle heresie sans s'y opposer.

Nous avons déja remarqué que le monastere de S. Boniface à Rome, où saint Adelbert se retira, estoit tres reglé, & qu'il y avoit en mesme temps huit saints Abbez, quatre Grecs, & quatre Latins. Croit-on que ces Saints n'eussent point de zele pour la foy de l'Eglise, ou qu'ils ne la connussent pas?

Aligerne

Aligerne 27me Abbé du Mont-Caſſin, mourut en l'an 988. aprés avoir gouverné ce monaſtere le premier de l'ordre l'eſpace de 30. ans. D'où il s'enſuit qu'il avoit vêcu preſque tout ce ſiecle. Il eſt extraordinairement loüé pour ſes vertus par tous ceux qui parlent de luy, & particulierement par l'auteur de la vie de S. Nil.

La vertu de cet Abbé eſt une preuve ſuffiſante de celle de ſon monaſtere, qu'il n'auroit pas laiſſé dans le dereglement; & ceux qui ſçavent qu'en ce temps-là les monaſteres eſtoient des academies de la ſcience eccleſiaſtique, auſſy bien que de la vertu chreſtienne, & que preſque tous les écrits de ces ſiecles ont eſté faits par des Religieux, ne douteront point qu'il n'y euſt ſous la diſcipline d'Aligerne beaucoup de Religieux zelez pour la foy, & capables de la deffendre, ſi elle euſt eſté attaquée.

L'illuſtre S. Nil, Grec d'origine, mais né dans la Calabre, remplit auſſy une grande partie de ce ſiecle. Et il peut ſervir de témoin du parfait conſentement de l'Egliſe Grecque avec

l'Egliſe Latine ſur le ſujet de l'Euchariſtie; puiſqu'ayant puiſé ſa doctrine dans les livres des Peres Grecs, & dans les inſtructions ordinaires de l'Egliſe Grecque, il a toujours vécu dans l'Egliſe Latine, ayant eſté lié d'amitié particuliere avec les Religieux du Mont-Caſſin, qui luy donnerent meſme un monaſtere pour y habiter.

Ce ſaint vint pluſieurs fois à Rome, il fut reveré par Othon III. auquel il donna ſa benediction. Y a-t-il de l'apparence que ſa foy fuſt differente de celle de l'Egliſe Latine, avec laquelle il eſtoit ſi uni, & qu'il manquaſt ou de lumiere pour découvrir les alterations qui s'y fuſſent gliſſées, ou de zele pour s'y oppoſer?

Il y avoit auſſy en ce temps en divers lieux de l'Italie pluſieurs Eveſques celebres en pieté, & qui ont meſme eſté canoniſez aprés leur mort, comme le témoigne Pierre de Damien dans ſa lettre 17. *Noſtra quippe ætate*, dit-il, *beati viri, Romualdus Camerinenſis, Amicus Rumibonenſis, Guido Pompeſiarus, Firmanus Firmenſis, & quamplu-*

res alii, ſancta converſationis ſtudio floruerunt, ſuper quorum videlicet veneranda cadavera, ex ſacerdotalis concilii auctoritate, ſacra ſunt altaria erecta, ubi nimirum divina myſteria miraculis exigentibus offeruntur. Et il fait enſuite mention du bienheureux Arduin Preſtre qui eſtoit en ce temps-là celebre par ſes miracles.

Mais Dieu a particulierement voulu relever en ce ſiecle l'Egliſe d'Italie par le grand S. Romuald, qui y a renouvellé, & ſurpaſſé meſme en quelque ſorte par ſes prodigieuſes auſteritez la vie des premiers hermites de la Thebaïde.

Ce Saint ce fit religieux l'an 971. & enſuite il embraſſa la vie eremitique, qu'il retablit dans l'occident. On ne peut rien ajouter à l'auſterité de la vie qu'il établit dans ſon ordre, & qu'il pratiqua luy meſme. *Ils marchoient tous nuds pieds*, dit Pierre de Damien, *eſtant tout paſles & defigurez, ſe contentant de la plus extrême pauvreté. Quelques-uns s'enfermoient dans leurs cellules, eſtant auſſy morts au monde que s'ils euſſent eſté déja dans*

les sepulchres. Tout le monde ignoroit là l'usage du vin, mesme dans les plus grandes maladies. Mais pourquoy parlay-je des Religieux, puisque ceux mesmes qui les servoient, & ceux qui gardoient leurs trouppeaux, observoient le jeusne & le silence, prenoient la discipline, & demandoient penitence pour les moindres paroles oiseuses. O siecle d'or de Romuald, qui n'éprouvoit pas à la verité les tourmens des persecuteurs, mais qui n'estoit pas privé d'un martyre volontaire! O siecle vraiment heureux, qui nourrissoit sur les montagnes & parmy les bestes tant de citoyens de la celeste Ierusalem!

Peut-on s'imaginer que ces Religieux tout brûlans de charité ne fussent pas dans la vraye foy touchant le mystere de la charité? Estoient-ils indifferens aux maux de l'Eglise, & s'ils eussent sceu que l'on y semoit une heresie, ne fussent-ils pas aussy-bien sortis de leurs retraittes pour s'y opposer, qu'ils en sortirent pour alles prescher l'Evangile aux nations infidelles?

Car ce fut dans l'école de S. Ro-

mualdque S. Boniface & ſes compagnons conceurent le deſſein d'aller preſcher la foy aux Barbares pour y trouver le martyre. Et le meſme deſir ayant enflammé le cœur de S. Romuald, il ſortit luy meſme de ſon monaſtere dans le meſme deſſein, & il alla bien avant dans la Hongrie, quoyque Dieu, qui l'avoit deſtiné à autre choſe, ne luy en ait pas accordé l'accompliſſement. Tous ſes diſciples ſe trouverent dans l'Egliſe Romaine, lorſque l'hereſie de Berenger commença de paroiſtre; & ainſy l'on ne peut douter que ce n'ait eſté la foy de leur maiſtre S. Romuald, & de tous les Saints qui ont vêcu avec luy, dont les miracles & la ſainteté prouvent aſſez qu'ils ſuivoient la verité.

On pourroit beaucoup plus étendre toutes ces remarques particulieres ſur l'eſtat des egliſes de l'occident durant le x. ſiecle, & y en ajouter beaucoup d'autres ſemblables. Mais celles-cy ſuffiſent pour montrer que toutes les declamations que l'on a accoutumé de faire contre ce ſiecle ſont tres mal fondées, & qu'il

n'y a rien de plus ridicule que l'imagination des Miniſtres, qui ont pris ſujet de ces reproches vagues que l'on a formez contre ce ſiecle, d'y placer ſans raiſon & ſans apparence leur pretendue innovation dans la creance de l'Euchariſtie.

Je ſçay que comme l'on a ramaſſé dans cet écrit ce que l'on trouve dans les hiſtoriens à l'avantage de ce ſiecle, il ſeroit aiſé à l'Auteur de la Reponſe de ramaſſer auſſy ce que l'on a dit au deſavantage de ce meſme ſiecle, eſtant certain que l'on trouve du bien & du mal en tous les temps de l'Egliſe. Mais ce ramas qu'il feroit, ne concluroit rien du tout contre celuy que nous avons fait, & ne luy pourroit ſervir de rien pour autoriſer ſa pretention.

Car afin qu'elle euſt quelque vrayſemblance, il faudroit qu'il fit voir dans ce ſiecle une aſſoupiſſement univerſel; & c'eſt ce qu'il ne fera jamais par ces denombremens de deſordres particuliers; au lieu que pour montrer que ſa pretention eſt entierement hors d'apparence, il ſuffit de faire voir qu'il

y avoit dans toutes les provinces chreſtiennes pluſieurs ſaints prélats, & pluſieurs perſonnes zelées, qui veilloient à la conſervation de la foy, & qui n'euſſent jamais ſouffert l'établiſſement d'une nouvelle hereſie, ſans s'y oppoſer de toutes leurs forces: & c'eſt ce que nous avons plus que ſuffiſamment prouvé.

Pour favoriſer cette innovation inſenſible, il faut que toute l'Egliſe y ait contribué. Pour la découvrir & pour l'empeſcher il ne falloit qu'un ſeul homme qui euſt excité tous les autres.

Ce ſeroit auſſy en vain qu'il exagereroit en l'air l'ignorance de ce ſiecle, dont il n'a aucune preuve reelle; puiſque comme nous avons remarqué, l'ignorance ne peut avoir lieu dans le point dont il s'agit. Il faudroit donc qu'il euſt recours à l'indifference, au libertinage, & au mépris de la religion, & qu'il en accuſaſt ce ſiecle. Mais c'eſt ce qu'il ne ſçauroit faire avec la moindre couleur, eſtant clair par ce que nous avons dit, qu'il n'y a guere eu de ſiecle plus op-

posé au libertinage & à l'indifference pour la religion que celuy-là : de sorte qu'en quelque maniere qu'on considere la pretention des Ministres touchant ce changement universel de creance sur le sujet de l'Eucharistie, dont ils accusent ce siecle, elle doit passer au jugement des personnes raisonnables pour la plus extravagante chimere qui soit jamais tombée dans l'esprit des hommes.

CHAPITRE VIII.

Que toutes les sectes separées de l'Eglise Romaine sont d'accord avec elle sur le sujet de la Transubstantiation, & principalement les Grecs.

L'ECRIT que l'Auteur de la Réponse entreprend de refuter, s'arrestant au temps de Berenger, pour remonter ensuite jusqu'aux premiers siecles, il n'est pas necessaire pour le deffendre d'examiner ce que l'Auteur avance touchant les Petrobusiens, Vaudois, Albigeois, Vviclefistes, Hussites, & les autres qui ont

ſuivi Berenger. La ſocieté de toutes ces perſonnes ne luy peut eſtre que honteuſe, quand il ſeroit vray qu'ils auroient eſté dans les ſentimens des Calviniſtes, quoyqu'il fut facile de prouver des Huſſites que l'on leur fait tort de leur imputer cette erreur; qu'il ſoit fort douteux ſi l'on la doit imputer aux Albigeois, & qu'il ſoit certain que l'Egliſe n'a pu reſider dans toutes ces ſectes, qui ſe ſont retranchées elles-meſmes de l'unité de l'Egliſe, & qui eſtoient infectées de pluſieurs autres erreurs.

Mais on ne ſe peut pas diſpenſer de dire quelque choſe de la hardieſſe avec laquelle l'Auteur ſoutient ſur la fin de ſon écrit, *Que la Tranſubſtantiation, & l'adoration du ſacrement, ſont deux choſes inconnues à toute la terre, à la reſerve de l'Egliſe Romaine; & que ny les Grecs, ny les Armeniens, ny les Ruſſiens, ny les Iacobites, ny les Ethiopiens, ny en general aucun chreſtien, hormis ceux qui ſe ſoumettent au Pape, ne croyẽt rien de ces deux articles.*

Car en verité ce n'eſt pas une choſe ſupportable d'avancer des fauſſe-

tez evidentes avec cette confiance, & ſans en apporter aucune preuve; & l'on ne peut guere s'eloigner davantage de la bonne foy. Cet Auteur ne peut ignorer que ce qu'on a dit touchant les Grecs & les autres communions ſeparées ne ſoit l'opinion commune non ſeulement des Catholiques, mais auſſy des Grecs, & meſme des Proteſtans & des Calviniſtes qui agiſſent ſincerement.

Qu'on demande à tous les Grecs qui ſont au monde, s'ils ſont en different avec l'Egliſe Romaine ſur le ſujet de l'Euchariſtie, ils vous repondront que non. Que l'on demande à tous ceux de la communion du Pape s'ils ſont en different avec les Grecs touchant ce myſtere, ils repondront auſſy que non. Ils ſe trouvent enſemble en une infinité de lieux, & particulierement à Veniſe, & l'on n'a jamais veu qu'il ſe ſoit excité entre eux aucune diſpute ſur ce point.

Peu de temps aprés que Leon IX. eut condamné l'hereſie de Berenger, Michel Cerularius Patriarche de Conſtantinople écrivit tout ce qu'il

put contre l'Egliſe Latine. Il eſtoit impoſſible qu'il ignoraſt une choſe auſſy celebre que la condamnation de cette hereſie; puiſqu'il y avoit encore à l'entour de Rome & dans Rome meſme pluſieurs egliſes de Grecs, qu'il y avoit dans Conſtantinople pluſieurs egliſes des Latins, & que L'Empereur de Conſtantinople poſſedoit encore en ce temps-là une partie de l'Italie qui obeïſſoit au Patriarche de Conſtantinople. Cependant cet ennemy ſi paſſionné de l'Egliſe occidentale ne s'eſt jamais aviſé de luy reprocher qu'elle erraſt dans la foy de ce myſtere, quoyqu'il la dechire outrageuſement ſur le ſujet des Azymes.

On voit auſſy dans le concile de Florence, que l'Empereur & les Eveſques Grecs ſe reüniſſent avec le Pape & l'Egliſe Latine, aprés eſtre convenus ſur tous les differens qui les diviſoient les uns des autres, & avoir agité en particulier la queſtion qui regarde les paroles de la conſecration; & l'on ne voit point que la doctrine de la Tranſubſtantiation qui ne leur pouvoit eſtre inconnue, ny

la prattique de l'adoration dont ils eſtoient témoins tous les jours, ait jamais eſté alleguée par aucun Eveſque Grec comme une matiere de different & de diſpute.

Auſſy ce conſentement de l'Egliſe Grecque avec l'Egliſe Latine, eſt ſi notoire & ſi evident, que les Proteſtans de bonne foy ne s'amuſent pas à le conteſter.

Conſid. aquæ & pacificæ controver. de Sacramento Euch. lib. 1. cap. 4.

Guillaume Forbeſius, Eveſque d'Edimbourg l'un des plus ſçavans des Proteſtans Anglois, & qui avoit beaucoup voyagé par toute l'Europe, dans le livre qu'il a fait ſous le titre de conſiderations modeſtes & pacifiques ſur les controverſes, parle de cette ſorte touchant le ſentiment des Grecs modernes ſur la Tranſubſtantiation.

Cette meſme opinion de la tranſubſtantiation a eſté receue il y a long-temps par un grand nombre de perſonnes, à quamplurimis, quoyque non par tous (c'eſt une exception que l'on ne doit pas trouver étrange dans un Proteſtant, & qui ne regarde que les temps plus éloignez.) *Et elle eſt encore deffendue non ſeulement dans l'E-*

gliſe Latine, mais auſſy dans la Grecque, comme il paroiſt par les nouveaux Grecs, pour ne parler pas des anciens; par le Threſor orthodoxe de Nicetas, par la Panoplie d'Euthymius, par Nicolas Eveſque de Methone, *par Samonas Eveſque de* Gaze, *par Nicolas Cabaſilas, par Marc d'Epheſe, & Beſſarion, qui confeſſent tous tres ouvertement la Tranſubſtantiation dans leurs ouvrages. Auſſy dans le concile de Florence il ne fuſt pas queſtion ſi le pain eſtoit changé ſubſtantiellement au corps de* JESUS-CHRIST, *quoyque Kemnitius & pluſieurs Proteſtans l'aſſurent; mais par quelles paroles ce changement ineffable s'operoit, & ſi c'eſtoit ſeulement par les paroles du Seigneur, ou s'il y falloit joindre les prieres du Preſtre, & de l'Egliſe. Ieremie Patriarche de Conſtantinople dans la Cenſure de la confeſſion d'Auſbourg chap. 10. On rapporte ſur ce point, dit-il, pluſieurs choſes de vous, que nous ne pouvons approuver en aucune ſorte. La doctrine de la ſainte Egliſe eſt donc, que dans la ſacrée Cene, aprés la conſecration & benediction, le pain eſt chan-*

gé & passé au corps mesme de JESUS-CHRIST, *& le vin en son sang, par la vertu du S. Esprit. Et un peu aprés: Ce n'est pas que lorsque* JESUS-CHRIST *donnoit la communion à ses Disciples il leur donnast la chair qu'il portoit, ou le sang qu'il avoit en son corps. Et ce n'est pas aussy que dans l'administration des divins mysteres, le corps de* JESUS-CHRIST *qui a esté transferé au ciel en descende; car ce seroit un blaspheme que de le dire: mais c'est que la matiere du sacrement est changée & transformée par la grace du S. Esprit, & par l'invocation de celuy qui opere & consomme ce sacrement, au vray corps du Seigneur. Cela se fit dans la Cene que* JESUS-CHRIST *fit à ses Disciples, & cela se fait dans la nostre. Et ensuite le propre & veritable corps de* JESUS-CHRIST *est contenu sous les especes du pain levé.*

Il prouve la mesme chose par la reponse des Grecs aux questions du Cardinal de Guise, imprimée à Basle l'an 1571. Et il dit qu'il y a peu d'années que *conferant avec un Evesque Grec qui estoit assez habile, il soute-*

noit la Tranſubſtantiation tres clairement, & la prouvoit par S. Chryſoſtome: TRANSUBSTANTIATIONEM *clariſſimè confitebatur, & ex Chryſoſtomo tueri conabatur.*

Il cite enſuite le témoignage de Gaſpar Pucerus, hiſtorien & medecin celebre; de Sandius Anglois dans ſon Miroir de l'Europe p. 233. où il dit nettement *que les Grecs ſont d'accord avec les Romains ſur la Tranſubſtantiation, ſur le ſacrifice & ſur tout le Corps de la Meſſe*; de Poterus, & de Petrus Arcadius.

Et c'eſt pourquoy je ne puis aſſez m'étonner, dit-il, *que Thomas Morton Eveſque, au 3. livre qu'il a fait du ſacrement de l'Euchariſtie, nie que le Patriarche Ieremie ait cru la Tranſubſtantiation, & que pour le prouver il allegue ces paroles tirées des actes des Theologiens de Vvitemberg avec le Patriarche Ieremie.* NON ENIM *hîc nominis tantùm communicatio eſt, ſed rei identitas, etenim vere corpus & ſanguis Chriſti myſteria ſunt, non quod hæc in corpus humanum tranſmutentur, ſed nos in illa melioribus*

prævalentibus. Car Ieremie ne nie pas, dit Forbesius, *dans ce passage la transmutation du pain au corps de* JESUS-CHRIST, *mais la transmutation du corps & du sang de* JESUS-CHRIST *au corps humain, suivant ce que dit S. Augustin :* NON *tu te mutabis in me, sed ego mutabor in te.*

Brerevod, professeur de Londres, qui a fait un livre de la Diversité des Religions, & qui remarque avec soin toutes les choses, en quoy il pretend qu'elles s'éloignent de la doctrine ou des prattiques de l'Eglise Romaine, n'ose pas dire neanmoins que l'Eglise Grecque soit en rien differente de l'Eglise Latine sur le sujet de la Transubstantiation. Il ne le pretend point aussy ny des Assyriens ou Melchites, ny des Nestoriens, ny des Jacobites ou Eutychiens, ny des Cophtes ou Egyptiens, ny des Abyssins ; mais seulement des Armeniens, encore ne se fonde-t-il que sur un passage de Guy le Carme, qui est le seul qui leur attribue cette erreur, formellement contraire à leur Liturgie.

Mais cet auteur devoit avoir jugé

que l'autorité de Guy le Carme ne doit pas eſtre ſi conſiderable en cette matiere, que celle de Ricardus Armacenus, qui a répondu aux queſtions des Armeniens, & de S. Thomas d'Aquin qui a écrit contre leurs erreurs ; ny l'un ny l'autre ne faiſant aucune mention de celle-là, non plus que les relations de ceux qui ont voyagé parmy eux, & meſme celles des Lutheriens, comme Olearius ; ou des Calviniſtes, comme les Holandois, qui n'auroient pas manqué de remarquer cette difference de la creance des Armeniens de celle de l'Egliſe Romaine ſur ce point, s'ils l'avoient pu faire avec verité.

Ainſy il doit paſſer pour conſtant que toutes les communions ſchiſmatiques d'orient ſont d'accord avec l'Egliſe Romaine ſur le point de la Tranſubſtantiation.

Et c'eſt ce qu'Olearius témoigne formellement dans ſon voyage de Moſcovie à l'égard des Moſcovites en ces termes : *Ils croyent*, dit-il, *la Tranſubſtantiation, c'eſt à dire, que le pain & le vin ſont veritablement*

changez au corps & au ſang de JESUS-CHRIST. On ne trouvera pas neanmoins ces dernieres paroles, *c'eſt à dire que le pain & le vin &c.* dans la traduction françoiſe ; parcequ'il a plu au traducteur Calviniſte de les retrancher, s'eſtant contenté de mettre les premieres : *Ils croyent la Tranſubſtantiation*, mais elles ſe trouvent dans l'original Allemand.

Ainſy l'auteur de la Reponſe n'eſt pas excuſable de s'opiniaſtrer à ſoutenir, comme il fait, que les Grecs & les autres communions ſchiſmatiques ne ſont pas d'accord avec l'Egliſe Romaine ſur le ſujet de l'Euchariſtie. Et cette hardieſſe à nier les choſes les plus evidentes, & les veritez de fait les plus conſtantes, doit faire connoiſtre à tout le monde, combien il eſt difficile d'allier la ſincerité & la bonne foy, avec la paſſion de ſoutenir à quelque prix que ce ſoit le party où l'on ſe trouve engagé. Il eſt étrange que ces paſſions ſe meſlent dans des diſputes, où ceux qui conteſtent ont tant d'intereſt de trouver la verité ; puiſqu'il n'y va de rien

moins que d'une eternité de malheurs pour ceux qui ne la trouveront point. Mais l'experience ne fait que trop voir, qu'il n'y en a point où elles se meslent davantage, ces raisons prises de l'autre monde faisant peu d'impression sur l'esprit des hommes, & celles des interests temporels, & des engagemens où l'on est entré, estant d'ordinaires plus fortes & plus puissantes dans les matieres de religion que dans aucune autre.

FIN.

TABLE
DU TRAITTE'
SUR
L'EUCHARISTIE.

SECTION PREMIERE.

QVe cette innovation eſt abſolument impoſſible, page 1

SECTION II. *Refutation de l'hiſtoire fabuleuſe de cette pretendue innovation,* 38

Refutation de la Reponſe d'un Miniſtre au precedent Traitté.

PREMIERE PARTIE.

CContenant une reponſe generale aux difficultez contre l'Euchariſtie, ramaſſées par ce Miniſtre au milieu de ſon Ecrit, 89

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE. I. *Conſideration fondamentale de l'Auteur de la reponſe, que l'on n'a point eu dans l'antiquité une creance diſtincte de la preſence, ny de l'abſence reelle,* 153

CHAP. II. *Refutation de cette conſideration, où l'on fait voir qu'il eſt impoſſible de ſuppoſer que les fidelles des premiers ſiecles n'ayent eu qu'une creance confuſe du myſtere de l'Euchariſtie,* 159

CHAP. III. *Qu'il eſt impoſſible que les fidelles ayent entendu en un ſens metaphorique ces expreſſions des Peres, qui marquent une preſence reelle,* 185

CHAP. IV. *Examen des autres conjectures de l'Auteur de la Reponſe,* 227

CHAP. V. *Examen de ce que dit l'Auteur de la Reponſe ſur le ſujet de l'adoration,* 238

CHAP. VI. *Examen de la quatriéme Conſideration,* 257

CHAP. VII. *Que l'Auteur de la Reponſe ne propoſe aucun exemple de changement inſenſible, qui ait quelque rapport avec celuy qu'il pretend eſtre arrivé ſur le ſujet de l'Euchariſtie,* 278

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE I. *Divers exemples des mauvais raiſonnemens de l'Auteur de la Reponſe en cette troiſième Partie,* 287

CHAP. II. *Suite des exemples des mauvais raiſonnemens de l'Auteur de la Reponſe,* 289

CHAP. III. *Examen de ce que dit l'Auteur de la Reponſe ſur le ſujet de Iean Scot,* 312

CHAP. IV. *Examen de ce que l'Auteur dit touchant le conciliabule des Iconoclaſtes, & le ſecond concile de Nicée,* 323

CHAP. V. *Où l'on fait voir que l'Auteur ne peut tirer aucun avantage du livre de Bertram,* 345

CHAP. VI. *Où l'on montre que les re-*

proches que les Ministres font contre le x. *siecle sont injustes par l'examen de l'estat de l'Eglise en Allemagne & dans le septentrion durant ce siecle,* 379

CHAP. VII. *Considerations sur l'estat de l'Eglise d'Angleterre, de France, d'Espagne, & d'Italie durant le* x. *siecle, qui font voir que les reproches qu'on fait contre ce siecle sont mal fondez à l'égard de ces Eglises.* 413

CHAP. VIII. *Que toutes les sectes separées de l'Eglise Romaine sont d'accord avec elle sur le sujet de la Transubstantiation, & principalement les Grecs,* 464

Caf 62

Ce Livre a coute seulement 20. sous.
Acheté le 13. Juin 1766. chez les Freres
Reycends, et Guibert.